

Bibliothèque numérique

medic@

**Chirac, Pierre. Dissertations et  
consultations médicinales**

*Paris, Durand, 1744 - 1755.*

Cote : 38956



(c) Bibliothèque interuniversitaire de médecine (Paris)  
Adresse permanente : <http://www.biium.univ-paris5.fr/histmed/medica/cote?38956x01>

DISSERTATIONS  
ET  
CONSULTATIONS  
MEDICINALES,

*De Messieurs CHIRAC, Conseiller d'Etat, & Premier Médecin du Roi, & SILVA, Médecin Consultant du Roi, & Premier Médecin de S. A. S. Monseigneur le Duc.*

TOME PREMIER

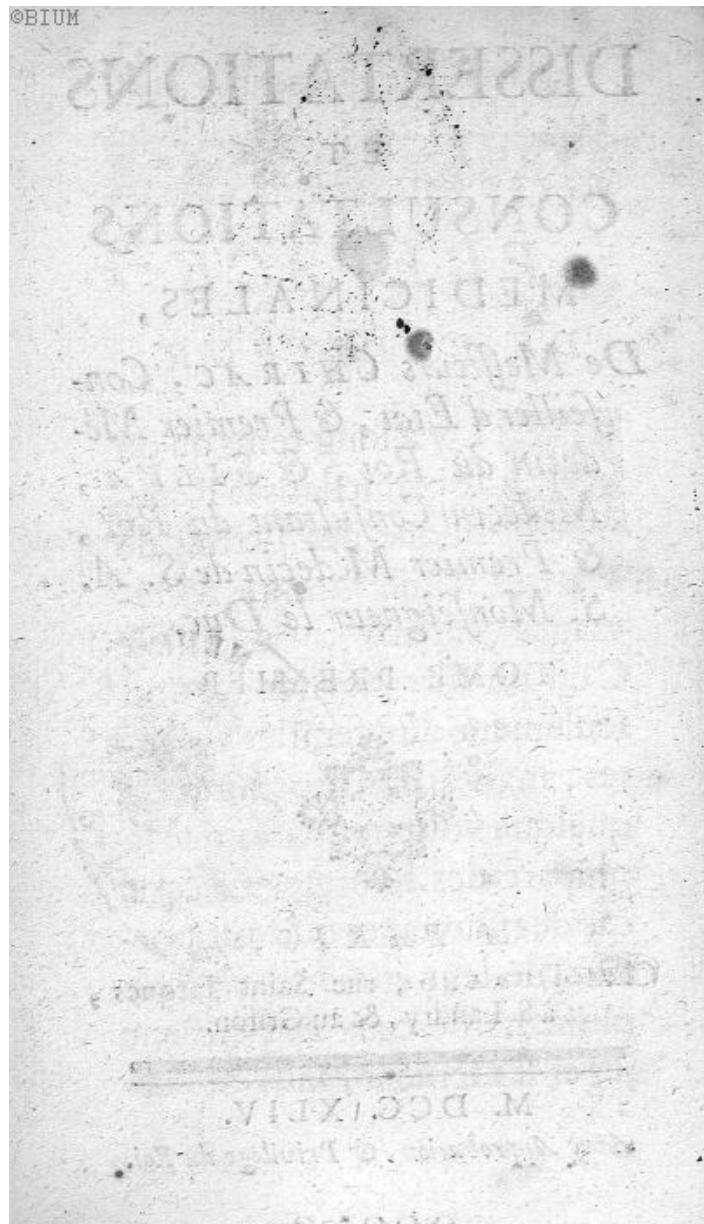


A PARIS,  
Chez DURAND, rue Saint Jacques,  
à S. Landry, & au Grifon.

M. DCC. XLIV.

*avec Approbation, & Privilege du Roi.*

38956





## P R E F A C E

D E L'É D I T E U R.

**T**Y a long-tems qu'on se plaint dans la République des Lettres de la perte d'une infinité d'Ouvrages curieux , ou utiles. C'est un sort inévitable , non seulement aux feuilles volantes , mais à des brochures de quelque volume , parce que la plûpart des hommes ne font cas des Ouvrages qu'à proportion de leur étendue , & que plusieurs de ceux qui croient juger sensément , sans être ce-

a ij

iv *P R E F A C E.*

pendant Gens de Lettres par état, se croient dispensés de les estimer plus que n'ont fait les Auteurs mêmes. Or ils jugent de l'estime que l'Auteur a fait de son Ouvrage par le tems qu'il a employé à le composer, & du tems par le nombre de pages. C'est donc toujours la grosseur du volume qui sert de mesure à leur estime. Or quelle est la suite de ces faux jugemens ? On néglige toutes les feuilles volantes, & les brochures, & les Gens de Lettres sont privés des secours qu'ils y pourroient trouver.

C'est pour éviter cet inconvenient que bien des Auteurs

## P R E' F A C E .      v

ont fait des Recueils des pie-  
ces fugitives qu'ils avoient  
composées. Quand le soin de  
leur gloire auroit été leur pre-  
mier objet en fesant ces col-  
lections , devroit-on les blâ-  
mer ? Cette utile fumée est  
souvent la seule récompense  
que leur produisent des ser-  
vices importans qu'ils ont ren-  
dus à la Société dans le tems  
que leurs Ouvrages ont été  
rendus publics , & qu'ils con-  
tinuent de lui rendre , en les  
empêchant de tomber dans la  
nuit de l'oubli.

Ces considérations ont en-  
gagé plusieurs Auteurs cele-  
bres à faire ce que des person-  
nes distinguées dans le monde

a iii)

**vj    P R E F A C E.**

savant avoient négligé , ou n'avoient pû exécuter à cause des embarras dont leur vie avoit été agitée , ou parce que la mort , qui se plait à surprendre les jeunes comme les vieux , ne leur en a pas laissé le tems ; & chacun dans son genre a fçu bon gré à ces Auteurs des peines qu'ils ont prises pour faire ces collections.

Les mêmes motifs , & l'envie de rendre à la mémoire de deux grands hommes un honneur qui leur est légitimement dû , m'ont engagé à rassembler les morceaux que je présente aujourd'hui au Public. Je ne le préviendrai point sur leur mérite. Les noms de

## P R E' F A C E. vij

Messieurs Chirac , & Silva , dont les Ouvrages composent la plus grande partie de ce Recueil , sont trop connus pour avoir besoin d'être préconisés.

Je n'avois point originai-  
rement formé un projet aussi  
étendu que celui de rassem-  
bler toutes les pieces fugitives  
de ces deux célèbres Méde-  
cins. Je comptois composer  
seulement mon Recueil de la  
Dissertation de M. Silva sur  
la petite Vérole , de la These  
de M. Chirac sur le Coche-  
mart , & des Consultations  
de ces grands hommes qui  
étoient tombées entre mes  
mains. Mais un événement

a iiiij

viii *P R E' F A C E.*

que je ne soupçonneis pas, que j'avois même des raisons de ne pas soupçonner, m'a forcé de changer de plan dans le tems que le Recueil étoit sous la presse. Je trouvai qu'on avoit imprimé mot pour mot, à la fin de son Traité des Fie-  
vres Pestilentielles, les Con-  
sultations de M. Chirac, dont  
je comptois faire usage. Com-  
me il y auroit eu de l'indécen-  
ce à les faire acheter une se-  
conde fois à ceux qui seroient  
devenus propriétaires de ce  
Traité, il fallut faire ressource.

Ne connoissant point pour  
lors d'autres Ouvrages fugi-  
tifs de M. Chirac, pressé  
d'ailleurs de fournir à l'Impri-

## P R E' F A C E. ix

meur de quoi travailler , je feuilletai mes porte-feuilles , où je trouvai une Dissertation , dont la traduction , que j'avois faite autrefois , entroit dans le plan d'un Ouvrage que j'ai perdu de vué. Je la destinai donc à remplir le vuide qui se trouvoit dans mon Recueil. C'est la Dissertation de M. Hengstmann dont je parlerai plus au long dans la suite.

Cet Ouvrage plus intéressant pour le fond , que considérable par son étendue , ne remplit qu'en partie la place que les Consultations de M. Chirac laissoient vacante ; je me souvins que j'avois deux Theses de M. Silva , toutes

## x PREFACE.

deux sur des matieres interes-  
santes. Pour conserver l'uniformité de langage dans mon Recueil, je les traduisis.

C'en étoit bien assez pour faire un volume raisonnable ; mais il étoit écrit au livre des Destinées que le second plan de mon Recueil changeroit comme le premier. M. Falconet, toujours obligeant pour les Gens de Lettres, eut la bonté de me communiquer un exemplaire de la Lettre de M. Chirac sur les Cheveux, & deux autres Ouvrages polémiques du même Auteur contre M. Vieussens. J'appris en même tems que M. Chirac avoit composé une Thèse sur

## P R E' F A C E. xj

la passion iliaque , une autre sur les plaies , & une feuille volante sur le foie.

Comme l'on a donné depuis peu la traduction de la These sur les plaies , mes recherches se bornerent aux deux autres morceaux. Mais quelque exactes qu'elles aient été dans tous les endroits où il y avoit une espérance fondée de pouvoir les recouvrir , elles ont été infructueuses. Nouvelle preuve de la nécessité de recueillir de bonne heure les pieces fugitives.

Je ne fus pas plus heureux dans la recherche que je fis de trois autres Lettres de M. Chirac contre M. Vieussens , &

xij    *P R E' F A C E.*

qui sont antérieures à celles qu'on trouvera dans cette collection. Il est vrai que la pratique de la Médecine n'y perdroit rien , quand les cinq Lettres dont je parle seroient ensevelies dans l'oubli , du moins si l'on juge des premières par les dernières ; mais il n'en seroit pas de même de l'histoire de la Médecine , & personne n'ignore que les matériaux qui servent à la rendre complète méritent d'être conservés. D'ailleurs les Gens de Lettres ne sont point fâchés de connoître tous les talens de ceux qui excellent dans quelque genre.

Quand je dis que je n'ai pû

## P R E F A C E,    xij

découvrir aucun des Ouvrages dont je viens de parler , ce n'est pas qu'il n'y ait à la Bibliotheque du Roi un exemplaire de la These *de Ileo* ; mais il est défectueux en une partie essentielle. Car les planches y manquent , & cependant elles sont nécessaires à l'intelligence de l'Ouvrage qui y renvoie à chaque page. Je regarde donc cet exemplaire comme n'étant gueres au-dessus de rien. En conséquence si quelque Curieux , à l'occasion de ce Recueil , se souvient d'avoir dans sa Bibliotheque quelqu'une des pièces que je n'ai pû recouvrer , il fera plaisir à M. Chicoyneau , Premier

**xiv P R E' F A C E.**

Médecin du Roi , qui s'intéresse , comme de raison , à la gloire de son beau-pere , de me les communiquer , soit en les adressant à lui , ou au Libraire qui débite ce Recueil . Par ce moyen je me trouverai en état de m'acquitter de la commission dont on m'a fait l'honneur de me charger , de donner une édition complète des Ouvrages de son illustre prédécesseur . Je promets à ceux qui voudront faire ce plaisir à M. le Premier Médecin , & à moi , de leur faire remettre promptement , & sûrement , ce qu'ils auront bien voulu me communiquer . J'avertirai , avant que de quitter cette ma-

## P R E F A C E. xv

tiere, que M. Chirac a d'abord emprunté le nom de Julien pour écrire contre M. Vieus-sens. Il est bon qu'on soit instruit de cette anecdote, pour prévenir l'erreur que le changement de nom pourroit occasionner. J'ajoute que ces Lettres roulent comme les autres sur l'extraction de l'acide du sang.

La traduction des deux Theses de M. Silva, la découverte des trois Ouvrages de M. Chirac dont je viens de parler; la réflexion que je fis que trois, ou quatre feuilles de Consultations remplissoient assez mal le titre du Recueil, qui semble annoncer que cette dernière

3. OCTOBRE 1777

xvj      *P R E F A C E.*

espece d’Ouvrages en fait un objet considérable ; l’énorme grosseur qu’auroit eu le volume, si j’eusse persisté dans l’idée de n’en faire qu’un ; m’ont déterminé à le partager en deux parties à peu près égales , & à chercher quelques autres Consultations pour joindre à celles que j’avois déjà. J’aurois souhaité que mes porte-feuilles fussent mieux fourni de celles qui ont été signées par des noms assez célèbres pour aller de pair avec ceux des Chirac , & des Silva ; à leur defaut j’ai tâché de suppléer par d’autres, que des personnes, aux lumières de qui je m’en rapporte bien plus sûrement qu’aux miennes ,

*P R E' F A C E.* xvij

miennes , ont crû dignes de grossir mon Recueil. Mais comme leur Auteur n'est point assez présomptueux pour pretendre marcher d'un pas égal avec les hommes Illustres , dont les noms se trouvent au bas de leurs Consultations , le Lecteur me permettra de ne pas le mettre de moitié de la confidence qui m'a été faite.

Après l'avoir entretenu de ce qui a donné occasion à ce Recueil , & déterminé à y faire entrer les pieces qui y sont comprises , il ne me paroît pas hors de propos de lui en donner une idée.

Il trouvera en tête l'éloge historique de M. Chirac , lû à  
*Tome I.*      b

## xvij PREFACE.

l'Académie Roiale des Sciences , & déjà imprimé dans les Mémoires de cette Compagnie , & dans les Oeuvres de M. de Fontenelle , qui l'a composé. Il suffit de citer l'Auteur pour faire l'éloge de l'ouvrage.

J'ai mis à la suite une Epitaphe Latine faite par une personne attachée à la famille de M. Chirac , mais que cette famille n'a point voulu faire graver sur son tombeau , par deux raisons ; l'une , qui fut dite en public , est qu'on y prodigue à ce grand homme des éloges trop fastueux ; l'autre , que j'ai apprise de gens fort en état de parler pertinemment sur ce

## P R E F A C E.      xix

sujet , est que l'Auteur trop enthousiasmé du mérite de son état passé , a trop oublié ce qu'il doit à son état présent ; ce qui lui a fait prêter à M. Chirac des sentimens diamétralement opposés à ceux qu'il a toujours fait paroître pour sa Profession. Comme , indépendamment de ces différens reproches , ce morceau efface beaucoup de ceux que l'impression a rendu publics , j'ai crû faire plaisir au Lecteur en le lui communiquant.

Je comptois le faire suivre de l'éloge historique de M. Silva , prononcé par M. le Président Barbot , Secrétaire de l'Académie des Belles-Lettres,

b ij

xx *P R E' F A C E.*

Sciences , & Arts , établie à Bordeaux , à laquelle M. Silva a été associé peu de tems avant sa mort ; mais M. Silva fils ayant fait inutilement tous ses efforts pour obtenir une copie de cet éloge , il sera remplacé par quelques Mémoires historiques , où l'on trouvera du moins les époques les plus brillantes de la vie de M. son pere. Quelque imparfaits qu'ils soient , la part qu'on prend à tout ce qui intéresse les Grands Hommes , & surtout dans le païs auquel leur mérite , & leurs talens ont fait honneur , m'assure de l'accueil que le Public leur fera.

La quatrième piece est une

## P R E' F A C E .      xxj

Dissertation pratique de M.  
Silva sur la petite Vérole.  
Voici l'histoire de ce mor-  
ceau. Il regna à Paris en 1723,  
une petite vérole extrêmement  
maligne , & meurtrière. M.  
Silva , comme très-répandu  
dans la pratique, eut sa bonne  
part des malades qu'elle atta-  
qua , & comme il avoit ac-  
quis la confiance des person-  
nes les plus distinguées , qui  
n'en étoient pas plus exemptes  
que les gens du plus bas éta-  
ge , il eut le malheur d'en  
avoir un grand nombre à tra-  
iter. Il mourut donc entre ses  
mains plusieurs personnes de  
distinction , & suivant l'usage,  
on ne manqua pas d'accuser

## xxij P R E F A C E.

sa pratique , soit à la Cour ,  
soit à la Ville.

En conséquence , M. Dodart , alors premier Médecin , lui demanda l'histoire de l'Epidémie regnante , & la maniere dont il traitoit ceux qui en étoient attaqués , & M. Silva composa en forme de Lettre la Dissertation dont il s'agit , mais dont il souhaita , en me donnant son manuscrit pour le faire copier , que je retranchasse tout ce qui ressent le style épistolaire . C'est le seul changement qu'on y ait fait . J'y ai conservé , & fait imprimer les noms des malades attaqués des différens accidens de la maladie regnante , qui

## P R E F A C E. xxij

sont peut-être défigurés par quelques fautes d'orthographe, excusables quand il s'agit de noms propres, & qui attesteront, mieux que tous les discours, que M. Silva avoit la confiance des personnes du premier rang.

Le reproche d'innovation qu'on feoit à M. Silva étoit principalement fondé sur l'usage de l'émettique qu'il emploioit ordinairement dans le commencement de la maladie, & sur la saignée réiterée, au pied par préférence, & souvent sans qu'elle eut été précédée de celle du bras ; méthode, disoit-on, inouie jusqu'à lui ; méthode inconnue

xxiv *P R E' F A C E.*

aux Praticiens étrangers.

Il ne seroit point difficile de le justifier pleinement aux yeux des gens du métier , s'ils ignoroient assez les principes de leur Art , pour adopter sérieusement ces idées populaires. Mais , pour se donner des bornes , & prendre en même tems le moyen le plus simple pour confondre & les Médecins , & ceux qui sans connoissances veulent s'ériger en juges de leur conduite , je me contenterai de transcrire ici deux passages de la Médecine raisonnée du célèbre M. Fréderic Hoffmann , Premier Médecin du Roi de Prusse , l'un des plus grands Praticiens

que

que l'Allemagne ait produits.  
Voici comme il s'explique au sujet des émétiques , Tome VIII. p. 184.

„ Si nous consultons l'expérience , elle nous confirmera la vérité de notre principe. Car il est certain qu'il n'y a pas de remede plus efficace pour couper tout d'un coup racine aux grandes maladies , & surtout à celles qui sont l'effet de la contagion , comme la peste , la dysenterie , les fievres d'armées , & celles de mauvais caractere , produites par un ferment répandu dans l'air , qu'un émétique doux , administré dans le

Tome I.

c.

xxvj *P R E' F A C E.*

„ moment qu'on commence  
„ à ressentir les atteintes. Car  
„ c'est le moyen de faire sor-  
„ tir sur le champ , & l'amas  
„ des liqueurs qui se trouvent  
„ dans les premières voies ,  
„ & le ferment maladif qui  
„ est descendu avec la salive  
„ dans le ventricule , avant  
„ qu'il passe dans la masse du  
„ sang , & qu'il attaque le  
„ genre nerveux. Un éméti-  
„ que doux , ou un purgatif  
„ leger , ayant balaié les pre-  
„ mieres voies , & les ayant  
„ vuidé des mauvaises hu-  
„ meurs qu'elles contenoient,  
„ diminue beaucoup les acci-  
„ dens , & rend beaucoup  
„ plus aisée la cure de la pe-

## P R E' F A C E. xxvij

„ tite vérole , de la rougeole ,  
 „ du pourpre , & de beau-  
 „ coup des fievres continues ,  
 „ des fievres bilieuses , & ar-  
 „ dentes , & même de celles  
 „ qui accompagnent les atta-  
 „ ques de goute ; parce que  
 „ l'augmentation des spafmes  
 „ qui s'ensuit de l'accroisse-  
 „ ment de la maladie est cau-  
 „ se que ces impuretés rete-  
 „ nues au-dedans du corps ,  
 „ aigrissent extrêmement la  
 „ maladie , & les accidens . „

Il est évident par ce passage  
 que la pratique de M. Silva ,  
 au sujet des émétiques dans la  
 petite vérole , ne lui est pas  
 particulière , & même est re-  
 commandée dans un païs où

c ij

## xxvij P R E' F A C E.

l'on n'a point encore crû qu'il fut du bel air de mépriser les Anciens , & leur doctrine. On verra par le passage suivant que , bien que la saignée n'y ait point acquis le même crédit qu'en France , on ne la regarde pas comme un remède dangereux , & même qu'il s'en faut de beaucoup qu'on en porte un jugement aussi désavantageux. Voici comme le même Auteur s'explique à son sujet , Tome IX. du même Ouvrage , p. 23.

„ La saignée n'est point ab-  
 „ solument dangereuse , & mê-  
 „ me elle est quelquefois d'un  
 „ très - grand secours , quand  
 „ elle est employée avec pru-

## P R E F A C E. xix

„ dence , dans les fievres  
 „ même exanthématiques ,  
 „ péthéchiales , pourprées , la  
 „ petite vérole , la rougeole ,  
 „ & la peste même. ”

Il remarque en conséquence de ce principe que la saignée est nuisible , lorsque les sujets manquent de sang , que les forces sont languissantes dès le commencement de la maladie , &c. Puis il ajoute ,  
 „ mais c'est toute autre chose lorsque la trop grande  
 „ abondance du sang , & sa ra-  
 „ réfaction causée par la cha-  
 „ leur de la fievre , étendent  
 „ si violement les mem-  
 „ branes du cœur , & des ar-  
 „ teres , que leur systole en

c.ij

xxx *P R E' F A C E.*

» est diminuée , & empêchée,  
» ce qui fait que le sang ne  
» peut aborder en liberté , &  
» avec force , aux petits vaif-  
» seaux de la peau , & que la  
» matiere nuisible qui s'y trou-  
» ve mêlée ne peut se faire  
» jour par sa surface. Alors la  
» raison fait connoître qu'en  
» évacuant une partie du sang  
» on facilite la circulation du  
» reste , qu'on rétablit l'éga-  
» lité entre la réaction des  
» membranes , & l'effort des  
» liqueurs qui y sont pouf-  
» sées , en un mot qu'on re-  
» met l'équilibre entre les  
» mouvemens alternatifs de  
» systole , & de diastole , qui  
» operent à souhait la sépa-

## P R E F A C E. xxxj

„ ration , & l'évacuation , des  
„ humeurs nuisibles. C'est ce  
„ qu'on voit très-souvent dans  
„ les sujets jeunes , & plétho-  
„ riques , de constitution san-  
„ guine , dans ceux qui sont  
„ accoutumés à la bonne che-  
„ re , & à l'usage du vin , qui  
„ menent une vie oisive , &  
„ sédentaire , ou lorsque la  
„ diminution des excréptions  
„ causée par la fougue non  
„ reprimée des passions , a  
„ produit une abondance de  
„ liqueurs. Les sujets ainsi dis-  
„ posés ne peuvent se passer  
„ de saignées quand ils sont  
„ attaqués de fievres pour-  
„ preuses , pétéchiales , catar-  
„ reuses bénignes ou mali-

c iiiij

## xxxij P R E' F A C E.

» gnes , sans s'exposer à un  
 » danger évident. Au con-  
 » traire tout réussit à souhait,  
 » lorsque la diminution de la  
 » pléthora facilite la liberté  
 » du mouvement progressif  
 » du sang. »

M. Hoffmann parleroit-il mieux pour M. Silva , quand il auroit entrepris de faire son apologie? Car quelles bornes prescrit-il à la saignée ? Il veut qu'on tire assez de sang pour faciliter la circulation du reste. Peut-on reprocher à M. Silva d'avoir été au-delà ? Il n'y a qu'à lire pour se convaincre du contraire. Il est vrai que M. Hoffmann ne spécifie pas la saignée , qui mérite la pré-

*P R E' F A C E.* xxxiiij

férence. Mais l'expérience a suffisamment confirmé la doctrine que M. Silva a établie dans son Traité sur les Saignées , suivant laquelle celle du pied doit être préférée dans tous les engorgemens de la tête , & les objections qu'on lui a faites ne lui ont donné aucune atteinte. En voilà plus qu'il n'en faut sur la quatrième pièce qui compose notre Recueil. Je passe à la cinquième.

C'est une Dissertation de M. Jean - Maurice Hengstmann , & non Jean-Baptiste , comme je l'ai laissé passer par inadvertence dans le titre de cette Dissertation , sur l'inuti-

xxxiv *P R E' F A C E.*

lité des médicaments tirés de païs étrangers , composée par lui pour sa These de Docteur , & soutenue en 1730 dans l'Université d'Helmstad sous ce titre , de *Medicamentis Germaniae indigenis , Germanis sufficientibus.* Le but de cet Ouvrage est très-interessant. L'Auteur prétend y prouver que chaque païs produit les remedes nécessaires à guérir les maladies de ses Habitans , & met cette vérité en évidence pour l'Allemagne , où l'Ouvrage a été composé. Ce principe , qui est aussi celui de Thomas Bartholin dans son traité de *Medicina Danorum domestica* , de Borrichius dans celui qu'il a com-

## P R E F A C E. xxxv

posé sous le titre de *usu plantarum indigenarum*, de Jean Beverovicius dans son *A'YTA'PKIEIA Bataviæ, sive introductio ad Medicinam indigenam*, méritant d'être adopté par tous les Ecritains, comme il l'a été par le Docteur Derham dans sa Théologie Physique ; j'ai crû que l'essai de Médecine indigene du Docteur Allemand, pourroit produire cet effet avantageux, soit qu'elle servît à réveiller, ou à faire naître, des idées qui pourront engager quelques-uns des Lecteurs à travailler à nous affranchir du tribut que le soin de notre santé, ou, pour mieux dire, l'indifférence que nous

xxxvj *P R E' F A C E.*

avons pour nos propres richesses , & l'admiration pour les étrangères , nous oblige de paier aux païs les plus éloignés. Mais je n'aurois réussi qu'à demi , si ceux qui acquerront des connoissances en ce genre négligent d'en faire part au Public.

La sixième piece est une These que M. Silva fit soutenir en 1713. dans les Ecoles de la Faculté de Paris , sur la question *An seminis virilis aura cum sanguine muliebri permisceatur in conceptu ?* Il y établit un sentiment , que je crois nouveau , que l'esprit féminal est porté à l'ovaire , & à l'œuf qu'il rend fécond , par la voie

## P R E F A C E .    xxxvij

de la circulation , en se mêlant au sang de la femme. La These fut soutenue par M. Pierre Afforty.

La septième est une autre These que M. Silva fit soutenir dans les mêmes Ecoles en l'année 1730. sur la question *an semper inflammationibus Revulsio ?* Elle fut soutenue par M. Paul-Jacques Malouin.

On me demandera peut-être si ces deux Ouvrages sont bien réellement de M. Silva.

Je réponds qu'ils sont imprimés sous son nom , & que j'ai vu M. Silva travailler au dernier. Au reste qu'il importe au Public que ces deux Ouvrages soient à lui comme pere naturel , ou comme pere adop-

## xxxvij PR E' F A C E.

tif ? Ne suffit-il pas pour , me mettre à l'abri des reproches , qu'il les ait assez estimés pour consentir qu'ils parussent sous son nom ? D'ailleurs le second a un mérite qui seul auroit suffi pour me déterminer à en faire usage dans ce Recueil. Il contient un précis exact de son Traité de la Saignée , Ouvrage devenu fort rare , & dont l'extrait peut tenir lieu de l'Ouvrage même à ceux qui ne pourront le recouvrer , & servir à rappeller à ceux qui l'ont lû , des idées qui commencent peut-être à s'effacer.

La huitième pièce , qui termine le premier Volume , est une Lettre écrite à M. Regis sur la structure des Cheveux ,

## P R E' F A C E .    xxxix

par M. Chirac , alors Conseiller du Roi , & Professeur en l'Université de Médecine de Montpellier. Elle fut imprimée en cette Ville au commencement de l'année 1688. Ce morceau devenu fort rare , fera sans doute plaisir au Lecteur , & lui fera connoître que son illustre Auteur étoit aussi propre à manier le scalpel , que la plume.

La neuvième pièce, qui est la première du second Volume , est une These que M. Chirac fit soutenir à Montpellier en l'année 1692. sur cette question , *an incubo ferrum rubiginosum ?* Il y prouve que la rouille de fer est le remède le

**XL P R E' F A C E.**

plus approprié contre le Co-  
chemart. Elle fut soutenue par  
un Parisien nommé Jean-  
Baptiste de Rosnel.

Les deux pieces suivantes  
sont deux Lettres , qui , com-  
me on l'a dit plus haut , sont  
les dernieres de cinq que M.  
Chirac a érites contre M.  
Vieussens , à l'occasion d'une  
dispute qui s'éleva entre eux  
au sujet de l'extraction de l'a-  
cide du sang , découverte pré-  
tendue que chacun s'attri-  
buoit , avec cette différence ,  
que M. Vieussens croioit en  
tirer beaucoup de gloire , &  
que M. Chirac la mettoit à sa  
juste valeur. Leur lecture fera  
voir que les grānds hommes

ne

## P R E' F A C E. xlj

ne sont point exempts de foiblesseſ, & qu'un fort petit objet ſuffit pour mettre un Auteur de mauvaife humeur. Je ſuis fort persuadé que quand l'un & l'autre a regardé de ſang froid ce que la chaleur de la diſpute lui avoit fait faire , ou dire , il a ſouhaité de bon cœur que ce fut à re-commencer. Le premier de ces deux Ouvrages fut imprimé à Montpellier au mois de Décembre 1698 ſous le nom de M. Chirac ; & le ſecond , publié ſous le nom de Julien , eſt datté de Maubeuge au mois de Janvier 1699. Ces dattes pourront aider à découvrir les trois autres Lettres

Tome I.

d

xlij *P R E' F A C E.*

qui ont échappé à mes recherches. Elles doivent être de l'année 1698, & publiées sous le nom de M. Chirac, ou le faux nom de Julien.

On verra dans une note qui est à la suite de la Lettre sur les Cheveux, que la découverte de leur bulbe a été contestée à M. Chirac par feu M. Soraci. En lisant l'Ouvrage de ce dernier, je n'entendis point du tout cette plaisanterie répétée plusieurs fois, *Petrus Julianus de Chiraciis*, *Petrus Chiraciis de Julianis*, dont j'ai concû le sens quand j'ai vu que M. Chirac s'étoit déguisé plusieurs fois sous le nom de Julien.

## P R E' F A C E. xljj

Le Recueil est terminé par une Collection de vingt-neuf Consultations Médicinales , dont la plus grande partie est précédée des Mémoires sur lesquels elles ont été données, & quelques - unes suivies de de l'effet qu'elles ont produit. Je ne vois rien à ajouter à ce que j'en ai dit ci-devant , si ce n'est que les seconde, troisième, & quatrième Consultations , dont les deux premières sont signées de M. Chirac , la dernière de M<sup>rs</sup>. Silva , & Boyer , ont été faites pour un Prince d'Allemagne.

On ne peut douter après avoir fait la lecture de ce qui précède , que le présent Re-

d ij

xliv *P R E' F A C E.*

cueil n'ait été fait du consentement de M. Chicoyneau , Premier Médecin du Roi , & de M. Silva , Conseiller au Grand Conseil , fils du célèbre Médecin dont on a déjà parlé plusieurs fois. Je n'ai point de preuve par écrit du consentement du dernier ; mais en lisant les Mémoires pour servir à la vie du pere , on verra des détails que je ne puis tenir que du fils. Quand à M. le Premier Médecin , son consentement est porté dans une Lettre que je transcris toute entiere , par rapport aux sentimens de M. Chirac sur l'application des principes de Méchanique à la Mé-

## P R E F A C E. xlv

decine. J'aime mieux qu'on croie que la vanité y a quelque part que de laisser ignorer au Public ce que ce grand homme pensoit sur cette importante matiere. Voici comme M. Chicoyneau s'explique.

„ Je ne puis , Monsieur ,  
„ que fort approuver votre  
„ projet concernant l'impreſ-  
„ ſion de tous les Ouvrages ,  
„ & de plusieurs Consulta-  
„ tions choisies de M. Chi-  
„ rac , mon illustre prédeceſ-  
„ feur , & très-cher beau-pe-  
„ re , persuadé que vous vous  
„ en acquitterés très-bien , &  
„ que son exécution ne con-  
„ tribuera pas peu à l'avan-  
„ tage , & aux progrès d'une

xlvj *P R E' F A C E.*

» profession que nous ne sau-  
» rions assez cultiver, & dont  
» la réputation nous doit être  
» extrêmement chère. Quoi-  
» qu'il y ait tout lieu de pré-  
» sumer de l'adoption, & de  
» l'introduction des princi-  
» pes tirés de la Méchanique  
» pour l'explication des faits  
» qui regardent l'état naturel,  
» & contre nature du corps  
» humain, que si M. Chirac  
» avoit eu le loisir de revoir  
» les Ouvrages dont il s'agit,  
» il n'auroit pas manqué com-  
» me il le témoignoit af-  
» sez souvent dans ses entre-  
» tiens ordinaires, de réfor-  
» mer à cet égard la plûpart  
» des raisonnemens répandus

## P R E' F A C E. xlviij

„ dans ses Dissertations sur la  
„ nature des principes qui  
„ constituent les liquides , ou  
„ les humeurs , & sur leur  
„ maniere d'agir , & qu'il au-  
„ roit beaucoup plus donné  
„ à la Méchanique , je veux  
„ dire au jeu des solides qu'au  
„ mouvement de raréfaction,  
„ & de fermentation des flu-  
„ des ; cependant comme la  
„ doctrine de l'oscillation , &  
„ du ressort de ces premières  
„ parties ne laisse pas d'être  
„ employée par M. Chirac  
„ dans tous ses écrits , & que ,  
„ sans s'arrêter à des explica-  
„ tions purement scholasti-  
„ ques , ils sont remplis d'une  
„ saine pratique fondée sur

## xlviiij PRE'FACE.

„ l'expérience , & sur un très-  
„ grand nombre d'observa-  
„ tions certaines, & évidentes,  
„ il est sans doute très avan-  
„ tageux au bien Public qu'ils  
„ soient tirés de l'obscurité  
„ où ils étoient ensevelis , &  
„ mis dans le plus grand jour.  
“ Je ne puis donc encore une  
„ fois qu'applaudir aux soins  
„ que vous voulés bien vous  
„ donner pour faire une nou-  
„ velle édition de toutes les  
„ Oeuvres imprimées de M.  
„ Chirac , & je confens très-  
„ volontiers que vous en ob-  
„ teniés le Privilege en votre  
„ nom. Ce travail si utile, ma-  
„ nié , & réduit dans l'ordre  
„ convenable par une plume

aussi

## P R E' F A C E.    xlix

„ aussi sc̄avante que la vôtre,  
 „ augmentera sans doute l'es-  
 „ time générale que vous vous  
 „ êtes acquise par votre application  
 „ assidue aux différentes parties de la Profession.  
 „ En mon particulier vous me  
 „ trouverez toujours prêt à  
 „ rendre à votre mérite la justi-  
 „ tice qui lui est si légitime-  
 „ ment due , & à vous mar-  
 „ quer que je suis parfaite-  
 „ ment , &c.

Ce seroit faire tort à la pénétration du Lecteur que d'ef-  
 saier de lui faire connoître par  
 des exemples tirés des Ouvra-  
 ges mêmes de M. Chirac ,  
 avec quelle facilité on peut  
 substituer les principes des

*Tome I.*

e

**1 . P R E F A C E.**

Médecins Méchaniciens , à  
ceux des Humoristes , qu'il a  
employés ; & je ne suis point  
assez de ses ennemis pour lui  
envier ce plaisir.





MEMOIRES  
POUR SERVIR  
À L'HISTOIRE DE LA VIE  
DE  
*M. CHIRAC.*

**P**IERRRE CHIRAC naquit en 1650 à Conques en Röüergue , de Jean Chirac , & de Marie Rivet , Bourgeois de cette petite Ville , & dont la fortune étoit fort étroite. Quoique Fils unique , il n'eut point de meilleur parti à prendre , après ses études , que de se destiner à l'Eglise , qui lui parut une ressource presque absolument nécessaire. En étudiant la Théologie , il ne laissa pas de s'ap-

er ij

pliquer par curiosité à la Philosophie de Descartes , qui avoit déjà pénétré jusques dans le Rouergue. Quand il s'en fut rempli autant qu'il l'avoit pu sans aucun secours , il crut pouvoir sortir de Conques , & il alla à Montpellier , où cette même Philosophie , naissante aussi , commençoit à remuer les esprits. Il fut bientôt connu dans cette Ville , quoiqu'accoutumée depuis long-tems à la science & au mérite.

M. Chicoyneau , Chancelier & Juge de l'Université de Montpellier , prit chez lui en 1678 M. Chirac , qu'il regardoit déjà comme grand Physicien , pour lui confier la direction des études de deux de ses Fils , qu'il destinoit à la Médecine. Il fut si content du Maître qu'il leur avoit donné , qu'il voulut songer solidement à ce qui pouvoit lui convenir , & comme il lui trouvoit peu de vé-

## DE M. CHIRAC. liij

itable vocation pour l'état dont il portoit l'habit , & d'ailleurs beaucoup d'acquis dans la Physique , il le détermina à en profiter pour embrasser la profession de Médecin.

M. Chirac devenu membre de la Faculté de Montpellier en 1682, y enseigna , cinq ans après , les différentes parties de la Médecine. On sentit bientôt le prix des Leçons qu'il dictoit à ses Auditeurs. Elles n'avoient pas le sort ordinaire de périr entre les mains de ceux qui s'étoient donné la peine de les écrire ; on se les transmettoit des uns aux autres , & c'étoit une faveur ; & encore aujourd'hui elles sont un trésor que l'on conserve avec soin. On recueilloit avec le même empressement les discours qui en étoient l'explication , toujours plus étendus , & encore plus approfondis que les leçons ; on rassembloit .

e iiij

on réunissoit ce que différentes personnes en avoient retenu , & on travailloit à en faire un corps , tant on étoit animé par l'espérance d'une grande instruction.

Outre les leçons publiques , M. Chirac faisoit chez lui des Cours particuliers , plus instructifs encore pour ses disciples , & même pour lui , à cause de la liberté de la conversation. Les Etrangers y courroient en foule , & Montpellier se remplissoit d'habitans qu'il lui devoit.

Quand il fut assez plein de théorie , il se mit dans la pratique. M. Barbeyrac y tenoit alors le premier rang à Montpellier , & son nom vivra long-tems. M. Chirac le prit pour guide , & pour modèle , avec les restrictions néanmoins qu'un grand homme met toujours à l'imitation d'un autre , sans renoncer aux connaissances particulières qu'il pouvoit avoir

## DE M. CHIRAC. lv

acquises , ni à des vûes dont la nouveauté eût peut-être empêché M. Barbeyrac lui-même d'oscr les approuver.

En 1692. M. le Mareschal de Noailles lui donna , de l'avis de M. Barbeyrac , la place de Médecin de l'Armée de Roussillon. Il fut en 1693 au siège de Roses , après lequel une Dysenterie épidémique se mit dans l'Armée. Le Ministre de la Guerre lui envia de Paris de l'Ipécacuanha , qui y étoit encore nouveau , & connu feulement sous le nom de *Remede du Médecin Hollandois*. Il en donna avec opiniâtréte , & de toutes les façons , sans en pouvoir tirer aucun bon effet. A la fin , réduit à trouver sa ressource en lui même , il donna du lait coupé avec la lessive de sarment de vigne , & il eut le plaisir de voir presque tous ses malades guéris.

Quelques années après il y eut  
e iiiij

## Ivj V I E

à Rochefort une autre maladie épidémique , qu'on appelle de *Siam* , beaucoup plus cruelle que la dysenterie , nouvelle dans nos climats , & effraîante par le seul spectacle. M. Begon , Intendant de cette Ville , demanda au Roy M. Chirac , déjà très - célèbre , singulierement pour les cas extraordinaires. Il eut recours à l'ouverture des cadavres , plus nécessaire que jamais dans un mal inconnu. Il en ouvrit peut-être cinq cens , travail énorme , & qui demandoit une violente passion de s'instruire. Il vit le mal dans ses sources , & s'en assura si bien , que comme il crut qu'il en pourroit être attaqué lui-même , il composa un grand Mémoire de la maniere dont il vouloit être traité en ce cas-là , & de tout ce qu'il y avoit à faire selon les différens accidens dont la maladie étoit susceptible ; car il prévoioit

DE M. CHIRAC. Ivi<sup>j</sup>  
tout , il détaillloit tout. Il chargeoit de l'exécution un Chirurgien seul , en qui il avoit pris confiance , & prioit instamment M. Begon de ne pas permettre qu'aucun autre s'en mêlât. Pour l'honneur de M. Chirac , il fut attaqué de la maladie , traité selon ses ordres , & guéri. Il lui en resta seulement la suite ordinaire , une jaunisse , & sa convalescence fut très-longue.

Ce fut pendant ce séjour de Rochefort , où il traita beaucoup de petites véroles , qu'il découvrit que dans ceux qui en étoient morts il y avoit inflammation de cerveau. Il eût donc fallu les saigner pour la prévenir , & même saigner du pied pour faire une diversion , ou *révolution* du sang en embas. Mais saigner dans la petite vérole ! saigner du pied , surtout des hommes ! quelle étrange pratique ! n'en meurt-on pas

Ivijj

## V I E

toujours ? Et en effet la saignée du pied dans les hommes étoit presque toujours suivie de la mort, parce qu'on n'y avoit recours que trop tard , & dans les cas désespérés. Un violent préjugé sur ce sujet , bien établi , bien enraciné chez les peuples , ne l'étoit pas moins chez les Médecins , qui de plus ne se vouloient pas laisser renvoier à l'école. Ils ne l'accusaient que d'ignorance , ou de témerité , tandis que le peuple l'accusoit d'un dessein formé contre les jours du genre humain. Il soutint courageusement sa pratique , malgré les clamours qui s'élévoient de toutes parts ; ses malades guérissaient , les autres mourroient , du moins en beaucoup plus grand nombre , & il n'étoit encore gueres justifié.

C'est lui qui a réglé aussi , mais avec moins de contradiction , la maniere généralement reçue dont

## DE M. CHIRAC. Ixix

on conduit aujourd'hui le remède d'une autre maladie du même nom. Les grands Médecins sont ceux dont la pratique fondée sur les principes d'expérience établis, est la plus sûre, & la plus heureuse, mais ceux qui établissent solidement de nouveaux principes, sont d'un ordre plus élevé. Les uns portent l'Art, tel qu'ils le trouvent, jusqu'où il peut aller, les autres le portent plus loin qu'il n'alloit. Aussi M. Silva, si bon juge en ces matières, & si intéressé à ne pas souffrir des usurpateurs dans les premiers rangs, a dit qu'il appartenoit à M. Chirac d'être législateur en Médecine.

Après s'être entièrement remis des fatigues & de sa maladie de Rochefort, il avoit repris à Montpellier ses anciennes fonctions de Professeur, & de Médecin. Là il eut deux contestations à essuyer, & même plus que des contesta-

Ix

## V I E

tions ; car elles devinrent des procès en Justice. Il s'agissoit de la découverte de l'Acide du Sang avec M. Vieussens , célèbre Docteur de la même Faculté , & de la structure des Cheveux avec M. Soraci , Médecin Italien. Ni l'un ni l'autre sujet n'étoient dignes de la chaleur qui s'y mit. On est assez persuadé de son propre mérite , cependant il ne nous rassure pas assez pour nous procurer quelque tranquillité , quand on nous attaque. Le nom de M. Chirac ne laisseoit pas de croître de jour en jour ; les Provinces voisines profitoient souvent de la proximité ; on l'appelloit pour les malades de distinction , & sa réputation contribuoit beaucoup à affermir celle de la fameuse Ecole de Montpellier.

En 1706. feu M. le Duc d'Orléans partit pour aller commander l'Armée de France en Italie.

## DE M. CHIRAC. lxj

Il laissoit son premier Médecin à Paris , & comme il lui en falloit un auprès de sa personne , M. le Comte de Nocé , qui avoit fort connu M. Chirac à Montpellier , le proposa par zèle pour un Prince à qui il étoit infiniment attaché . La voix publique parloit comme lui ; le choix fut fait , & eut les suites les plus heureuses , M. le Duc d'Orléans au siège de Turin fut très - dangereusement blessé au poignet , & se trouvoit sur le point d'en perdre le bras , lorsque M. Chirac imagina de lui mettre ce bras dans des Eaux de Balaruc , qu'on fit venir . Ce remède si simple , & auquel il eut été si naturel de ne pas penser , produisit une parfaite & prompte guérison , presque miraculeuse . Il en a fait l'histoire dans une grande Dissertation en forme de Thèse , *sur les Playes* , ouvrage qui , par la solidité & l'abondance de l'inf-

## lxij V I E

truction , se fait pardonner sans peine une grande négligence de style.

L'année suivante ce Prince mena encore avec lui en Espagne M. Chirac , que la grande réputation qu'il y acquit obligea d'y demeurer quelque tems après la campagne finie.

Au retour d'Italie & d'Espagne il vint à Paris , & il en goûtoit fort le séjour. M. le Duc d'Orleans qui avoit M. Homberg pour premier Médecin , & ne croioit pas que toute autre place fût digne de M. Chirac , voulut le renvoier à Montpellier avec toutes les récompenses dues à ses services ; il craignoit d'ailleurs qu'un homme de ce mérite ne fut pas vu de trop bon œil à Paris , & peut-être à la Cour , qui n'avoit pas été trop consultée sur ce choix. Mais M. Chirac avoit trop bien senti les avantages de Paris ,

il obtint sans peine d'y demeurer, & il acheta le droit d'y exercer la Médecine par une des Charges de la Maison du Prince.

Il lui manquoit assez de choses, presque nécessaires en ce païs-ci. Il parloit peu, feichement, & sans agrément. Il ne faisoit gueres aux malades ces explications circonstanciées & détaillées de leurs maux, qu'ils ne sont pas ordinai-rement capables d'entendre, & qu'ils écoutent pourtant avec une espece de plaisir. Il leur présentoit dans les occasions l'idée désobli-geante, quoique vraie, qu'il y avoit de la fantaisie & de la vi-sion dans leurs infirmités. Il leur nioit sans détour jusqu'à leur sen-timent même, & combien les femmes principalement en de-voyent-elles être choquées? Il se pretoit peu aux objections sou-vent puériles des malades, ou de leurs familles, & on n'arrachoit

so larmes

jamais de lui aucune complaisance , aucune modification à ses décisions laconiques. Heureux les malades , quand il avoit pris le bon chemin ! il n'étoit gueres consolant , & n'avoit presque qu'un même ton pour annoncer les évenemens les plus opposés. De plus il apportoit des pratiques nouvelles , & certainement il devoit avoir quelques mauvais succès , qui plus certainement encore seroient bien mis en évidence , & bien relevés.

Malgré tout cela , à peine fut-il fixé à Paris qu'il y eut une vogue étonnante. Sa rue étoit incommodée de la quantité de carrosses qu'on lui envoioit de tous côtés. On peut croire que la nouveauté y avoit quelque part , puisque Paris étoit le lieu de la scène ; mais il falloit au fond que de grandes & de rares qualités eussent surmonté à ce point-là tout

ce

ce qui lui étoit contraire. En effet , il avoit ce qu'on appelle *le coup d'œil* d'une justesse & d'une promptitude singuliere , & peut-être unique. C'étoit une espece d'inspiration , dont la clarté & la force prouvoient la vérité , du moins pour lui. Par-là le plus difficile étant fait , il formoit en lui-même le plan de la cure , & le suivoit avec une constance inébranlable , parce qu'il n'auroit pu s'en départir sans agir contre des lumières qui le frappoient si vivement. Ceux qui n'en ont que de moindres , ou de moins vives , peuvent n'être pas si constants , & même ne le doivent pas. Les malades prenoient d'autant plus de confiance en lui , qu'ils se sentoient conduits par une main plus ferme. Son inflexibilité leur assuroit combien il comptoit d'avoir pris le bon parti , & ils s'encourageoient par ses rigueurs. Ils

Tome I.

f

voioient encore que si les occasions le demandoient , il hazardoit volontiers pour eux sa propre réputation. Lorsqu'il jugeoit nécessaire un de ces coups hardis qui lui étoient particuliers , & que le malade étoit important , il sçavoit qu'il se rendoit responsable de l'évenement , & que s'il étoit fâcheux , les cris d'une famille puissante soulevoient aussitôt le public contre lui ; cependant il ne mollissoit point ; il ne préferoit point la route ordinaire , plus périlleuse pour le malade , mais moins pour le Médecin ; & il vouloit , à quelque prix que ce fut , avoir tout fait pour le mieux.

A la mort de M. Homberg , qui arriva en 1715. M. le Duc d'Orleans , déjà Régent du Royaume , le fit son premier Médecin ; choix presque nécessaire , qui lui donnoit un nouvel éclat , & eut augmenté , s'il eut été possible , sa

DE M. CHIRAC. lxvij  
 grande pratique de Paris. L'année suivante il entra dans l'Académie en qualité d'Associé libre, &, sans ses occupations continues & indispensables, on lui reprocheroit d'avoir trop joui des priviléges de ce titre.

En 1718. il succeda à M. Fagon dans la Surintendance du Jardin du Roi. Il étoit à la source des graces, puisque le Prince Régent en étoit le maître, & qu'il aimoit tant à en faire.

En 1720. Marseille fut attaquée d'une maladie d'abord inconnue, mais qui dès sa naissance faisoit de grands ravages. M. Chirac offrit au Régent d'y aller, afin que la Ville qui se verroit secourue par le Gouvernement, en prît plus de courage pour se secourir elle-même. Son offre ne fut pas acceptée. Il proposa en sa place Messieurs Chicoyneau & Verney, célèbres Médecins de Mont-

£ ij

## lxvij V I E

pellier , dont il garantit le fça-  
voir , le zèle , & l'intrépidité ; &  
les ordres pour leur voyage furent  
donnés par S. A. R. M. Chicoy-  
neau étoit le même dont il avoit  
été Précepteur , & de plus c'étoit  
son gendre ; car la fille unique du  
Précepteur étoit devenue un as-  
sez bon parti pour épouser le dis-  
ciple. Il étoit juste que la maison  
par où il avoit commencé sa for-  
tune , & qui lui en avoit ouvert  
la route , en profitât.

Messieurs Chicoyneau & Verny  
arrivés à Marseille trouverent la  
peste , accompagnée de toute la  
désolation , de toute la conser-  
nation , de toutes les horreurs ,  
qu'elle a jamais traînées après elle.  
La Ville n'étoit presque plus ha-  
bitée que par des cadavres , qui  
jonchoient les rues , ou par des  
mourans abandonnés qui n'a-  
voient pas eu la force de fuir.  
Nulles provisions , nuls vivres ,

## DE M. CHIRAC. Ixix

nul argent. M. Chirac fut, pour ainsi dire, le Médecin général de Marseille par le soin assidu dont il veilloit à tous ses besoins auprès du Régent, par les secours de toute espece qu'il obtenoit pour elle, par toutes les lumières dont il fortifioit celles des habiles gens qu'il y avoit fait envoier. Il procura encore à cette malheureuse Ville quatre Médecins de Montpellier, & ses amis, qu'il crut dignes d'une commission si honorable, & si peu recherchée. M. Boyer, de qui je tiens cette relation, & qui aujourd'hui pratique avec succès à Paris, fut l'un d'entre eux. Ils rassurerent d'abord le peuple par l'extrême hardiesse dont ils abordoient les malades, & par l'impunité de cette hardiesse, toujours heureuse. Peut-être, & cela ne diminueroit gueres la gloire de l'héroïsme, étoient-ils dans le sentiment de M. Chi-

rac , que la peste ne se communique pas par contagion. Quoi qu'il en soit de cette opinion si paradoxe , il seroit difficile qu'elle fut plus dangereuse , & plus funeste aux peuples , que l'opinion commune.

M. Chirac avoit conçu depuis long-tems une idée , qui eut pu contribuer beaucoup à l'avancement de la Médecine. Chaque Médecin particulier a son scâvoir qui n'est que pour lui ; il s'est fait par ses observations , & par ses réflexions , certains principes , qui n'éclairent que lui ; un autre , & c'est ce qui n'arrive que trop , s'en fera fait de tout différens , qui le jetteront dans une conduite opposée. Non-seulement les Médecins particuliers , mais les Facultés de Médecine , semblent se faire un honneur & un plaisir de ne s'accorder pas. De plus les observations d'un païs sont ordinaires-

## DE M. CHIRAC. Ixxij

ment perdues pour un autre. On ne profite point à Paris de ce qui a été remarqué à Montpellier. Chacun est comme renfermé chez soi , & ne songe point à former de société. L'histoire d'une maladie qui aura régné dans un lieu , ne sortira point de ce lieu là , ou plutôt , on ne l'y fera pas. M. Chirac vouloit établir plus de communication de lumières , plus d'uniformité dans les pratiques. Vingt-quatre Médecins des plus employés de la Faculté de Paris auroient composé une Académie , qui eut été en correspondance avec les Médecins de tous les Hôpitaux du Royaume , & même des Païs étrangers , qui l'eussent bien voulu. Dans un tems où les Pleuresies , par exemple , auroient été plus communes , l'Académie auroit demandé à ses Correspondans de les examiner plus particulièrement dans toutes leurs cir-

## Ixxij V I E.

constances , aussi bien que les effets pareillement détaillés des remedes. On auroit fait de toutes ces relations un résultat bien précis , des especes d'Aphorismes , que l'on auroit gardés cependant jusqu'à ce que les pleuresies fussent revenues , pour voir quels changemens , ou quelles modifications , il faudroit apporter au premier résultat. Au bout d'un tems on auroit eu une excellente Histoire de la Pleuresie , & des règles pour la traiter , aussi sûres qu'il soit possible. Cet exemple fait voir d'un seul coup d'œil quel étoit le projet , tout ce qu'il embrassoit , & quel en devoit être le fruit. M. le Duc d'Orleans l'avoit approuvé , & y avoit fait entrer le Roi ; mais il mourut lorsque tout étoit disposé pour l'exécution.

Par cette mort , que le plus grand nombre sentit douloureu-  
fement

## DE M. CHIRAC. lxxij

lement, M. Chirac perdoit non-seulement un Prince de la famille Roiale, mais encore un premier Ministre. Privé de ce maître & de ce protecteur, mais toujours attaché à son auguste Maison, il quitta la Cour, & recommença à se livrer absolument à la Ville, qui regarda comme un bien pour elle le malheur d'un si grand Médecin. On lui donnoit la première place dans sa profession, & les plus illustres de ses Confrères, y consentoient, sans prétendre même diminuer sa supériorité par l'avantage qu'il avoit des années, & de l'expérience. Il dominoit dans les Consultations comme auroit fait Hippocrate; on l'auroit presque dispensé de raisonner, & son autorité seule eut suffi.

Il obtint du Roi en 1728 des Lettres de Noblesse, & enfin en 1730 le plus grand honneur où il pût arriver, la place de premier

Tome I.

g

Médecin vacante par la mort de M. Dodart. Tous les François zélés pour les jours de leur maître, l'avoient nommé d'une commune voix, & pour cette fois seulement les intrigues de la Cour n'eurent rien à faire.

Il attira aussi-tôt à la Cour M. Chicoyneau son gendre, qui, indépendamment de ce titre, avoit pour lui l'histoire de la peste de Marseille, & une grande capacité en Médecine, employée principalement au service des malades indigens. Le Roi le mit auprès des Enfans de France.

La nouvelle autorité de M. Chirac lui réveilla les idées de son Académie de Médecine. Les fonds nécessaires, article le plus difficile, étoient réglés & assurés, mais quand le dessein fut communiqué à la Faculté de Paris, il se trouva beaucoup d'opposition. Elle ne goûtoit point que vingt-quatre de

## DE M. CHIRAC. IXXV

ses Membres composaissent une petite troupe choisie , qui auroit été trop fière de cette distinction , & se seroit crue en droit de dédaigner le reste du Corps. Les plus employés devoient la former , & les plus employés pouvoient-ils se charger d'occupations nouvelles ? n'étoit-on pas déjà assez instruit par les voies ordinaires ? Enfin comme il est aisé de contredire , on contredisoit , & avec force ; & le premier Médecin trop engagé d'honneur pour reculer , persuadé d'ailleurs de l'utilité de son projet , tomboit dans l'incertitude de la conduite qu'il devoit tenir à l'égard d'un corps respectable. La douceur & la vigueur sont également dangereuses , & il se déterminoit pour les partis de vigueur , lorsqu'il fut attaqué de la maladie dont il mourut le 1 Mars 1732 âgé de 82 ans. Il avoit annoncé lui-même , pour pousser jusqu'au

g ij

lxvj V I E  
bout la science du prognostic,  
qu'il n'en pouvoit échapper.

Il a laissé une fortune considérable, bien dûe à un travail aussi long, aussi assidu, aussi pénible, aussi utile à la Société. Il lègue par son testament à l'Université de Montpellier la somme de trente mille livres, qui seront employées à fonder deux chaires pour deux Professeurs, dont l'un fera des leçons d'Anatomie comparée, l'autre expliquera le Traité de Borelli *De Motu Animalium*, & les matières qui y ont rapport.

On peut juger par-là combien il estimoit l'Anatomie, & puisqu'il l'estimoit tant, on peut juger qu'il la possedoit à fond. Il ailloit encore plus loin, jusqu'à la Chirurgie, & à tous les détails de cet Art, dont assez communément les Médecins ne s'inquiètent pas. Convaincu qu'ils ne devroient pas regarder les opéra-

## DE M. CHIRAC. Ixxviij

tions manuelles comme indignes d'eux , & que toute leur gloire est de guérir , il avoit obtenu en 1726 l'établissement de six places de Médecins-Chirurgiens entretenus par le Roi , qui seroient reçus gratuitement dans la Faculté de Montpellier , à condition qu'ils exerce- roient eux - mêmes la Chirurgie dans l'Hôpital de cette Ville ; mais ce dessein , qui à peine commen- coit à s'exécuter , fut arrêté par des accidens étrangers , & le pré- jugé contraire à la réunion des deux professions , qui peut - être eut été ébranlé par cet exemple , demeura dans toute sa force. Du moins M. Chirac l'attaqua tou- jours par sa conduite autant qu'il le pouvoit. Il ne manquoit pas d'opérer de sa main , lorsqu'il trou- voit des malades sans secours , ou avec de mauvais secours. Aussi les plus habiles Chirurgiens de Paris l'appelloient dans toutes les gran-  
g iiij

## Ixxvij V I E

des occasions , ravis d'avoir un  
témoin & un juge si éclairé , qui  
se faisoit un honneur d'être alors  
l'un d'entre eux. C'est à lui que  
l'on doit M. de la Peyronnie , qui  
étoit à la veille de prendre ses de-  
grés de Docteur en Médecine à  
Montpellier , quand M. Chirac le  
détermina à prendre le parti de la  
Chirurgie , qu'il aimoit trop pour  
ne lui pas procurer un si grand  
sujet. Il accompagna même ses  
conseils d'une prédiction de ce qui  
arriveroit à son ami , & il a eu le  
plaisir de la voir accomplie.



## EPITAPHIUM.

**H**IC JACET DIVINUS PROPE SENEX,  
 Galliarum Hippocrates.  
*Hunc Patria Principis ac Civium experta est Servatorem,*  
*Europa Doctorem,*  
*Medicina Parentem.*  
*Artem Medicam excepereat immanni obrutam voluminum fastu;*  
*Deliriis opinatoris cujusque insanientem,*  
*Lethali mersam errorum caligine.*  
*Ille per immensum pelagum audax ruere*  
*Atque varios errorum anfractus analyticis face collufrans;*  
*Eam Medicina dedit suboriri lucem*  
*Quia, reclusis morborum latebris,*  
*\*Et reluctanti Natura, & attonite Morti legem diceret.*  
*Ut ne quod vita praesidium praefiterat fieret caducum,*  
*Regalia supplex advocavit auxilia*  
*Ut immortalem Academiam*  
*Quam ipse intus aleret, perennem quasi salutis fontem*  
*Mortalibus Aegris pararet.*  
*Sed aternos mortalem meditari triumphos Mors indignata,*  
*Ipsum tandem invideose corripuit:*  
*Nec habebat aliud quo vinceret.*  
*Heu! quantus coevis civibus,*  
*Quantisque seris nepotibus luctus!*  
*Ei quis Deus Tibi, Gallia, dabit*  
*Hoc avulso parem alterum non deficere,*  
*Qui tanta molis operi desperatum finem imponat!*  
*Obiit vir supra titulos*  
*Aeterna memoria PETRI CHIRAC, Doctoris & Professoris Montpelienensis &*  
*Regi a Sanctoribus consiliis, & Archistarorum Comitis,*  
*Regie Scientiarum Parisiensis,*  
*Nec non Imperialis Natura Curiosorum, Academiarum Socio.*



MEMOIRES  
POUR SERVIR  
À L'HISTOIRE DE LA VIE  
DE  
*M. SILVA.*



Jean-BAPTISTE SILVA,  
nâquit à Bordeaux le 13  
Janvier de l'année 1682.

Son pere , qui pendant plus de  
soixante ans y exerça la Médecine  
avec distinction , lui donna une  
éducation conforme aux vûes qu'il  
s'étoit proposées. Il en vouloit  
faire un Médecin ; & , instruit par  
Hippocrate , & l'expérience , de  
la multiplicité de connoissances  
que demande cet état , des diffi-  
cultés inseparables de l'exercice de

## lxxx

## V I E

la Profession , & de la briéveté de la vie , il ne négligea rien pour tirer parti de bonne heure des heureuses dispositions qu'il trouva dans son fils. On peut juger par le succès des attentions du pere si le fils y répondit. Il passa Docteur à Montpellier au mois de Février 1702 , n'étant alors âgé que de dix-neuf ans.

Le bonheur qu'il eut d'y prendre les leçons d'un Professeur , dont la réputation ajoutoit encore à celle de cette célèbre Université , ne contribua pas peu aux succès qu'il eut dans ses actes publics , & particuliers , & même à l'estime universelle qu'il s'acquit par la suite. Aussi M. Chirac , appellé à Paris pour y remplir successivement les places les plus éminentes où il put prétendre , vit-il toujours avec une complaisance égale à la reconnaissance de son Disciple , les fruits heureux

D E M. S I L V A. lxxxj  
de ses scavantes instructions.

Le desir de se perfectionner dans sa Profession , détermina M. Silva , dès qu'il fut Docteur , à chercher les connoissances dans leur source. Il vint à Paris , s'attacha à M. Helvetius , pere de celui qui répond si dignement à la confiance dont la Reine l'honneur. M. Helvetius trouvant dans le jeune Docteur une capacité fort au-dessus de son âge , & les plus heureuses dispositions , crut ne pouvoir mieux faire que de l'aider de tout son pouvoir. Naturellement porté à faire plaisir à tout le monde , que ne devoit-il point entreprendre en faveur du mérite éclatant ? Il fit connoître chez ses Malades celui de M. Silva ; il se déchargea sur lui d'une partie des affaires dont il étoit accablé ; & l'application infatigable de l'Eleve , justifiant les éloges du Protecteur , lui acquit

## Ixxxij V I E

bien-tôt la confiance directe de ceux qu'il ne traitoit d'abord que sous des auspices étrangers.

Il est à propos de remarquer qu'en arrivant à Paris, M. Silva n'ambitionna point de se jettter dans la pratique. Il crut devoir faire une étude particulière de la Chimie, de la Pharmacie, & de la matière Médicinale ; ce qui lui fit prendre un logement chez un Apothicaire célèbre. Les progrès qu'il fit dans ces sciences ont été constatés par les succès d'un ouvrage anonyme qu'il composa dans ce tems, & dont il n'a jamais voulu dire le titre à ceux-mêmes en qui il avoit le plus de confiance,

L'application, & les progrès que l'Apothicaire remarquoit dans M. Silva, en lui acquerant l'estime de son hôte, produisoient un effet très-désavantageux à un jeune homme à qui M. Silva étoit fort

## DE M. SILVA. Ixxxij

attaché. L'Apotiquaire avoit un fils dans lequel il auroit souhaité voir autant d'ardeur pour se perfectionner dans sa profession, qu'il en voyoit au jeune Docteur , à qui les connoissances qu'elle demande étoient bien moins nécessaires, M. Silva , ayant inutilement emploie ses bons offices en faveur du fils , s'avisa d'un expédient assez singulier pour justifier en quelque maniere l'indifférence du fils pour sa Profession. Il composa sous le nom du fils un Ouvrage de littérature , qui a aussi été imprimé anonyme , & débité avec succès , s'imaginant que le pere auroit quelque indulgence pour son fils , en considération de l'objet qui divertissoit son attention. Cette ruse produisit son effet. Il n'est donc point étonnant que M. Silva ait gardé un secret impénétrable sur le titre de ce second Ouvrage,

M

## Ixxyiv V I E

Dès qu'il eut acquis dans la Chimie, la Pharmacie, & la matière Médicinale, les connoissances qu'il crut nécessaires, M. Silva se tourna tout entier du côté de la pratique. Rien ne pouvoit le détourner de l'application qu'il y donnoit. Elle lui fesoit éviter toutes les relations qui pouvoient l'en distraire. Il y avoit déjà long-tems qu'il occupoit un appartement dans la maison de M. Prevost, Procureur au Châtelet, sans qu'il eut profité de l'accès qu'y trouvoient les gens de mérite, & d'honneur, lorsqu'un Pensionnaire, extrêmement recommandé à M. Prevost, à qui d'ailleurs il suffissoit qu'on demeurât chez lui pour avoir droit à toutes ses attentions, fut attaqué pendant la nuit d'une pleurésie extrêmement aigue. Le prompt secours dont le Malade avoit besoin, le fit chercher dans l'endroit le plus proche. On pria

M.

M. Silva de descendre. Il n'eut garde de laisser échapper l'occasion de former une liaison qu'il avoit regretté plus d'une fois d'avoir négligé. Ses soins furent heureux , & le Malade guérit promptement.

Entre autres enfans M. Prevost avoit une fille qui réunissoit les avantages des agréments extérieurs avec la bonté du caractère , & la délicatesse de l'esprit. Il faut souvent moins d'attrait pour captiver le cœur d'un jeune homme. Aussi M. Silva lui rendoit-il toute la justice qu'elle méritoit , autant par sentiment , que par raison. Il la demanda en mariage. Les espérances d'un établissement avantageux , fondées sur un mérite distingué , étoient alors son unique bien. Aussi lors que M. Prevost lui demanda sur quoi il assigneroit le douaire de la future , répondit - il , sans se

Tome I. h

## Ixxxvj V I E

décontenancer, *sur les brouillards de la Seine.* M. Prevost, homme d'esprit, démêlant une vérité constante dans cette expression triviale, employée par un Médecin dont la réputation commençoit à s'établir, & une sécurité pour l'avenir qui lui parut de bon augure, trouva le fond assez solide pour passer sur le peu de fortune actuelle de M. Silva. Il lui accorda donc sa fille, & le mariage fut célébré le . . . .

1710.

M. Silva s'étoit peu embarrassé jusques alors d'acquerir le droit d'exercer librement la Médecine à Paris. Mais son changement d'état demandoit des vues nouvelles. D'ailleurs il ne vouloit point déplaire à M. Fagon, alors Premier Médecin, qui soutenoit avec chaleur les priviléges de la première Faculté du Roi au me, dont il fesoit lui-même partie. M.

## DE M. SILVA. Ixxxvij

Silva se mit donc sur les bancs ,  
& reçut le Bonnet de Docteur à  
la fin de sa licence en 1712. Il  
seroit étonnant qu'il se fut fait  
moins d'admirateurs dans les exa-  
mens , & Theses , qu'exigent les  
Statuts de la Faculté de Paris ,  
qu'il n'en avoit eus à Montpellier.  
Aussi s'il se trouva fort honoré  
d'être associé à ce Corps illustre ,  
ce Corps se félicita-t'il de l'acqui-  
sition qu'il avoit faite.

Ce nouveau grade contribua  
encore à le faire connoître. Le  
connoître , & l'estimer étoit la  
même chose. Cependant il étoit  
toujours renfermé dans les bor-  
nes étroites d'une pratique pu-  
rément bourgeoise. Mais une cure  
d'éclat devoit bien-tôt le produire  
dans le grand monde.

Il avoit ci-devant guéri d'une  
passion iliaque survenue ensuite  
d'une couche , la femme d'un  
Peintre , connu à Paris par un  
bij

Ixxxvij V I E  
grand nombre de Portraits ; M.  
Fontaine. Une Dame d'une naif-  
fance illustre , attaquée du même  
mal dans les mêmes circonstan-  
ces , épuisoit inutilement la scien-  
ce des Médecins les plus célèbres.  
Sa Garde , qui l'avoit été de la  
Dame Fontaine , dans le tems  
que M. Silva l'avoit guérie , con-  
seilla à la Malade d'avoir recours  
à ses lumières. On eut d'abord  
beaucoup de peine à y consentir.  
Quelle espérance concevoir des  
soins d'un jeune homme qui n'a  
point d'équipage , quand les Mé-  
decins les plus célèbres sont en  
deffaut ! Cependant l'accident de-  
venant de plus en plus redouta-  
ble , on consentit de voir M. Silva ;  
& la judicieuse application qu'il  
fit des remedes , aidée de la con-  
fiance que la Garde avoit inspi-  
rée à la Malade , passa les espé-  
rances qu'on avoit osé conce-  
voir.

## DE M. SILVA. Ixxxix

Il suffit de connoître la façon de penser des gens de qualité pour juger de l'effet que produisit cette cure. Il leur fut permis d'avoir recours à M. Silva sans se compromettre. Aussi, M. le Duc de Beauvilliers étant tombé malade à Arras, fit-on partir en toute diligence M. Silva pour aller à son secours. En arrivant il trouva le Malade sans connaissance. Tous les Médecins de la Ville assemblés dans sa chambre, & intimement persuadés qu'il touchoit à ses derniers momens, témoignèrent à M. Silva le regret qu'ils avoient de ce qu'il venoit si tard à leur secours. Après un mur examen il fut d'avis qu'on saignât le Malade au pied. Soit que les Médecins ne fussent point encore revenus de leur prévention contre ce remede, ou qu'ils fussent persuadés de son inutilité dans les circonstances, ils s'y oppose-

**xc LA VIE**

rent d'abord , & ne se rendirent qu'à l'autorité de Celse , qui conseille d'employer plutôt un remede douteux , que de livrer le Malade à une mort infaillible. Ils regardoient donc attentivement couler le sang du Malade , comptant toujours que son évacuation ne fesoit que hâter la fin de sa vie. On peut juger de leur étonnement lorsque sa tête se dégagea , avant même que la veine fut fermée. Une seconde saignée , faite sans opposition , ayant mis le Malade à l'abri du retour de ce dangereux accident , & les mesures pour la suite étant bien concertées , M. Silva revint à Paris couvert d'une gloire nouvelle , & avec un nouveau droit à la confiance des gens de qualité.

Il ne tarda pas à recueillir des fruits glorieux , & utiles , des cures qu'il fit des personnes distinguées de la Cour , & de la Ville. Sa

réputation déjà établie en 1721. le fit appeler par M. le Duc d'Orléans, Régent, dans les Consultations qui furent faites au Château des Thuilleries sur le danger où le Roi se trouvoit alors. La saignée du pied, qui avoit si bien servi M. Silva dans la cure du Duc de Beauvilliers, ne lui manqua pas dans cette occasion importante. Ce remede, qu'il conseilla comme le plus jeune des Consultans, ayant été adopté par les autres, lui procura la gloire de rendre à la France un Roi l'objet de ses inquiétudes, & de ses alarmes, qui lui marqua son estime, & sa reconnoissance par un Brevet de quinze cens livres de pension, dont il le gratifia.

Les succès brillans excitent plus communement l'envie qu'une noble émulation. M. Silva avoit donc des ennemis. Ils s'imaginèrent avoir trouvé en l'année 1723

## xcij LA VIE

une occasion favorable de lui nuire, peut-être même de le perdre. Ils n'eurent garde de la laisser échapper. Il régnait alors à Paris une petite vérole épidémique du caractère le plus malin. Il mourut entre les mains de M. Silva quelques personnes de considération. On en accusa la pratique, préten-  
due nouvelle, qu'il vouloit intro-  
duire. Ces bruits injurieux passe-  
rent jusqu'à la Cour, & M. Do-  
dard, alors Premier Médecin,  
écrivit à M. Silva pour s'éclaircir  
de la vérité. C'est ce qui lui donna  
lieu de composer ses Observations  
sur la petite vérole, Ouvrage éga-  
lement digne d'un Médecin sa-  
vant, & judicieux, & d'un exact  
Observateur. Aussi ferma-t'il la  
bouche à l'imposture.

Deux Princes du Sang avoient  
été attaqués de cette cruelle mala-  
die, Monseigneur le Duc, Louis  
Henri de Bourbon, Prince de  
Condé,

## DE M. SILVA. xcij

Condé, & Monseigneur le Prince de Conti, tous deux avoient été traités par M. Silva, & tous deux guéris. Le danger imminent auquel le premier de ces Princes avoit été arraché, ne demandant rien moins qu'une confiance sans réserve, il lui fit l'honneur de le choisir pour son premier Médecin. M. Silva fils est en état de fournir des preuves autentiques que cette confiance ne s'est jamais démentie tant de la part de Monsieur le Duc, que de toute la Maison de Condé; puisqu'il peut représenter deux Brevets, chacun de mille liyres de pension viagere, l'un a lui accordé en 1730. par forme de donation entre vifs, par S. A. S. Madame Louise de Bourbon, veuve de Louis de Bourbon, Prince de Condé, connue dans le monde sous le nom de Madame la Duchesse, en considération des services de son pere;

Tome L.

1

## xciv LA VIE

l'autre accordé au pere en 1734,  
& reversible au fils ; sur la Com-  
mission de Garde des Archives  
de la maison du Roi.

Ces marques honorables des  
bontés de la Maison de Condé  
n'ont point lieu de surprendre,  
si l'on se rappelle ce que Mon-  
sieur le Duc , fesant alors les fonc-  
tions de Premier Ministre , enga-  
gea le Roi à faire en faveur de M.  
Silva. M. Boudin ayant été atta-  
qué en l'année 1724. d'une ma-  
ladie qui l'empêchoit de faire les  
fonctions de Médecin Consultant  
du Roi , M. Silva obtint de M.  
Boudin sa démission , à condi-  
tion qu'il continueroit de jouir  
jusqu'à sa mort des appointemens  
qui y sont attachés , & qu'après  
lui on feroit une pension viagere  
à une niece qu'il aimoit tendre-  
ment. Ces arrangemens pris , bien  
que la place de Médecin Consul-  
tant ne soit qu'une commission ,

le Roi agréa la démission de M. Boudin , aux conditions stipulées , & fit à M. Silva l'honneur de lui conférer cette dignité.

En conséquence la pension de quinze cens livres qu'il lui avoit accordée en 1721 auroit dû être éteinte ; mais , trop content de ses services pour rien diminuer de ses faveurs , le Roi transporta cette pension à la Dame Silva , par Brevet du 30 Septembre 1729. On remarquera à propos de ce Brevet , que , cette Dame étant morte , le Roi , toujours favorablement disposé en faveur du pere , en consentit le transport sur la tête du fils.

Dépouis que M. Silva eut été nommé Médecin Consultant du Roi , il lui donna de nouvelles preuves de son zèle , & de sa capacité ; & la Reine en ressentit les effets , lorsqu'elle fut malade en 1726.

## xcvj . L A V I E

Tant d'heureux succès de la pratique de M. Silva rendirent son nom célèbre , non seulement en France , mais dans les Païs Etrangers. Un Prince , que ses vertus ont rendu les délices de la France , dans le tems que ses disgraces l'ont obligé d'y chercher un azile , le Sérénissime Electeur de Baviere , Maximilien Emmanuel Marie , attaqué d'une maladie des plus graves , eut recours à ses lumières. Il le fit d'abord consulter sans lui faire confidence de la dignité du Malade. On avoit pris les mêmes précautions avec M. Chirac qui fut consulté dans le même tems. C'est le Prince d'Allemagne dont il est parlé dans la Préface qui est à la tête de ce Recueil , La Consultation de M. Chirac fut si goutée de ceux qui avoient la confiance de l'Electeur , que ce Prince fit demander au Roi la permission de faire venir M. Silva.

ii i

## DE M. SILVA. xcviij

à Munich. Il y resta un tems af-  
fez considérable , & procura à  
l'Electeur tout le soulagement  
qu'il avoit droit d'espérer dans  
sa situation. Ce Prince content  
du zèle de M. Silva , & du suc-  
cès de ses soins , le rendit à ses  
devoirs , & à sa Patrie , comblé  
d'honneurs , & de présens.

On a vu jusqu'à présent M.  
Silva occupé d'une gloire qui ne  
survit pas long-tems à ceux qui  
l'ont acquise. A peine en effet  
connoît-on de nom les Médecins  
qui ont eu le plus de réputation  
dans le tems qu'ils fesoient les dé-  
lices des Potentats ausquels ils  
étoient attachés. La noble passion  
de se survivre à lui-même , & de  
se rendre utile à la société , lors  
même qu'il n'en feroit plus par-  
tie , détermina M. Silva à don-  
ner au Public les fruits de son  
expérience , de ses lumières , &  
des momens qu'il pouvoit déro-

i iij

## xcviiij LA VIE

ber à un exercice continual de sa Profession. Il publia donc en 1727 un *Traité de l'usage des différentes sortes de saignées, & principalement de celle du pied.* On ne s'attend point sans doute d'en trouver ici l'analyse. Car outre qu'il est suffisamment connu, il mérite bien d'être lu en entier par ceux qui ne le connoîtroient pas.

Il eut le sort de tout ce qui paît avec éclat. Les éloges fastueux que lui donnerent la Faculté de Médecine de Paris, & des Médecins Etrangers du premier ordre, tels, par exemple, que le célèbre Boerhaave, des traductions en plusieurs Langues, des contrefactions qui en furent faites en différens païs, ne le mirent point à l'abri des critiques. Mrs Hecquet, Chevalier, Senac, Médecins, Quesnay, Chirurgien, écrivirent contre ses principes, & sa pratique, dans le commen-

DE M. SILVA. xcix

cement que l'Ouvrage parut. Depuis ce tems M. Tralles, Médecin d'Uratislaw en Silesie, M. Martin, & depuis peu, quoi qu'indirectement, M. Gourraigne, Professeur à Montpellier, l'ont attaqué. C'est dommage, sans doute, que les occupations de M. Silva, qui se multiplioient tous les jours, & la fin de sa vie qu'il trouva dans un âge où l'on a tout lieu d'espérer d'en voir prolonger le cours, ne lui aient point permis de dégager la parole qu'il avoit donnée solemnellement de faire une nouvelle édition de cet Ouvrage, qui contiendroit la réponse à toutes les objections qui lui avoient été faites par ces différens adversaires. Au reste ses occupations ne l'empêchoient pas d'y travailler de tems en tems; & l'on a trouvé après sa mort beaucoup de morceaux décousus, qu'il comptoit emploier dans la seconde

à iiiij

## LA VIE

édition , mais qui demandent tellement à être placés par la main de l'Auteur , qu'il n'y a que lui qui puisse en tirer parti. Quoi qu'il en soit , on croit pouvoir assurer sans témérité que l'Ouvrage , tel qu'il est , passera aux siècles réculés.

L'Année qui suivit la publication du Traité de l'usage des Saignées mérita de nouveaux lauriers à M. Silva. Les plaintes qu'on avoit faites contre sa pratique dans le traitement de la petite vérole épidémique de 1723 , n'empêcherent pas le Roi attaqué de cette maladie en 1728 de l'honorer de la même confiance que par le passé , & d'avoir lieu de s'en louer. Depuis ce tems Sa Majesté n'a pris part à la santé de personne , sans souhaiter que M. Silva l'aidât de ses conseils ; & c'est en partie à leur prudence que nous avons obligation des jours

## DE M. SILVA. ej

d'un Prince également propre ,  
& destiné , à faire notre bonheur ,  
ou celui de nos neveux.

Le Roi qui partageoit la joie  
que répandoit dans tout le Roiaume l'heureuse convalescence de  
Monseigneur le Dauphin , vou-  
lant donner à tous ceux qui y  
avoient contribué des marques de  
son estime , eut la bonté de leur  
en laisser le choix. M. Silva , qui  
avoit rejeté l'honneur qu'on vou-  
loit lui faire en lui présentant une  
Généalogie qui le fesoit descen-  
dre de la Maison de Silva , famille  
distinguée de Portugal , Roiaume  
dont il est originaire ; qui s'étoit  
contenté de répondre modeste-  
ment au Duc de Silva , qui lui  
avoit marqué dans une Lettre  
qu'ils étoient parens , que cet  
honneur le flatteroit infiniment  
s'il croioit qu'il eut un fondement  
réel , mais qu'il se bornoit à faire  
de son mieux pour n'en être pas

## cij LA VIE

indigne ; M. Silva , dis-je , mettant à profit la complaisance du Roi , supplia Sa Majesté de lui accorder des Lettres de Noblesse. Elles furent expédiées pour lui , & sa postérité , au mois de Février 1738. On lui donna pour armes un écu d'azur , un dauphin d'argent , & une bordure d'or , semée de fleurs de lis d'azur , cet écu timbré d'un casque de profil , & orné de ses lambrequins d'or , d'azur , & d'argent.

C'est de ce titre autentique que sont tirés les principaux traits que contiennent ces Mémoires. Ces Lettres rappellent encore entre autres choses honorables à M. Silva que plusieurs Souverains de l'Europe l'ont honoré de leur confiance , & ont toujours éprouvé combien il en étoit digne ; que né avec les plus heureuses dispositions cultivées par une étude assidue , & un travail

## DE M. SILVA. ciij.

sans relâche , il en a fait depuis trente-cinq ans ressentir les avantages au Public ; que , jaloux de multiplier ses secours , il a formé des sujets qui commencent à partager avec lui cette confiance générale qu'il a si justement acquise.

Il n'y a rien dans ces éloges que le Public ne sache parfaitement , si ce n'est le nom des Princes Souverains qui ont honoré M. Silva de leur confiance. On a remarqué ci - devant qu'il fut appellé à Munich par l'Electeur de Baviere ; on ajoutera ici que S. A. R. Monseigneur le Duc de Lorraine lui fit l'honneur de le consulter , & que la Czarine Catherine le souhaita pour son premier Médecin , & lui fit proposer des avantages assez considérables pour tenter une personne moins attachée que lui à la Famille Roiale , & au País auquel

## civ LA VIE

il devoit sa naissance , sa réputation , & sa fortune.

Quelque versé que fut M. Silva dans la connoissance de l'Anatomie , de la Chimie , de la Pharmacie , &c. comme ses occupations ne lui laissoient que le tems de profiter des découvertes des autres , dont il paioit souvent la confidence par les conséquences lumineuses qu'il en tiroit , & qu'il ne vouloit point entrer dans une Compagnie sans remplir les obligations que contractent ceux qui la composent , il jugea que ses occupations lui fermoient l'entrée des compagnies savantes , qui , sans bannir les raisonnemens qu'elles se font une loi de ne point adopter , se restraignent à amasser des faits certains , & averés qui leur servent de degrés pour monter au sanctuaire de la Nature. Il ne goûta pas davantage , par la même raison , la pro-

## DE M. S I L V A. cv

position que lui fit M. l'Abbé Bignon de le faire associer à l'Academie des Inscriptions. Il ne lui restoit que l'Academie Françoise, dont les occupations lui parurent moins incompatibles avec les siennes ; mais le peu de rapport qu'il trouva entre l'objet de cette Compagnie , & celui qu'un Médecin doit se proposer , lui fit bientôt perdre de vûe ce projet. Il seroit donc mort sans participer aux honneurs littéraires qu'il méritoit à tant de titres, si l'Academie des Belles-Lettres , Sciences , & Arts , établie à Bordeaux , ne l'eut adopté en qualité de Médecin associé. Et il en étoit tems : car sa mort suivit de près la délibération de cette Compagnie qui est du 14 Janvier 1742. Il étoit dans sa soixante & unième année.

L'étendue de ses connoissances recevoit un nouveau mérite d'une eloquence naturelle qui lui fesoit

**CV<sup>e</sup> L A V I E**

toujours trouver les termes les plus propres , & les tours les plus heureux , pour rendre ses pensées ; avantage également propre à se rendre aimable aux personnes en santé , & à consoler les Malades , en ranimant leur courage , & faisant renaître l'espérance dans les cœurs abbatus . Ses occupations ne l'empêchoient point , du moins dans les derniers tems , où il s'étoit borné à un certain nombre de malades , de chercher les occasions de remplir tous les jours des devoirs que l'Eglise a restrains aux Fêtes , & aux Dimanches , & lui fournissoient les moyens de répandre dans le sein des pauvres des charités d'autant plus estimables , qu'ils n'en ont connu la source que quand elle a cessé de couler pour eux .

M. Silva a laissé une fortune avantageuse à deux enfans qui lui sont restés d'un plus grand nom-

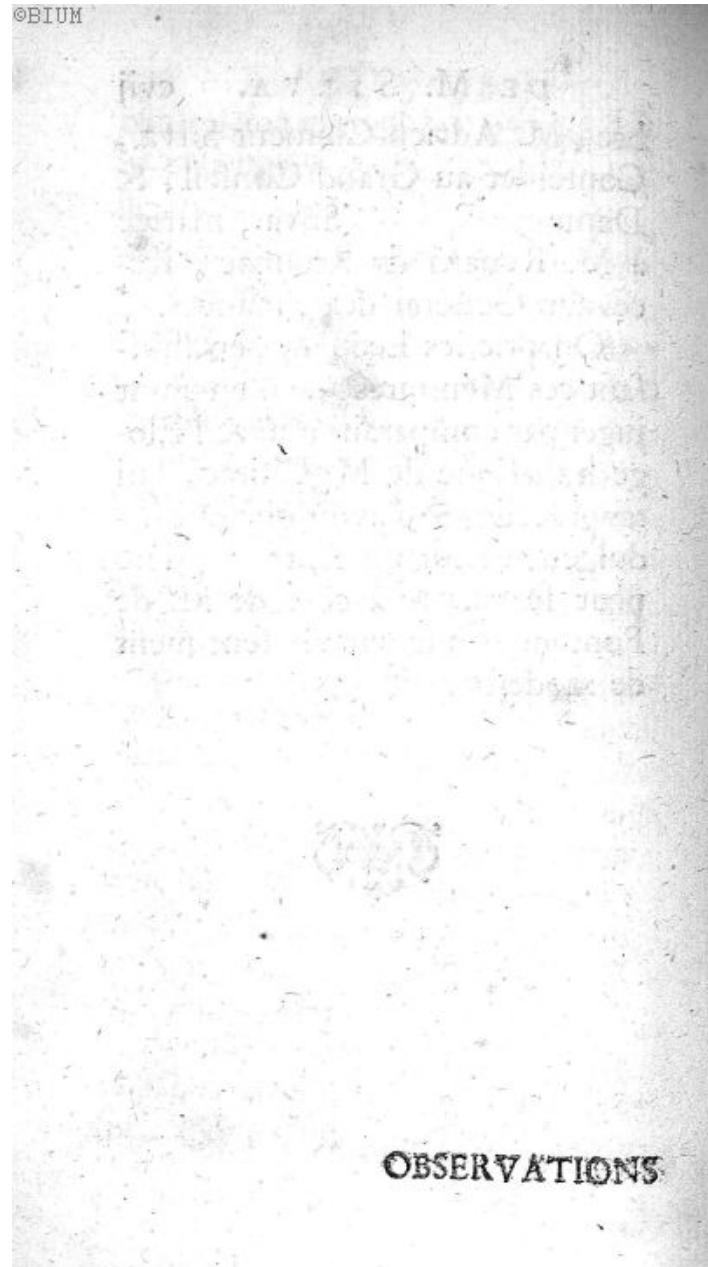
DE M. SILVA. cvij

bre ; M. Adrien-Clément Silva ,  
Conseiller au Grand Conseil , &  
Dame Silva , mariée  
à M. Renard de Rouffiac , Re-  
ceveur Général des Finances.

On prie les Lecteurs , en finis-  
sant ces Mémoires , de n'en point  
juger par comparaison avec l'Elo-  
ge historique de M. Chirac , qui  
les précède ; & d'avoir quelque in-  
dulgence pour un Auteur qui ne  
peut se mettre à côté de M. de  
Fontenelle que par un sentiment  
de modestie.



UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARIES



# OBSERVATIONS

S U R

LA PETITE

# V E R O L E.

Par M. Jean-Baptiste SILVA,  
Médecin Consultant du Roy,  
& Premier de S. A. S. Monseigneur le Duc.





## OBSERVATIONS

S U R

LA PETITE

VEROLE.

**I**l y auroit une imprudente témérité de soutenir qu'une seule méthode peut guérir les petites veroles, s'il est vrai que cette maladie ait des différences qu'il est presque impossible de déterminer ; or les observations qu'on n'a eu que trop d'occasions de faire cette année, ne laissent aucun lieu d'en douter.

En effet il y a des diversités très-marquées, & par rapport au prélude de cette maladie ; & par rapport à ses espèces, quand elle se montre ; enfin eu égard aux accidens qui l'accompagnent dans tous ses tems.

A ij

## 4      OBSERVATIONS

Quoique la fievre qui précéde l'éruption puisse avoir autant de symptomes qu'il y a de maladies qui peuvent affliger le corps humain , il y a pourtant cette année cinq façons dont se fait ordinairement leur combinaison.

Dans les uns la fievre est mediocre , les battemens du pouls ne sont pas reguliers , la chaleur de la peau est moindre que dans une fievre tierce ordinaire ; mais le malade a des maux de reins insupportables , qui , étant accompagnés de vomissemens fréquens , en imposeroient pour des douleurs nephretiques , si le cours des urines n'étoit pas abondant. Dans ceux-là l'éruption se fait sur la fin du troisième.

D'autres malades ont des douleurs de tête insupportables ; ils ne peuvent soutenir la lumiere ; ils ont les yeux étincelans , & fort rouges ; ils ont des saignemens de nez ; la chaleur de la peau est ardente ; enfin quand le deuxième jour est venu , le delire est de la partie , jusqu'à ce qu'une sueur abondante annonce , & amène l'éruption,

## SUR LA P. VEROLE. 5

On remarque dans les autres une tête pesante, un penchant au sommeil dont ils ne s'apperçoivent pas; le pouls est dur & plein, mais peu fréquent; les yeux n'ont point leur éclat naturel, & sont fort mornes, & éteints; les malades sont dans un accablement qui les oblige de demeurer dans la place où ils se trouvent; ils ont des bruits dans les oreilles; ils parlent tout bas dans leur assoupissement; leurs urines sont claires; le ventre est libre, & il coule presque sans qu'il le sentent.

D'autres (c'est principalement les enfans) dès le premier moment de leur fièvre, ont des mouvements convulsifs très-remarquables; sont dans un assoupissement presque lethargique; ont le pouls petit, & très-irégulier; le ventre tendu, & sans douleur. Ces accidens augmentent le second jour. Leur corps se couvre alors d'une sueur qui continue à être abondante, sans être chaude; la peau devient rude, & inégale; l'ébauche de quelques boutons promet l'éruption; mais les malades succombent souvent dans cet effort inutile de la nature.

A iij

## OBSERVATIONS

Enfin il y a une cinquième espece où le malade ne sent point de fievre ; il se trouve seulement mal à la gorge , & fort alteré. Dans ceux-là l'éruption se fait très-brusquement , & elle est presque parfaite dans douze heures , quoiqu'abondante.

Les especes de petites veroles qui ont eu des preludes si differens , ont des accidens differens dans leurs cours , & se terminent aussi diversement les unes des autres ; mais celles qui sont d'une même sorte le font d'une maniere assez semblable.

Pour ce qui est des especes de petite verole , quand elle paroît sur la peau , elles sont en très-grand nombre ; car outre la division generale , & commune , en confluente & discrete , il y en a encore de plusieurs sortes de l'une & de l'autre espece. Ces differences se tirent de la couleur , ou de la figure des pustules , ou de l'état du corps de la peau qui occupe les intervalles des grains , ou enfin du tems où arrive leur maturité.

En effet il y a des boutons qui sont d'un rouge assez animé ; il y en a qui demeurent toujours remplis d'une li-

## SUR LA P. VEROLE. 7

queur claire, & cristalline ; il en est dont il ne sort rien quand on les ouvre ; il en est des noirs ; il y en a, qui, en meurissant, au lieu de se remplir d'une liqueur laiteuse, sont tendus par une matière verdâtre ; enfin il y en a qui sont entourés d'un cercle rouge, d'autres d'un cercle violet, d'autres enfin d'un cercle noir. Des boutons noirs, il en vient de deux sortes, ou de ceux qui n'ont cette couleur que par la présence du sang qui s'est mêlé à la liqueur qui tend les pustules, ou d'autres qui sont tels par une erysipele gangreneuse du tissu propre de la peau.

Il n'y a pas une différence moins notable dans la figure que dans la couleur des boutons. Elle est ordinairement ou pyramidale, ou ronde ; quelquefois ils sont plats, triangulaires, octogones, trapezoïdes ; & souvent l'endroit de la pointe, loin d'être plus élevé que le reste des grains, est comme enfoncé dans le centre, & la circonference forme alors une espèce de bourlet : ces boutons ressemblent à des ombilics.

L'état de la peau qui est dans l'in-

A iiiij

## 8      OBSERVATIONS

tervalle des pustules , n'est pas le même dans tous les cas. Il y en a où la peau conserve sa couleur naturelle ; il y en a où elle est d'un rouge érysiplateux. Il en est de parfemée de taches pourpreuses ; dans d'autres des marques de rougeole boutonnée accompagnent les boutons ; enfin l'*Herpes miliaris* couvre la peau dans les endroits que la petite verole laisse libres. Dans quelques sujets la peau est tendue dououreusement sans avoir acquis de gonflement ; dans d'autres enfin elle est boursouflée avec une espece d'œdeme phlegmoneux.

La maturité des grains n'arrive pas dans tous les sujets le même jour après l'éruption. Il est des petites veroles où la suppuration commence du trois au quatre ; à d'autres le six ; à d'autres le neuf ; à d'autres les boutons blanchissent dès qu'ils ont paru ; enfin on en voit qui seichent , & fletriſſent en sortant ; même plutôt que cela ne s'observe dans la petite verole volante.

Pour ce qui est des accidens qui accompagnent la petite verole , ils sont très-differens selon les especes. Dans

## SUR LA P. VEROLE. 9.

les uns la fievre cesse totalement après l'éruption , pour ne paroître que dans le tems de la suppuration ; dans les autres la fievre subsiste , l'éruption étant parfaite. Le premier arrive dans les discréttes simples , le deuxième se remarque dans les confluentes. Or la fievre que la sortie des boutons n'emporte pas est du genre des continues simples , ou des doubles tierces , ou enfin des malignes.

Dans quelques sujets il y a une moiteur médiocre qui se soutient dans tout le cours de la maladie ; dans d'autres la peau est seiche , & rude ; dans quelques-uns il y a une sueur abondante , grasse , & puante , qui continue pendant tout le mal.

Dans plusieurs le ventre est serré ; dans d'autres il est lâche. Or il y a quatre sortes d'évacuations qu'on peut observer ; ou d'une matière claire , crue , & d'une odeur aigre ; ou d'une matière sereuse , très - puante , couverte d'une pellicule grasse ; ou un écoulement d'humeurs glaireuses mêlées avec le sang , parsemé de filets , & qui ne vient qu'avec douleur & irritation ; ou enfin d'une matière bi-

## 10 OBSERVATIONS

lieuse , assez épaisse , & d'une odeur qui n'a rien de cadavereux.

Dans quelques-uns les urines répondent à la quantité de la boisson ; quelquefois la quantité des urines est fort médiocre , & elles sont fort rouges , bourbeuses , & briquettées ; dans certains elles ont leur couleur naturelle , & elles obligent les malades à se presenter à tous momens , & à n'en rendre que quelques gouttes ; dans d'autres enfin elles sont très-claires , & surpassent de beaucoup la quantité de la boisson.

Dans les petites veroles confluentes principalement , il arrive des hemorrhagies , même dans les sujets qui ne sont pas plethoriques , & qui ont été bien saignés avant l'éruption. Or le sang fort , ou pur , après avoir crevé quelques vaisseaux , & cela fait les saignemens de nez ; alors le sang après s'être refroidi conserve sa consistance ; ou bien il arrive qu'il s'échappe avec les liqueurs qui se séparent dans les glandes , comme quand il sort intimement mêlé avec les urines , les matières fécales , la salive , & même les sueurs ; & dans ce cas il

SUR LA P. VEROLE. II  
résemble à la lavure de chair. Ces derniers accidens arrivent pour l'ordinaire dans la suppuration.

Le delire precede l'éruption dans quelques especes, & subsiste même quand elle est faite, ou bien il ne vient que quand la peau est déjà chargée de boutons. Le premier de ces delires, ou est accompagné d'une violente fievre, ou n'est joint qu'à une fievre mediocre; l'un & l'autre, ou est continual, & permanent, ou periodique, ne revenant qu'à des heures marquées; enfin il est avec assoupiissement, ou avec vive agitation, & insomnie. La seconde espece arrive d'abord après l'éruption; ou bien il survient feurement dans le tems de la suppuration, & cela, ou avec mouvemens convulsifs, ou sans mouvemens convulsifs, dans des sujets extrêmement vifs, ou à des gens d'un autre temperament.

L'assoupiissement est moins commun dans la petite verole que ne l'est la réverie. On en observe pourtant de deux sortes, scavoir celui qui est joint à une réverie obscure, & un oubli de ce qu'on vient de dire, ou celui

## 12 OBSERVATIONS

qui est un sommeil profond dont les malades s'éveillent en sursaut. Dans les premiers la fièvre est mediocre, la langue est humide, les urines claires fort abondantes, & les larmes coulent involontairement; dans l'autre la peau est brûlante, la langue est seiche, les urines sont troubles comme celles des chevaux, ou bien claires, & très-ardentes, le globe de l'œil rouge, & la fièvre assez vive.

La rougeur des yeux mérite de l'attention, moins par rapport à la nécessité de conserver l'organe de la vue, que par ce qu'elle est un accident, qui en suppose, ou en annonce d'autres. Elle est de trois sortes, ou elle a été précédée d'un grand écoulement de larmes, qu'on sent chaudes, & piquantes; ou elle est causée par quelque grain qui est dans le globe de l'œil; ou elle est sans l'une ni l'autre de ces circonstances. Dans cette dernière espèce les malades ont infinité plus de peine à supporter la lumière, quoique l'inflammation paroisse mediocre; ils clignotent souvent, ou ils croient voir des bluettes.

de feu , quoiqu'ils n'en apperçoivent pas effectivement.

Les mouvemens convulsifs ne sont pas un accident bien rare dans cette maladie. Ils sont avec delire , ou sans delire ; dans le sommeil , ou pendant la veille ; avec une grande douleur de tête , ou sans douleur ; dans le premier , ou le second jour de l'éruption , ou dans la suppuration ; dans quelques parties du corps , ou dans plusieurs.

La salivation arrive plus souvent dans les confluentes que dans les discréttes. Je l'ai pourtant observée quelquefois dans celles-ci. Elle vient dès les premiers jours de la maladie , ou le six , ou le sept.

La secheresse , & la noirceur , des levres , & de la langue , ne doit pas être passée sous silence. Or elle se trouve dans quatre circonstances ; sçavoir dans ceux qui ont beaucoup de grains dans l'interieur des narines , dans des sujets qui ont un grand cours de ventre , dans ceux qui ont une violente fièvre , ou dans des malades qui ne sont dans aucun de ces trois cas.

La difficulté d'avaler est un sym-

## 14    OBSERVATIONS

tome assez ordinaire , & dont la plû-part des malades se plaignent. Quand elle est fort considérable , elle demande une attention particulière , tant pour le prognostic , que pour la cure. Elle est de quatre especes ; ou elle vient de la secheresse excessive de la racine de la langue , & de l'entrée du gozier ; ou elle dépend d'un tas de boutons amoncelés , qui en diminuent le calibre ; ou d'une vraie inflammation des amygdales , dont le volume est très-sensiblement apparent , aussi bien que l'inflammation des muscles qui servent à la deglutition est fort manifeste ; ou enfin elle est jointe à un serrement excessif de la gorge avec une grosseur exteriere à la tête de la trachée-artere. Alors les malades se sentent comme étranglés , & sont dans le même état que les femmes hysteriques.

La difficulté de respirer est assez souvent de la partie dans la petite ve-role. On en remarque de plusieurs especes. Ou elle est accompagnée de toux forte , seiche , & frequente ; ou de crachement d'un sang écumeux ; ou de pesanteur considerable à la poi-

**SUR LA P. VEROLE.** 15  
 trine , avec palpitation de cœur , bâillemens , & soupirs reiterés , ou d'un gonflement d'estomac , & d'expulsion de vents par la bouche ; ou d'efforts violens pour prendre l'air , avec soulevement alternatif , brusque , & sensible , de l'abdomen ; ce qu'on appelle communément respirer du ventre. Dans ce dernier cas l'air entre dans la poitrine en produisant un son aigre , & un bruit perçant.

*Prognostic general.*

Voilà un denombrement assez exact des preludes des petites veroles , des différentes especes de cette maladie , des circonstances , & des accidens , qui l'accompagnent dans tous ses tems ; il ne me reste plus qu'à parler du prognostic fondé sur ce que j'ai observé avec attention.

En general les enfans guerissent le plus souvent , quoiqu'il en meure plusieurs , principalement de ceux à qui on ne fait rien au commencement. Les pituiteux sont plus heureux que les bilieux ; les sanguins que les melancholiques ; ceux qui ont l'esprit

## 16 OBSERVATIONS

tranquille sur l'évenement, & qui ne s'observent pas trop scrupuleusement, ont un avantage sur les autres ; les hommes sages & sobres rechappent plus souvent que les femmes qui menent même une vie réglée, parce que la perte de sang par les voies naturelles leur est plus ordinaire que l'hémorragie par le nez aux hommes. D'ailleurs la suppression de leurs mois leur est encore plus funeste. Ceux qui ont bu beaucoup de liqueurs spiritueuses risquent infiniment ; ceux qui ont coutume de passer les nuits à veiller, courrent bien du danger. Ceux qui ont le col court, & la tête fort grosse, perissent ordinairement dans l'affouissement. Les gourmands payent cherrement leurs plaisirs passés. Les sujets fort gras succombent plus souvent que les gens d'un embonpoint mediocre. Les scorbutiques tombent dans des pertes de sang qui terminent malheureusement leurs jours. Les dartreux sont cruellement tourmentés par des démangeaisons, & ont une erysipele à la peau qui ajoute au danger de la petite verole.

*Prognostic*

*Prognostic sur les preludes.*

La petite verole (*a*) dont le prelude a été décrit en premier lieu, est moins fâcheuse que celle qui a été précédée de violente douleur à la tête; & celle-ci est moins funeste que celle où il y a eu de l'assoupissement. La quatrième espece est presque toujours mortelle. J'en ai vu trois qui ont péri avant l'éruption parfaite; ce qui a démenti, à la face de plusieurs Médecins, l'observation qu'on a donnée comme constante, qu'il n'arrive jamais de mourir avant l'éruption. La cinquième est pleine de danger, tant par l'impossibilité de placer les remèdes généraux avant l'éruption, que par le nombre des grains, & leur caractère.

*Prognostic sur la couleur.*

La petite verole (*b*) d'un rouge in-

(*a*) M. de la Faye, Gentilhomme de l'Académie de M. de Lompré, le fils de M. Aubry, le fils de M. Callelus Chirurgien, Mrs de Canny, & l'Abbé Mallé, n'ont que trop vérifié le Prognostic.

(*b*) Made d'Armenonville. M. d'Angennes.

## 18 OBSERVATIONS

carnat est la bonne. La cristalline ne suppure jamais que très-imparfaitement ; elle a une fièvre qui se soutient long-tems , & qui est presque toujours maligne ; ainsi elle a deux dangers pour un. Celle d'un rouge écarlate , ou de couleur de feu , est ordinairement perilleuse. Les boutons noirs , s'ils sont remplis de sang , supposent un sang qui bout jusqu'à crever les vaisseaux qui aboutissent aux pustules ; ou ils sont l'effet d'un sang fondu , salé , & dissout ; ce qui n'est jamais sans un grand risque. Si la noirceur est gangreneuse , elle est ordinairement sans ressource. Les boutons qui , étant ouverts , ne laissent échapper aucune liqueur , font le présage d'une mort certaine. Le pus verdâtre , étant vitriolique , & corrosif , suppose un sang d'un mauvais caractère ; ainsi la petite verole , où il est de cette couleur , est accompagnée de symptômes formidables. Le cercle noir , ou violet , fait que la maladie a en même tems le danger de la petite verole , du pourpre , ou de l'anthrax.

*Prognostic sur la figure.*

La figure pyramidale, ou la ronde, sont les plus salutaires. La figure irréguliére, est la plus dangereuse. Les boutons plats doivent toujours tenir dans la crainte, & dans la defiance. Ceux qui ressemblent à l'ombilic sont encore plus dangereux que ceux qui sont simplement plats.

*Prognostic sur la maturité.*

La suppuration qui commence dès le troisième jour est très-suspecte pour l'évenement, les malades perissent le cinq plutôt que le sept, ou le neuf, & cela dans l'hémorragie. Celle qui vient du cinq au six est la meilleure. Celle où les boutons ne changent de couleur que le huit ou le neuf, a du danger jusqu'au dix-sept, à moins que le ptyalisme ne commence avec la suppuration, & que cela n'arrive à des pituiteux. Quand les boutons sechent d'abord après qu'ils sont sortis, c'en est fait du malade, hors qu'il ne lui survienne un grand dé-

Bijj

## 20      OBSERVATIONS

voiement d'une serosité bilieuse. Je n'ai même vu que des enfans qui ayent trouvé une ressource suffisante dans cette évacuation.

*Prognostic sur l'état de la peau.*

Celle où la peau conserve sa couleur ordinaire , est la meilleure , toutes choses étant égales. Celle où il y a un erysipele est funeste , parce que le tissu de la peau se gangrene dans le tems de la suppuration. Le pourpre étant très-dangereux par lui-même , quand il se trouve sur la peau dans le tems de la petite verole , celle-ci doit être pernicieuse. La rougeole occupant les seuls endroits de la peau par où la transpiration peut encore se faire , il s'ensuit que lorsque les deux maladies paroissent en même-tems , l'humeur de la transpiration ne trouve plus d'issue ; ainsi la peau est plus seiche , plus tendue , & plus douloureuse , & par consequent elle prête plus mal-aisément pour le gonflement des pustules , ce qui est un grand inconvenient. D'ailleurs il arrive dans le sang tous les desordres que l'inter-

## SUR LA P. VEROLE. 27

ception presque totale de la transpiration peut produire. Une toux insupportable, & de grands crachemens de sang, sont les accidens que j'ai vu arriver souvent. *L'herpes miliaris* se rencontre avec la petite verole plus souvent qu'aucune autre éruption. La sérosité qui la produit, s'irrite extrêmement par les plus légers cordiaux, & excite alors une chaleur brûlante à la peau avec démangeaison, inquiétude, ou douleur aiguë. La fièvre alors s'allume vivement. Ainsi cette maladie est d'autant plus fâcheuse, qu'elle gêne de plus en plus le cours du sang dans les vaisseaux de la peau, & que cet accident est un signe que l'humeur de la petite verole est aisée à s'enflammer ; ce qui n'est pas sans conséquence, puisque cela suppose un sang du même caractère.

La tension douloureuse de la peau (c) ( principalement au visage ) qui fait qu'elle résiste durement à la compression du doigt, qui arrive dès le

---

(c) M. le Marquis de Cany. M. l'Abbé Mallé. Madame d'Armenonville. M. d'Argenches.

## 22 OBSERVATIONS

premier jour de l'éruption , & où la peau est extrêmement luisante sans être humide , est presque toujours d'un mauvais presage.

Le gonflement de la peau avec une espece de mollesse , mais sans flacidity , & qui survient vers le tems de la suppuration , est un signe favorable.

*Prognostic sur la fievre.*

Si d'abord après l'éruption la fievre cesse pour ne reparoître que dans le tems de la suppuration , la petite verole se termine heureusement. S'il reste une fievre continue simple , on doit demeurer dans la défiance ; une fievre intermittente est moins fâcheuse. La fievre maligne accompagne plus souvent les confluentes que les discréttes ; elle est très-dangereuse dans les premières , & presque toujours mortelle (d) ; elle n'est pas exemte de danger dans les discréttes.

---

(d) Madame de la Feuillade. Madame d'Orlonne.

*Prognostic sur la sueur.*

Une douce moiteur, qui dure tout le tems de la maladie, promet, & amene, un heureux succès. Une sueur abondante, & grasse, qui subsiste dans le cours de la petite verole, doit intimider le Médecin. La secheresse constante de la peau ne s'observe pas dans les malades qui guerissent; jamais les boutons ne s'élèvent, & ne s'arrondissent dans cette occasion.

*Prognostic sur le cours de ventre.*

Le flux de ventre dans les enfans leur tient lieu de la salivation; c'est une observation de Sydenham que j'ai vérifiée cette année. Le devoiement de matiere crue, & verdâtre, est très-facheux, & ne se rencontre gueres que dans la fievre maligne. Lorsque les humeurs sont grasses, & d'une odeur insupportable, les parties s'affaissent, la petite verole s'aplatit, & le sang tombe dans une fonte mortelle. Les déjections dysenteriques, si le ventre n'est pas tendu douloureux,

## 24 OBSERVATIONS

sement, se guerissent par les simples lavemens adoucissans; ainsi elles n'ont rien de formidable. L'écoulement d'une bile qui a de la consistance, loin de mettre le malade en danger, lui sauve la tête; & on ne doit craindre dans ce cas que la suppression de cette évacuation (*e*); les glandes des intestins suppléent à celles de la peau qui sont engorgées.

*Prognostic sur les urines.*

Comme dans la petite verole la sérosité du sang ne peut s'échapper que difficilement par les pores de la peau, elle doit se séparer plus copieusement par les reins; ainsi, malgré la fièvre, la quantité des urines répond à celle de la boisson quand tout se passe heureusement, & cette proportion est d'un bon présage. Si la quantité des urines est excessive, elle dépouille le sang du véhicule dont il a besoin, & pour rouler librement, & pour dé-

(*e*) Mademoiselle Clairet. M. Marant. Mademoiselle \*\*\* m'en ont convaincus nouvellement.

tremper

## SUR LA P. VEROLE. 29

tremper ses sels qui sont très-piquans , toutes les fois qu'il y a de la fievre , & que la transpiration ne va pas son train. Aussi cette abondance subite d'urine a trompé plus d'une fois l'esperance des assistans.

Les envies fréquentes d'uriner , qui ne sont suivies que d'un petit jet d'urine très-chaude , & fort rouge , menacent d'une inflammation de vessie , & d'une suppression totale d'urine. Le transport au cerveau (*f*) suit de près les urines troubles , & bourbeuses , telles qu'on les voit dans les hydropiques.

*Prognostic sur l'hémorragie.*

Les pertes de sang par les voies naturelles , si elles arrivent dans les intervalles des règles (*g*) sont moins

(*f*) Mademoiselle Volvir. Madame de la Riviere. M. Parfait , Mousquetaire. M. le Duc d'Olonne. Mademoiselle le Fourny. Madame d'Armenonville. Mademoiselle de Gaufres.

(*g*) Madame la Duchesse d'Olonne a été dans la première circonstance.

C

## 26 OBSERVATIONS

dangereuses que le flux immoderé des menstrués (*h*).

La suppression des mois est suivie d'une difficulté de respirer suffocante, ou de l'embarras de la tête.

L'hémorragie, où le sang est d'une consistance ordinaire, est médiocrement à craindre ; celle où il sort pêle-mêle avec les divers recremens, ou excremens du corps (*i*), est suivie d'une mort prochaine.

*Prognostic sur le delire.*

Celui qui a commencé avant l'éruption, & qui continue quand elle est faite, est infiniment plus dangereux, que le delire qui ne survient que dans le tems de la suppuration.

Celui qui succede immédiatement à l'éruption, n'étant pas l'effet de la violence de la fièvre, qui dans ces

(*h*) Madame de la Feuillade a péri dans l'autre.

(*i*) M. de Beuvron, Madame le Bressaut, M. Bousc, Auditeur des Comptes, & trois autres Malades qui m'ont fait appeler, m'ont fait voir de quelle conséquence est ce terrible accident.

## SUR LA P. VEROLE. 27

jours-là est moindre que dans tout le tems de la maladie, ne dépendant pas non plus de l'humeur de la petite verole, qui est alors déposée sur la peau, fait craindre un dépôt dans le cerveau.

La rêverie qui ne vient que dans la suppuration est la moins formidable de ces trois especes, sur tout si la fièvre est fort vive; parce que la formation du pus, & la fièvre, peuvent seules les produire sans vice local dans le cerveau.

Parler sans ordre dans le sommeil est d'une bien moindre conséquence, que l'égarement de la raison qu'on observe pendant la veille.

Les mouvements convulsifs qui accompagnent le délire, font craindre justement l'inflammation des meninges. Cela est encore plus effraïant, si cela a été précédé d'un violent battement des artères carotides, ou d'une rougeur aux yeux, qui, quoique médiocre, empêchoit le malade de supporter la lumière, ou enfin si l'on a eu une grande surdité dès le commencement de la maladie. Il y a des sujets si vifs, qu'un accès de fièvre tierce

Cij

## 28      OBSERVATIONS

trouble leurs idées ; ainsi la rêverie qui survient à des personnes de ce caractère ne conclut rien pour le danger.

### *Prognostic sur l'assoupiſſement.*

Cet accident menace toujours beaucoup la vie du malade ; car il ne se rencontre pas sans fièvre maligne.

Celui qui est avec un délire obscur, un oubli de ce qu'on vient de dire, & une extrême dilatation de la prunelle, outre qu'il fait redouter une effusion de sérosité sur le cerveau, empêche le progrès de la petite vérole, & principalement la suppuration ; enfin il mène à une suppression d'urine qu'on est obligé de vider plusieurs fois par jour avec la sonde.

L'assoupiſſement avec violente fièvre, & rougeur aux yeux, a tout le danger de l'inflammation de la substance du cerveau ; sur-tout si l'on remarque une roideur considérable aux tendons des poignets, si la rêverie a précédé l'assoupiſſement, & si l'on observe de l'inégalité dans les pulsations des artères,

*Prognostic sur les mouvemens convulsifs.*

Ceux qui sont avec delire , précédés par une vive douleur de tête , & dans differens endroits du corps , sont très - dangereux. Ceux qui arrivent d'abord après l'éruption , dans le tems que le malade est éveillé , & qui intéressent la déglutition , ou la respiration , sont funestes ; ceux qu'on observe pendant la suppuration sont moins formidables (k).

Je n'ai pas vu de malades avec de vraies convulsions rechapper de la petite verole , hors deux enfans à la mammelle , à qui cet accident étoit causé par une matière d'un verd noir , dont je procurai l'évacuation très-utilement ; car d'abord après ces copieuses déjections , un calme heureux succeda à une agitation tumultueuse.

*Prognostic sur la rougeur des yeux.*

L'écoulement abondant des larmes brulantes , qui cause quelquefois la

---

(k) Monseigneur le Duc.

## 30    O B S E R V A T I O N S

rougeur très-éclatante de tout le globe de l'œil , suppose des liqueurs d'une acrimonie affreuse , capable de porter de l'irritation , & de l'inflammation , dans les parties internes. La rougeur qui se fait remarquer inégalement dans les deux yeux , qui est mediocre en apparence , mais qui empêche le malade de supporter la lumiere , est un avant-coureur de réverie , de convulsion , ou d'affouissement ; ainsi il faut craindre dans le cerveau un embarras considérable , qui est ordinairement mortel <sup>(1)</sup>.

La difficulté de soutenir le grand jour , quoique les yeux ne soient pas rouges , est accompagnée des mêmes dangers.

*Prognostic sur la difficulté d'avaler.*

Celle qui vient d'une secheresse extrême du goſier est un symptome de fièvre maligne ; on en doit faire par consequent le même prognostic.

---

(1) M. le Marquis de Rotelin , M. d'Angennes , Madame d'Armenonville en ont fait la triste expérience.

## SUR LA P. VEROLE. 31

Quand elle dépend de la quantité des grains amoncelés vers le cercle charnu de la luette , quoiqu'elle ne soit pas funeste par rapport à sa cause , elle peut le devenir par la durée , cet accident subsistant jusqu'à ce que la suppuration des pustules soit achevée. Ainsi le malade pérît privé de médicaments , de boisson , & de nourriture.

La difficulté d'avaler qui se trouve sans aucune inflammation apparente de la gorge , & dans laquelle le malade se sent le gosier serré comme si on l'étrangoloit , est très-pernicieuse ; car elle dépend de la convulsion des muscles qui servent à la déglutition ; or si toutes les convulsions dans cette maladie sont pleines de danger , de quelle conséquence doit-être celle qui interrompt une fonction si importante ? Ainsi on doit désespérer du sort du malade , hors que cet accident ne soit passager , ou qu'il ne se rencontre dans des femmes hysteriques.

*Prognostic sur la secheresse de la langue.*

La salivation étant un signe favorable dans les petites veroles , selon

C iiiij

### 32    OBSERVATIONS

L'observation de tous les praticiens ; il s'ensuit que la secheresse de la langue est toujours dangereuse , & la noirceur encore plus.

Celle qui dépend d'une fievre maligne en a tout le danger. Celle qui est l'effet d'un grand dévoiement sérieux avec une violente fievre , & une aridité brûlante à la peau , mene ordinairement à une fin tragique.

#### *Prognostic sur la difficulté de respirer.*

Celle qui est avec une toux violente , & crachement de sang , & qui ne vient gueres que lorsque la rougeoie est jointe à la petite verole , est un symptome si redoutable qu'il doit déterminer à agir pour y remedier , sans avoir égard à la petite verole.

Celle qui est avec pesanteur de poitrine , bâillements frequens , soupirs redoublés , palpitation de cœur ; si la fievre n'est pas considerable , si la petite verole se soutient bien , si elle arrive à des melancholiques , & qu'elle soit accompagnée d'une peur extrême de la mort , est un pur effet de vapours , & est un accident passager ,

que la terreur , & la crainte ont fait naître; & par conséquent ne doit pas réellement allarmer le Médecin.

Celle où l'on respire comme on dit , du ventre , & avec effort subit , est convulsive , & devance la mort de quelques heures.

*Cure.*

Comme dans la petite verole il y a inflammation dans presque toute l'étendue de la peau , je me sers du remede des inflammations , je veux dire de la saignée ; & parce que les glandes de la peau sont nécessairement embarrassées , il faut que la transpiration ne se fasse qu'imparfaitement : or la transpiration étant une évacuation très-abondante , selon le calcul exact de Sanctorius , il faut que le sang demeure surchargé d'une humeur qui occupe beaucoup d'espace par sa quantité ; ainsi les vaisseaux sanguins se trouveront plus tendus qu'à l'ordinaire , de tout le volume que la transpiration retenue doit occuper ; & par conséquent la nécessité de diminuer la quantité du sang , afin qu'il ne creve

## 34 OBSERVATIONS

pas ses tuiiaux , m'a paru indispensable. D'ailleurs comme il n'est pas possible de douter que la fievre qui furvient dans la suppuration ne double au moins le volume des liqueurs , il me paroît important de mettre d'abord le sang au large , afin que le calibre des vaisseaux soit suffisant pour le contenir alors. Cela fait que dans le prélude je fais saigner mes malades plusieurs fois en très - peu de tems. J'en ai même vû , qui , malgré ces précautions , ont eu de frequens saignemens de nez dans le cours de la maladie.

Et parce que le delire , l'affouissement , & les convulsions , arrivent souvent dans la petite verole , & que pour ces accidens on se sert de la saignée du pied , utilement , & même par préférence , soit dans les fievres continues simples , soit dans les fievres malignes , j'ordonne la saignée du pied , dans le tems que je soupçonne la petite verole ; parce que ces symptomes , ne sont pas moins l'effet de l'engorgement des vaisseaux du cerveau dans ce cas - ci , que dans les autres.

Ce n'est pas tout ; on observe qu'il y a plus de boutons au visage, & à tout l'extérieur de la tête, que dans une pareille étendue de la peau de quelqu'autre partie du corps. On fait d'ailleurs démonstrativement que les vaisseaux de l'intérieur & de l'extérieur de la tête, ont des communications sensibles dans differens endroits ; d'où l'on doit conclure que les vaisseaux du cerveau s'étendent plus à proportion que ceux du reste du corps, par l'empêchement que le sang trouve à rouler dans ceux de la face ; ainsi s'il y a un endroit où l'on doive craindre que les vaisseaux ne crevent, c'est dans le cerveau principalement. Cette crainte est même fondée sur ce que l'Anatomie nous apprend, que les vaisseaux se dépouillent en entrant dans le crâne de leur membrane extérieure, qui est la plus forte, & la plus en état de résister aux crevasses.

Tout ceci se trouve confirmé par l'ouverture de ceux qui sont morts de la petite verole.

Dans les uns la substance du cerveau & la moëlle allongée se trouvent d'une mollesse extrême, & comme

## 36 OBSERVATIONS

réduites en bave. Je l'ai observé au cerveau de Madame la Duchesse d'Orlonne , en présence de Monsieur Molin qui l'avoit vue dans sa maladie.

Dans les autres il y a un épanchement de sang sur la pie-mère , effusion d'une serosité sanguinolente dans les circonvolutions de la substance corticale , & tous ses vaisseaux sont variqueux. J'ai vû très-distinctement ce fait à l'ouverture de Monsieur de la Faye , de Bordeaux , qui étoit à l'Académie de Monsieur de Lompré. M. Guerin , Chirurgien , fut celui qui l'a ouvert.

Dans d'autres sujets , l'engorgement de tous les vaisseaux de la tête est si excessif , que la seule incision des tegumens qui couvrent le crâne , donne lieu à une quantité extraordinaire de sang de s'échapper ; & dans ceux-là, le crâne étant scié avec dextérité , on trouve beaucoup de sang sur la dure-mère , les sinus contenant encore plusieurs cuillerées de sang fluide , & de caillots fermes , de la grosseur du doigt , régnans dans toute leur étendue ; les veines du cerveau dilatées trois fois au - delà de leur diamètre

## SUR LA P. VEROLE. 37

tre, prêtes à se rompre dans differens endroits, & la substance du cerveau enflammée presque par tout, & d'un rouge très-éclatant ; ce que j'ai observé plus d'une fois, & depuis peu sur le cadavre d'un domestique de Monsieur Sirnet Auditeur des Comptes rue saint Dominique Fauxbourg saint Germain. M. Petit, fameux Anatomiste, a fait cette ouverture.

L'état où l'on trouva le cervelet de M. le Comte d'Angennes est une nouvelle preuve qui doit être ajoutée ici. Il y avoit du sang qui avoit écarté sensiblement la pie-mère d'avec la propre substance du cervelet ; ce qui faisoit un pompelement sensible quand on le pressoit. Les vaisseaux qui sont dans l'intérieur de cette partie, & qui sont, comme on le scait, très-petits, formoient des especes de lacis, tant ils étoient devenus sensibles par leur dilatation. Le quatrième ventricule contenoit plus de deux onces d'une serosité sanguinolente ; il y avoit même quelques grumeaux du sang qui n'avoit pas été fondu.

La mort inopinée de Mademoiselle Voisin, le vingtième jour de la petite

## 38° OBSERVATIONS

verole, donna lieu d'en chercher la cause dans l'ouverture du cadavre. Une grande partie d'un des lobes du cerveau étoit tombée en suppuration. M. Reneaume doit avoir eu l'honneur de communiquer à M. le Premier Médecin le détail de ce qui s'est trouvé dans le cerveau & le poûmon de M. le Comte de Poitiers. Il y avoit plus de trois palettes de sang épanché dans chacune de ces parties.

Cependant le premier de ces malades avoit été saigné trois fois du bras dans un jour ; le second, une fois du bras, & deux du pied, en quinze heures ; le troisième, une fois du bras, & deux du pied ; en vingt-quatre heures, on avoit tiré à M. d'Angennes vingt palettes de sang dans trente heures. Or si l'épanchement du sang dans le cerveau se fait, même malgré la diminution de son volume, combien seroit-il dangereux de négliger ce secours pour s'accommoder au préjugé vulgaire ? Aussi me suis-je bien trouvé de l'usage de la saignée dans les trois ou quatre premiers jours de la maladie. Je pourrois nommer à la fin de cet Ecrit bien des personnes dont la bon-

ne santé peut démentir ceux qui par lâcheté contre leurs propres lumières , ou par une ignorance inveterée , crient si haut contre ce remede.

Outre les raisons que j'ai seulement indiquées qui déterminent à saigner , j'ai observé qu'il revient deux avantages fort considérables à ceux qui sont traités par cette méthode ; l'un , que l'éruption se fait plus aisément ; l'autre , que la suppuration est moins orangueuse. La raison s'accorde bien avec cette observation. En effet la petite verole étant une dépuration du sang qui se fait par voie de filtration , au moyen des glandes de la peau ; il s'en suit évidemment que tout ce qui rendra la séparation du levain étranger plus facile sera très - favorable ; or nous savons que moins les glandes sont étranglées , & générées , & plus elles sont en état de laisser passer les sucs que le sang y dépose. Nous ne doutons pas d'ailleurs que les vaisseaux perdant de leur gonflement par la diminution de la quantité du sang qu'ils renferment , les glandes de la peau qu'ils environnent ne se trouvent moins pressées , & par conséquent

## 40 OBSERVATIONS

plus propres à filtrer. La suppuration est aussi moins sujette aux accidens ; car ils sont d'autant plus considérables que le sang trouvant alors son passage très-difficile dans les vaisseaux de la peau , qui sont pressés par les pustules , se détourne , ou demeure , dans ceux qui traversent les viscères ; & s'y engoue , en se présentant en abondance pour passer par les capillaires. De-là les difficultés de respirer , les douleurs d'entrailles , les inquiétudes , les palpitations de cœur , les insomnies ; or les saignées réitérées ne laissant de sang que ce que les vaisseaux intérieurs en peuvent contenir commodément , préviennent les désordres , que la compression considérable des extérieurs seroit en état d'occasionner. Ainsi des malades qui auroient pu guérir sans être saignés , guériront beaucoup plus sûrement , & moins dououreusement , en suivant cette méthode. D'ailleurs je passe sous silence que par ce moyen le nombre des boutons sera moindre , & par là la fièvre de suppuration ; parce que je suis obligé d'en parler plus amplement en traitant des purgatifs.

Quand

## SUR LA P. VEROLE. 41

Quand par le moyen des saignées , & d'un lavage très - abondant , les vaisseaux sont détendus , la chaleur & la secheresse de la peau moindres , je passe aux purgatifs ; si je n'ai point de signes de disposition inflammatoire dans quelque viscere. L'émétique réussit mieux que les minora- tifs. Je le donne seul , si le malade a vomi des matières vertes , s'il a eu des nausées qui n'aient pas été inutiles , s'il est replet , & grand mangeur. Dans d'autres circonstances je le mêle aux purgatifs. J'ai remarqué qu'il soulage plus , & plus promptement , quand il agit par le vomissement , quand même l'évacuation ne seroit pas aussi grande ; & alors l'éruption suit de près son effet. Pour l'ordinaire elle est précédée d'une sueur chaude , & universelle.

Après l'usage des purgatifs , il faut user des remèdes généraux.

Ces remèdes généraux que j'em- ploie dès le commencement de la ma- lade décident plus du sort du malade que tous ceux qu'on met en usage après l'éruption ; ils sont néanmoins différens selon les espèces , & les acci- dens.

D

## 42    OBSERVATIONS

Cette pratique , toute heureuse & toute raisonnable qu'elle est , a trouvé des censeurs , qui , plus attachés aux préjugés de leur éducation , qu'appliqués à observer avec exactitude les effets des remèdes , ont favorisé l'erreur publique , au lieu de la combattre. Les succès fréquens ont parlé vainement ; ils ont diminué dans leur esprit la grandeur de la maladie , pour être en droit de ne se point rendre aux expériences réitérées. Ils ont attribué au hazard ces effets authentiques , & les exemples d'un très-petit nombre de cas malheureux leur ont servi de preuve pour appuyer leur sentiment , que le vulgaire n'a que trop de penchant à suivre. Je puis pourtant assurer que dans le calcul qu'on peut faire des malheureux & de ceux qui ont eu un fort favorable , ils n'y trouveroient pas leur compte , si la bonne foi étoit leur guide ; & je ne puis croire que sept à huit personnes , que leur obscurité dérobe aux plus exactes recherches , guéries sans que l'on ait pratiqué sur elles la bonne médecine , puissent entrer en parallèle avec un grand nombre de gens connus traités méthodiquement , & avec succès.

En effet comme le danger dans le cours des petites veroles vient , ou du caractère de la fièvre qui s'y joint , ou du dévoiement , ou de la grandeur de la fièvre même de suppuration qui fait crever quelque vaisseau dans le cerveau , le vomitif doit être d'un grand secours. En effet vuidant bien les premières voies , on évacue les matières crues , qui , en passant dans le sang , exciteroient des fièvres indépendantes de celle qui accompagne la petite verole , & qui font une complication funeste. Cette même évacuation enlève la minière des cours de ventre. Elle donne aussi lieu aux nourritures , & aux remèdes altérans , dont on doit user , de passer dans les vaisseaux sans contracter dans l'estomac un mauvais caractère. Et parce que la fièvre de suppuration est proportionnée au nombre des pustules , qui , ayant intercepté la transpiration , l'obligent d'agiter le sang par son séjour , & qui , en suppurant , transmettent dans le sang une sérosité purulente qui le met en fougue , il s'ensuit que la grande évacuation que produit le purgatif ayant entraîné du

Dij.

## 44      OBSERVATIONS

sang dans les intestins une abondante liqueur chargée du levain de la petite verole , épargne à la peau un grand dépôt , & , diminuant le nombre des boutons , fait par ce moyen qu'une petite verole qui auroit été confluente n'est que discrète , ou du moins que la peau est suffisante pour recevoir tout le levain dont le sang doit se débarrasser.

Dans les discrètes simples où la fièvre cesse absolument après l'éruption (m) , je me contente de faire largement boire les malades , de les tenir aux bouillons clairs seulement , & , s'ils sont agités la nuit , je prescris une potion purement absorbante avec quelque gros de sirop de diacode , & cela vers le tems de la suppuration . S'ils sont d'un tempérament vif , & qu'ils aient le ventre trop ferré , les lavemens de simple décoction sont réitérés tous les jours .

Dans les discrètes malignes j'agis , jusqu'à ce que la suppuration soit

---

(m) S. A. S. M. le Duc. M. le Vicomte de Paris. La Fille de M. le Marquis de Bethune d'Orval. Trois Filles de M. Houel.

établie (*n*), comme dans la fièvre maligne ordinaire ; l'émétique seul , & en une fois , ou mêlé aux potions , & donné par cuillerées. Les potions ne contiennent pas de volatils , parce que j'ai observé qu'ils seichent la langue , qu'ils rendent les urines paresfeuses , & qu'ils racornissent la peau , ou qu'ils procurent des sueurs colliquatives , aussi dangereuses que l'aridité de la peau. Dans la suppuration , je fais user de sucs d'herbes dépurés.

Dans les confluentes simples (*o*) je redoute les cordiaux , parce que la peau n'est que trop enflammée ; j'use de sucs dépurés d'herbes chicoracées , en y mêlant le sel admirable de Glau-ber qui entretient le cours des urines , qui est encore plus nécessaire que dans les discrettes. Je le mets en dose suf- fisante pour empêcher le ventre de se ferrer. Il faut que tous les couloirs du corps suppléent au deffaut de la peau ,

(*n*) M. le Comte de Fénelon. Mademoiselle de Lesséville. Le Fils de M. Houel. M. le Chevalier de Rezay. M. le Comte de Paris.

(*o*) M. le Duc d'Olonne. M. de Bayat. Ma- demoiselle Pauly. Mademoiselle Clairct.

## 46 OBSERVATIONS

qui est hors d'état de faire des filtrations suffisantes. Dès le trois, ou le quatre mon malade prend tous les soirs un narcotique, qui ne suspend que bien médiocrement la salivation, qui souvent même n'est pas encore commencée, & il procure une légère moitteur qui empêche la grandeur de la fièvre, que l'insomnie & la douleur exciteroient infailliblement. Quand le tems de la suppuration approche, au lieu des apozemes ci-dessus décrits, je me sers d'une décoction d'orge, où l'on ajoute de l'esprit de souffre jusqu'à une agréable acidité; & si la fièvre est vive, & l'agitation du malade considérable, on édulcore les potions avec le sirop de Nymphaea. On y mêle aussi celui de Diacode au moins une fois dans les vingt-quatre heures, & dans quelques sujets plus inquiets, je l'ai fait plus souvent avec utilité. Ces aigrelets se prennent dans l'intervalle des bouillons, ausquels je fais meler dans le tems de la suppuration, quelques cuillerées de crème de ris, si l'estomac du malade s'en accommode. Si le malade a la tête échauffée, si la fièvre & la chaleur

## SUR LA P. VEROLE. 47

sont violentes , j'ordonne des lavemens d'eau de riviere de quatre heures en quatre heures. Je m'y détermine encore plus volontiers , si le malade est sujet aux vapeurs , & si les urines ne coulent pas abondamment.

Dans les confluentes malignes (*p*) , je fais donner l'émétique tous les deux jours jusqu'à ce que la suppuration soit bien établie. Si le pouls est petit , j'emploie dans les intervalles la poudre de la Comteffe de Kenth , qui est le cordial le plus actif de tous ceux dont j'ai fait user cette année ; j'y mêle la poudre de Guttete pour prévenir les mouvemens convulsifs qui n'arrivent que trop souvent. Je suis fort sobre sur les somnifères , parce que la tête s'enivre aisément , & qu'ils suspendent une espece de cours de ventre , qu'il est avantageux d'entretenir pendant le cours de la maladie. Si le pouls est fort frequent , & la

---

(*p*) Mademoiselle Caslet. M. l'Abbé Sibais.. Mademoiselle le Fourny. Mademoiselle Selvais.. Mademoiselle du Mesnet. M. de Castagnet. M. le Comte d'Angennes. Mademoiselle des Gauffres.

## 48      OBSERVATIONS

chaleur acre & seiche , les eaux émulsionnées sont administrées largement. J'y joins des absorbans , parce que sans ce secours , elles s'aigrissent alors dans l'estomac , y pesent , & produisent des vents. Au reste pour tirer le lait des semences , la décoction de bourache , & de chicorée , m'a paru préférable à l'eau commune.

Voilà la maniere générale que j'ai mise en usage pour ces quatre especes de petite verole. Mais comme dans tous ces cas il survient divers accidents , qui , sans changer le caractère de ces maladies , demandent des attentions particulières , je finirai par rendre compte du parti que je prends dans ces circonstances difficiles.

Il m'est arrivé de voir des malades à qui une fievre double tierce se joignoit à celle qui est essentielle à cette maladie. Ce symptome a cela de fâcheux , que le grand redoublement se faisant sentir le premier , le trois , le cinq , ou le septième jour , où , même indépendamment de cette complication , la vie est fort menacée , l'on court risque dans ce cas de périr dans le fort d'un redoublement , sans compter que

que cette sorte de fièvre accidentelle, retarde l'éruption, hâte trop, ou ralentit beaucoup la suppuration, ce qui est un grand inconvénient. Ainsi sans avoir égard aux boutons qui couvrent la peau, j'attaque cette fièvre intermitteante. Si le sujet n'a pas été d'abord assez vuidé (*q*) je le purge brusquement pour faire prendre immédiatement après une teinture de Quinquina. Mais si l'évacuation qui a précédé l'éruption a été complète, si le malade n'a ni nausée, ni cours de ventre, ni rapports, ni gonflement d'estomach, je passe d'abord au Quinquina, & j'en place assez entre la fin d'un redoublement & le commencement d'un autre, pour que je puissé m'assurer de prévenir l'accès. Pour cet effet je n'en suspens pas même l'usage dans le jour du petit redoublement, & je donne aussi une prise de son extrait avant chaque verre de teinture fébrifuge.

---

(*q*) S. A. S. Monseigneur le Prince de Contry. Mademoiselle de la Penisiere. Madame la Marquise de Brancas.

E

## 30 OBSERVATIONS.

L'Hemorrhagie (r) est un de ces accidens effraians qui oblige à prendre des mesures, pour empêcher que le malade n'y succombe. Si elle est considerable, je ne balance pas dans quelque tems que ce soit, de faire saigner le malade, & même plus d'une fois. Je fais éteindre le feu, s'il y en a ; je supprime tous les cordiaux ; je diminue le nombre des couvertures ; je retranche le beuf des bouillons ; je donne l'eau de ris avec la racine de consoude pour ptisanne ; &c, si la fièvre est vive, je fais prendre une prise d'émulsions de trois heures en trois heures. Si le sang sort en même tems par plusieurs endroits, & qu'il paroisse dissout, je me sers, au lieu de ptisanne, d'une décoction d'orge mondé avec l'esprit de vitriol, le sirrop de grenade, souvent, avec addition de celui de diacode. On donne

---

(r) M. le Marquis de Mailly, saignement du nez le quatre. Madame la Marquise de \*\*\*, saignement du nez le sept. Mademoiselle Pigeau, grand crachement de sang le quatre. M. de Bayat, pleurésie le huit. M. le Chevalier de Blacéu, pleurésie le trois de l'éruption.

SUR LA P. VEROLE. §<sup>r</sup>

alors , à la place des bouillons à la viande , des crèmes de ris , d'orge , de seigle , ou de gruau , à l'eau , avec très-peu de sucre ; l'un ou l'autre selon le goût du malade , & selon la portée de son estomach.

La diminution du cours des urines (<sup>f</sup>) demande un très-prompt secours , parce que l'embarras de la tête suit de près cette suppression. Quand les urines sont bourbeuses , & briquetées , sans causer de cuissous en passant , ni d'irritation à la vessie par leur séjour , je donne le sel admirable de Glauber dans une forte décoction de chien-dent & de pissen-lits. Mais , si la fièvre est vive , j'ordonne l'esprit de sel dulcifié dans l'eau de pariétaire ; ce que je fais réitérer plusieurs fois dans la journée , si les urines coulent peu. Si le malade se présente souvent pour en rendre quelques gouttes , & qu'il tombe dans une espèce de teneur de la

---

(f) Mademoiselle de Gauffres. M. le Duc d'Olonne. M. le Baron de Viscomy Milon. Madame Pauly.

## 52    OBSERVATIONS

vessie , (t) je prescris les lavemens avec la graine de lin , & l'huile d'amandes douces ; je fais boire le sirop de nymphaea , avec un peu de celui de diacode , dans une ptisanne faite avec la graine de lin , & la semence de psyllium , qu'on donne alternativement avec de l'eau de poulet émulsionnée. Si tous ces moyens ne calment pas l'irritation , je fais saigner du bras , & cela plusieurs fois , si l'accident subsiste.

Le devoiement arrive souvent dans le cours de cette maladie. S'il est de matière crue , ou verdâtre , je me garde bien de l'arrêter par des astringens , mais je cherche à en tarir la source en faisant vomir le malade. L'émetique réussit mieux que les purgatifs ordinaires , non seulement parce qu'il termine le flux de ventre plus promptement ,

---

(t) Madame de la Riviere tombée dans cet accident le huit , & dans un délire néphretique après l'usage du remede de M. Agnan , qui l'abandonna effrayé de ces accidens. Elle fut absolument hors de danger par cette méthode dans le onze. M. Parfait , Mousquetaire. M. de \*\*\* fut tourmenté de cet accident le sept , & guéri le dix.

## SUR LA P. VEROLE. 53

mais parce qu'il porte moins d'ardeur à la peau , qu'il ne produit pas l'affaissement des pustules , & qu'enfin il vide telle matiere , sur laquelle un minoratif ne feroit que glisser , & qui , par son sejour , causeroit des convulsions , le délire , ou l'assoupissement.

Si les déjections verdâtres sont glairées , l'Ipécacuanha est encore préférable au tartre émetique , soit parce qu'il est spécialement approprié à divisor les glaires , soit parce que son effet le plus complet laisse une espece de resserrement dans les glandes des boiaux , qu'on ne peut obtenir aussi sûrement par un autre moyen. Je prescris pourtant pour la nuit le diacordium.

Si le cours de ventre est colliquatif , je mets le malade aux crèmes de ris à l'eau ; je lui fais boire une ptisanne avec le sumach , & le plantain ; & je lui donne , dans l'intervalle des nourritures , un opiat avec l'écorce de grenade , le gland rapé , les roses de provins seches , le sang de dragon , le bol fin , la terre sigillée ; ajoutant sur chaque prise , qui est d'environ

E iiij

## 54 OBSERVATIONS

un gros & demi, la sixième partie d'un grain d'opium. Cette espece de flux de ventre ne survient, pour l'ordinaire, que dans le tems de la suppuration, & il est joint à une fievre fort vive, dont l'usage des remedes proposés diminue la violence, en même tems qu'ils sont en état de calmer la grandeur de l'évacuation, qui réduiroit bien-tôt le malade dans une foibleesse extrême, & qui produiroit un affaissement subit des pustules.

*L'herpes miliaris* (u) est le plus fréquent de tous les accidens qui se mêlent cette année à la petite verole. Il l'accompagne souvent jusqu'au dixième jour. Je l'ai observé dans les discréttes aussi bien que dans les confluentes ; mais je ne l'ai jamais vu que dans des sujets extrêmement vifs. Une demangeaison inquiétante tourmente alors le malade ; la fievre redouble ; ce qui cause l'insomnie, &

---

(u) M. de Bayas. M. le Chevalier de Rezay. M. de Mailly. M. de Viscomty Milon. Ma-demoiselle Belanger, qui avoit en même tems la petite verole, la rougeole, & l'herpes. Le fils ainé de M. de Givry.

## SUR LA P. VEROLE. 55

tous les accidens de la fievre , & de la douleur. Pour diminuer l'acrimonie , & la chaleur du sang , je fais mélter aux ptisannes les racines de néuphar , & de guimauve , & j'y fais battre le sirop de limons. J'en fais boire sans mesure. Je donne le soir le sirop diacode dans une décoction de laitue , & j'y ajoute quelques gouttes d'esprit de souphre , quand même la petite verole seroit discrète. Les lavemens d'eau ne sont pas épargnés. Je permets à mon malade de changer de place dans son lit , & je ne le force pas de se couvrir trop exactement.

Au reste , quand la fievre de suppuration est excessive , je fais ouvrir les pustules avant leur parfaite maturité , & je n'en laisse que quelquesunes , pour me faire connoître plus précisément que par le pouls , l'état du malade. J'ai toujours observé que la fievre & la chaleur diminuent dès le jour même. J'ai pratiqué cette méthode dès le septième jour , & je n'en ai jamais remarqué aucun inconvenient.

Voilà un compte exact , & fidèle ,

E iiiij

## 56 OBSERVATIONS

de la maniere dont je me suis conduis jusqu'à present dans le traitement des petites veroles. Cette pratique, variee selon les circonstances, demande, à la vérité, des soins redoublés, mais elle est préférable à celle qui est uniforme, & que ses Auteurs louent avec plus d'emphase que de sincérité. Il seroit à souhaiter que l'eau d'orange, dont on a fait depuis peu l'éloge, pût guérir celles de ces maladies qui ne pourroient se terminer d'une maniere heureuse sans le secours de l'art; mais l'expérience n'a que trop convaincu que, lorsqu'il y a disposition inflammatoire dans quelque partie, ou dans le tems qu'une fièvre maligne accompagne la petite verole, ce qui arrive presque toujours, ce remede simple ne change point le sort du malade, lequel périt malgré ce nouvel antidote, & les espérances flattées dont on a coutume de leurer les assistans, si l'on ne s'oppose promptement au progrès des accidens, par des remedes effectifs, & principalement par la saignée, remede d'autant mieux indiqué, que les fréquentes hemorrhagies démontrent

## SUR LA P. VEROLE. 57

que le sang se fait des issuës quand on a négligé de lui en pratiquer. Je scias pourtant que des personnes , qui ont même beaucoup d'esprit , autorisent leur prévention contre la saignée , par une raison spacieuse en apparence , mais frivole dans le fond. Il meurt , disent-ils , des malades qui ont été traités par cette méthode nouvelle , comme il en périt de ceux à qui on n'a pas employé cet appareil de remedes ; ainsi , les choses étant égales , pourquoi donner la préférence à ce qui heurte de front les sentiments les plus généralement reçus ? Cette objection éblouissante est détruite par une réflexion que tout homme qui est capable de penser , sans se laisser seduire par des lueurs de raison , doit trouver satisfaisante , & solide.

Ceux qui meurent de la petite verole ; soit qu'on ait agi , ou que l'on se soit contenté d'observer la nature , périssent dans l'affouissement , ou dans la phrénesie , dans les convulsions , ou dans l'hémorragie ; & on n'en ouvre pas un , où il n'y ait inflammation gangreneuse dans différentes parties , & principalement dans

## §8 OBSERVATIONS

le cerveau , suppuration manifeste , ou extravasation de sang considérable. Donc dans tous ces sujets , on auroit eu raison de tenter ce qui s'oppose aux engorgemens des vaisseaux ; & par conséquent il a toujours été , ou il auroit été de la prudence de diminuer le volume du sang. Si ceux qui ont été saignés succombent ; on n'en peut conclure autre chose , sinon , ou qu'ils n'ont pas été assez saignés , ou , ce qui est certain pour l'ordinaire , qu'ils ne l'ont été que lorsque le dépôt étoit déjà fait. D'où il faut conclure que ceux qui meurent malgré les saignées , seroient morts infailliblement , & même plutôt , si ce remede n'avoit pas été pratiqué ; puisqu'il n'est pas possible d'imaginer que l'extravasation du sang , ou l'extrême gonflement des vaisseaux , qu'on trouve constamment dans les cadavres de ces infortunés , soit le produit d'un remede qui détend les vaisseaux , & qui dans toutes les autres maladies est le seul qu'on emploie utilement pour prévenir les épanchemens. Et en effet , ces catastrophes n'arrivent gueres qu'à ceux ,

où les premiers momens de leur maladie ont été perdus , soit par leur négligence , soit par la crainte mal entendue des assistans ; de sorte que , le Médecin n'étant appellé que lorsque le coup est frappé , il n'est plus à tems de s'opposer aux dépôts , qui se forment quelquefois fourdement avant la maladie , ou du moins dès le premier instant de son prélude , quoique leurs funestes effets n'éclatent que quelques jours après l'éruption , & principalement dans le tems de la suppuration.

Au reste cette prétendue égalité , qu'on dit être dans le nombre des morts , pendant la maladie desquels on s'est comporté si diversement , n'a pas été observée avec une attention scrupuleuse. Car , sans parler de plusieurs de mes Confrères , contre lesquels on n'a point encore eu occasion de crier , on peut scâvoir que sur un nombre très-considérable de personnes que j'ai vûes dès le commencement de leur maladie , dont l'une même avoit la fievre depuis plus de trente heures avant que d'être secourue , je n'en ai perdu que deux. Le silence

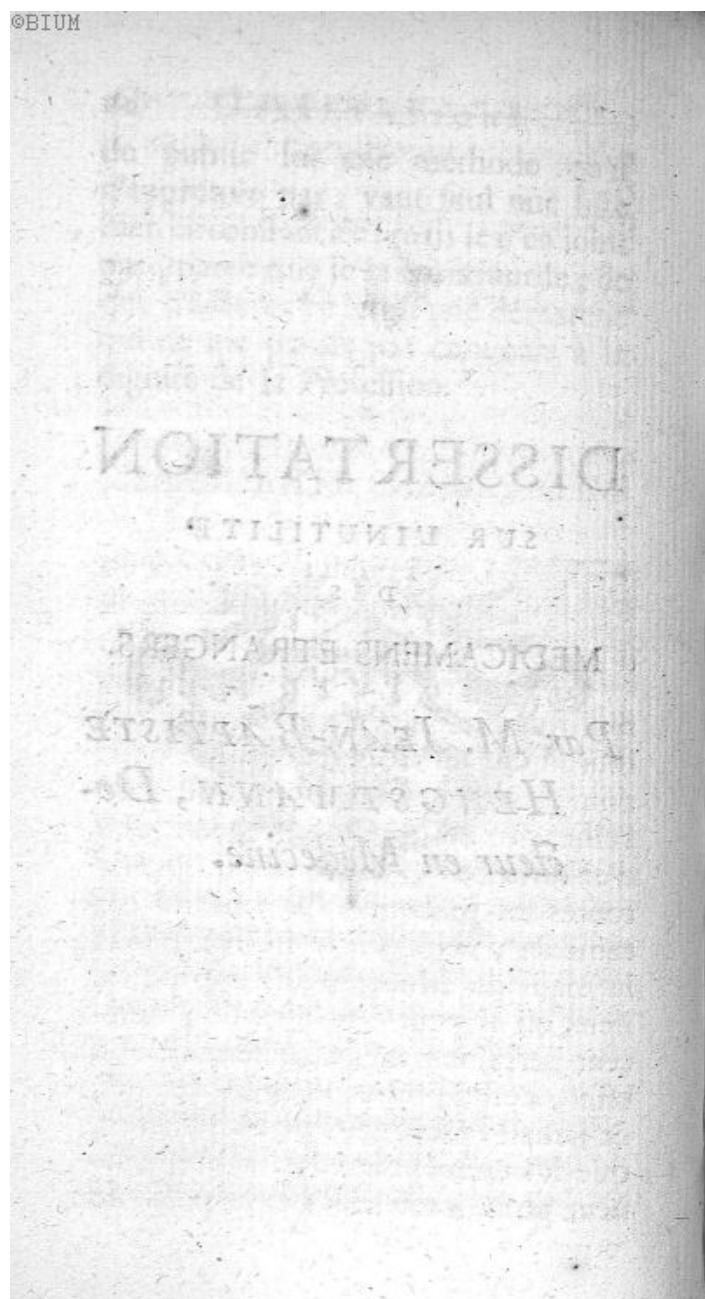
**60    OBSERVATIONS**

du public sur une méthode qu'il n'approuve pas , vaut seul une liste bien circonstanciée , mais je n'en joins pas , parce que je la crois inutile , & que d'ailleurs ce feroit une démarche qui ne me paroît pas convenir à la dignité de la Profession.



DISSSERTATION  
SUR L'INUTILITÉ  
DES  
MEDICAMENS ETRANGERS.

*Par M. JEAN-BAPTISTE  
HENGSTMANN, Do-  
cteur en Médecine.*





DISSERTATION  
SUR L'INUTILITÉ  
DES  
MEDICAMENS ETRANGERS.



L n'est point nécessaire à un Médecin , qui veut faire sa profession avec honneur , de charger sa mémoire d'une multitude infinie de médicamens que fournissent les trois regnes. Un petit nombre de remèdes choisis , & dont l'efficacité est attestée par une suite d'expériences , suffit pour guérir toutes les maladies. Or , parmi ces remèdes , ceux qui se trouvent sous la main du Médecin , dans tous les lieux où il peut être appellé , méritent certainement la préférence. En effet , c'est un principe en Médecine , & jamais l'expérience ne l'a démenti , que les mêmes remèdes ne conviennent point à toutes sortes de païs , de

## 64 INUTILITÉ

tempéramiens, de genres de vie. Les climats temperés produisent des remèdes analogues, & plus utiles à leurs habitans que les acides, dont la naissance dans les païs chauds, & brûlans, semble indiquer que la nature les a institués pour réparer les désordres que cause l'ardeur du soleil. Les cressons, les différentes espèces de cochlearia, & beaucoup d'autres médicamens alkalins, naissent en abondance dans les païs froids, & l'expérience apprend combien ils sont propres aux maladies qui y regnent. Le régime rafraîchissant de nos Anciens étoit plus sain que le régime plus chaud que l'on suit aujourd'hui. Je dis plus : je ne fais aucun doute que les médicamens étrangers, & le trop grand usage des aromates que nous tirons des Indes, n'aient produit plusieurs maladies nouvelles, comme les fievres miliaires, & n'aient rendu les anciennes, le scorbut par exemple, beaucoup plus fréquentes. En conséquence de ces observations, on résoudroit sans peine la question, si la pratique de Médecine, suivie par Hippocrate & Galien, convient également

## DES MED. ETRANGERS 65

lement aux habitans de nos climats ; & l'on ne sera point étonné que les plus habiles Médecins choisissent dans les Auteurs des differens païs , ce qu'ils jugent convenable à celui où ils exercent leur profession.

C'est , sans doute , en politique , & pour procurer aux Hollandois plus de débit de leurs marchandises étrangères , que Bontekoé élève jusqu'aux cieux l'usage du thé , du caffé , & du tabac. Car , quelles sont les nations assez ensevelies dans les tenebres de l'ignorance , pour n'avoir point cherché , & trouvé , des remèdes aux maladies ausquelles elles sont sujettes ? Il y a long-tems que Celse a dit (*a*) que les peuples les plus grossiers connoissent des secours efficaces pour la guérison de leurs maladies , & de leurs blessures. D'ailleurs combien de fois n'arrive-t'il pas que les médicaments étrangers sont , ou corrompus , ou falsifiés ? Nous n'avons rien à craindre de pareil de ceux qui naissent dans notre païs.

Que l'Orient vante donc ses aro-

---

(a) Liv. I.



## 66 INUTILITÉ

mates précieux , l'Occident ses spécifiques anti-vénériens , & les Poles les merveilles des remèdes dont Dieu les a gratifiés , l'Allemagne ne leur envie point ces richesses ; elle se suffit à elle-même , & produit tous les remèdes nécessaires à ses habitans. Aussi, bien éloignés de prétendre amener à notre façon de penser ceux qui ne font point de cas des remèdes qui naissent sous nos pieds , & que le faste des préparations éblouit , nous leur abandonnerons les remèdes étrangers , rares , & qu'on n'acquiert qu'à grands frais. Persuadés , ainsi que Paracelse , du ridicule de la curiosité de ceux qui s'appliquent uniquement à connoître les plantes étrangères , & méprisent celles de leur pays , nous ne rougirons point , à l'exemple de plusieurs Médecins anciens , & modernes , de regarder un régime convenable comme la base du traitement des maladies , & de penser avec eux comme les païfians , qui le plus souvent trouvent devant leur porte , ou dans leurs haies , les remèdes dont ils ont besoin.

Qu'ils vantent tant qu'il leur plaira les Bezoards oriental & occidental

## DES MED. ETRANGERS. 67

dans les fievres aigues , sur-tout dans les malignes ; qu'ils les regardent même comme un spécifique dans toutes ces maladies ; qu'ils multiplient à leur gré les poudres , & les teintures bezoardiques , dont nos boutiques regorgent déjà ; qu'ils donnent la préférence à la pierre de Porc des Indes (*b*) ; & qu'ils en fassent assez de cas pour en payer cinquante , & même cent ducats ; qu'ils se servent dans les mêmes occasions de la pierre de Goa (*c*) , des racines de Contrayerva , & de Serpentaire de Virginie , ou d'autres semblables ; qu'ils croient qu'on ne peut guerir les fievres intermittentes sans l'écorce de Quinquina , de Cascarille , ou sans la Féve de St. Ignace ; qu'ils regardent l'Ipéca-cuanha comme le specific des dysenteries , & le plus sur de tous les émettiques ; le Thé , l'Alcmelle , & la racine de Pareira-brava , comme des

---

(*b*) Les Portugais l'appellent *Piedra de puerzo*. C'est un Bezoard des Sangliers de Malaca dans les Indes.

(*c*) C'est un Bezoard factice , composé , & vendu par les Jesuites de Goa.

## 68 I N U T I L I T E

remedes souverains dans la gravelle ; les racines de Salspareille , les bois de Sassafras , & de Guayac , comme opérant infailliblement la guerison des maladies vénériennes , & scorbutiques , & qu'ils les appellent par excellence , remedes anti-vénériens , comme s'ils étoient les seuls qui puissent guerir ces maladies ; qu'ils donnent le pas à la racine de Nisi , ou Ninsing (*d*) sur tous les fortifiants , & les cordiaux , comme quelques - uns l'ont donné au Cacao , à la Vanille , à l'Ambre gris , à la confection Alker-mes , aux Perles , & aux Pierres précieuses ; que d'autres s'imaginent qu'on ne peut fortifier l'estomach sans emploier les racines brûlantes de Galanga , de Zedoaria , de Gingembre , ou d'autres aromates étrangers , comme le Poivre , l'Amome , le Cardamome , les Cubebees , la Canelle blanche , le Culilaban , & autres semblables ; que le Souchet des Indes soit

---

(c) Cette racine vient de la Tartarie Chinoise , & les Chinois l'appellent *Gin-sing*. Les Botanistes modernes nomment la plante *Aureliana*.

## 70 INUTILITÉ

Dissertation, quoique le titre paroisse l'annoncer assez clairement, & je dis que j'entends par ces mots : *Médicaments qui naissent en Allemagne*, les secours, & les remèdes simples originaire s d'Allemagne, ou composés de ceux-là ; & je les soutiens suffisans pour guérir, non-seulement, toutes les maladies des Allemands, mais celles de tous ceux qui demeurent en Allemagne, & peut-être celles de tous les peuples de l'Europe.

II. Mais comme les bornes de ces sortes de Dissertations ne permettent pas de parcourir toutes les maladies, ni les médicaments en particulier; ceux qui voudront approfondir cette matière pourront consulter le Traité de Bartholin, intitulé *de Medicinâ Dano-rum domestica* (e), où cette matière est traitée avec étendue. Pour nous, nous nous restreindrons aux principales maladies, ou même aux différentes classes des maladies; & nous commencerons par les fièvres, comme les plus générales, comprenant sous ce

---

(d) Hafniæ. 8°. 1660.

titre les continues aigues , benignes , & malignes , la petite verole , la rou-geole , & toutes les fievres accompa-gnées d'éruption.

III. Nous ne rechercherons point aussi ce que c'est en general que la fievre , ni en particulier ce que c'est qu'une fievre continue aigue ; il suffit pour notre dessein de remarquer que la fievre est un bouillonnement contre nature de la masse du sang , qui cause dans le corps du malade une chaleur plus grande que la naturelle , toujours accompagnée de fréquence , & de vîteſſe dans le pouls , ordinai-rement de foif , perte presque totale d'appétit , secheresse de la langue , maux de tête , insomnie , quelquefois de délire , abbatement , & de beau-coup d'autres symptômes , suivant la disposition des malades. Les mala-des restant tranquillement au lit , & fans faire usage de remedes , ont com-munément de la répugnance pour le manger , sur-tout pour les viandes , & ce qui en vient ; mais en revanche , ils sont ordinairement très - portés à boire en abondance , sur tout des boiffons legeres , & legerement aci-

## 72 INUTILITÉ

des. S'ils se conduisent par cet instinct naturel , & qu'ils prennent leur boisson chaude , ou du moins tiede , elle produit dans plusieurs , sur tout dans les tempérammens chauds , une hémmorragie par le nez , & dans presque tous les malades une sueur abondante qui termine la maladie , que ce régime avoit diminué peu à peu. Alors l'appétit revient , & les malades se rétablissent. Le sang que l'on tire à ces malades est ordinairement épais , & la sérosité qui surnage quelques tems après la faignée , paroît gelatineuse , ou gommeuse ; disposition de la lymphe , qui produit , sans doute , la seichereffe de la langue , & la soif ; & si ces malades meurent , ils ne se conservent point aussi long-tems que ceux qui meurent de maladies où le sang est moins enflammé. D'où je conclus que , dans ces maladies , le sang est très-épais , & en même tems très-disposé à la putréfaction , laquelle , exaltant les sels du sang , de sels moyens qu'ils sont dans l'état de santé , les change en alkalis , qui augmentent encore , & précipitent la putréfaction.

IV.

IV. Si l'on fait attention à la constitution du sang , & aux crises ordinaires de ces maladies , qui , comme nous l'avons marqué , font la sueur , ou le saignement de nez , l'indication naturelle est de diviser le sang. Or , comme l'expérience , & la raison , prouvent également que les boissons échauffantes , spiritueuses , & chargées , sont nuisibles , sans avoir recours aux remedes chers , & recherchés , il faut laisser boire aux malades , à leur soif , la boisson de toutes la plus simple , je veux dire de l'eau puré , tie-de , ou du moins pas trop froide , observant seulement de boire à petits coups , & souvent ; & même , loin de les empêcher , comme quelques Médecins le faisoient , il y a peu de tems , au grand dommage des malades , il faut le leur conseiller. Par ce moyien on diminue la soif , & la chaleur ; le sang se délaie , & se dispose à la transpiration , ou à la sueur , qui emporte quelquefois la cause de la maladie , & produit une guérison radicale.

V. L'Allemagne produit plusieurs autres boissons , que l'on peut substi-

G

## 74 INUTILITÉ

tuer à l'eau , & qui non seulement produisent le même effet , mais un meilleur , en attaquant plus directement la cause de la maladie. L'eau panée , la boisson que les Anglois appellent *decoctum album* , le gruau d'orge , & d'avoine , l'eau de cerises , la décoction de pommes de reinette , de racine de scorsinaire , de râpure de corne de cerf , & autres semblables , y joignant , s'il le faut , le suc de citron ; délaient parfaitement bien le sang , appasent la chaleur , & la soif , & disposent les humeurs à sortir par les sueurs. Si la chaleur trop grande demande des rafraîchissans plus actifs , ou si la maladie est accompagnée de malignité , on peut ajouter à ces boissons l'esprit de vitriol , ou de souphre , les teintures de roses , de coquelicot , ou de fleurs de pasquierettes , ou bien un peu de vin du Rhin , ou de vinaigre. Ce mélange rend la boisson agréable , & cordiale ; mais , si la fièvre est violente , il faut commencer par la saignée.

VI. Dans les violentes fièvres de cette espece , on substitue avec avantage aux pierres & poudres bezoar-

## DES MED. ETRANGERS. 75

diques, & autres compositions étrangères, le *Rob de Sureau*, & les poudres absorbantes, telles que les ſeux & les pattes d'écrevisses, les coquillages préparés, l'antimoine diaphorétique, le nitre dépuré, mêlés aux décoctions que nous venons d'indiquer, ou aux eaux de fleurs de ſureau, de chardon-benit, de scorsonnaire, ſeabieufe, de galega, & autres plantes, qui naissent communément en Allemagne.

Si l'on veut exciter la sueur dans les tempéramens froids, & foibles, au lieu d'avoir recours aux préparations bezoardiques, dans la composition desquelles entrent souvent des mixtes extrêmement chauds, on peut employer, & même avec plus de succès, la teinture de scordium, plante qui se trouve partout, les teintures de racines de petasite, de carline, de pimprenelle blanche, d'impératoire, &c.

On n'a point encore découvert de remedes plus efficaces, dans les fievres maligne, & pétechiales, la petite verole, la rougeole, la fievre miliaire, & même dans la peste, suivant

G ij

## 76 INUTILITÉ

Les observations de plusieurs Auteurs célèbres ; surtout si les malades usent souvent , en même tems , d'une infusion chaude , en maniere de thé , de feuilles de sauge , de véronique , de mille - feuille , de plantain , ou de scordium , dont on assure que les Turcs font un grand usage dans le traitement de la peste ; aidant l'effet de ces remedes par un régime tempéré , qui est la base de la cure de toutes les maladies aiguës.

Je ne puis m'empêcher de rapporter ici ce que j'ai lu dans les Dissertations Médicinales & Chirurgiques , que M. Harris , célèbre Médecin Anglois , a fait imprimer il n'y a pas long-tems. Il observe , en parlant de la maniere la plus simple , & la plus aisée , de guérir les fievres continues , que M. Hancock , autre Médecin Anglois , prétend , dans un Ouvrage imprimé sept fois à Londres la même année , intitulé *le Fébrifuge universel (f)* , ou , toutes les Fievres guéries par l'usage de l'eau commune , & prouve ,

---

(f) *Febrifugum magnum , sive aqua communis optimum febrium medicamentum.*

## DES MÉD. ETRANGERS. 77

par beaucoup d'exemples , que cette liqueur est le meilleur fébrifuge. Voici la maniere dont il administre ce remède.

Il fait prendre ordinairement aux malades , couchés dans leur lit , deux , quelquefois trois , ou même quatre chopines d'eau , à un quart-d'heure , ou environ , de distance l'une de l'autre ; ce qui leur produit infailliblement , peu après , une sueur abondante , qui emporte la fièvre continue benigne , de quelque nature qu'elle soit , pourvû qu'on n'arrête point l'éruption de la sueur , avant que les accidens de la maladie soient calmés.

M. Harris , qui loue & recommande cette méthode dans les premiers jours de la maladie , remarque même , & prouve par des exemples , que quelquefois elle n'est point infructueuse , quoiqu'employée plus tard. Et M. Heister , ayant reconnu de quelle utilité est dans ces sortes de fievres le fréquent usage de l'eau simple , ou légèrement teinte avec du vin du Rhin , a coutume de l'ordonner pour boisson à ceux de ses

G ij

malades qui en sont attaqués.

VII. Les inflammations internes , quelque dangereuses que soient ces maladies , la pleuresie , la péripneumonie , la phrénesie , la néphretique , les inflammations du ventricule , des intestins , du foie , de la rate , de la vessie , de l'utérus , maladies nécessairement accompagnées de fievres aigues , ne demandent point d'autres remedes que ceux que nous venons d'indiquer (4-6.) , si l'on en excepte la saignée , qu'il faut pratiquer dès le commencement , sur tout si la chaleur est considérable , & réitérer jusqu'à ce qu'on ait ôté une suffisante quantité du sang épais , & visqueux , qui fait la cause de la maladie. J'ai donc prouvé que l'Allemagne produit des remedes suffisans pour guérir deux des genres de maladies les plus ordinaires à ses habitans. J'ajoute cependant , que les fleurs de camomille , ou de sureau , cuites dans le lait , & appliquées chaudement sur la partie enflammée , dans une vessie de veau , ou autre , sont un résolutif , & un adoucissant , qui surpassent de beaucoup tous les remedes étrangers.

## DES MED. ETRANGERS. 79

La décoction de ces fleurs dans le lait , produit les mêmes effets , remployée en lavement , dans les inflammations du bas ventre , & sur tout des intestins , des reins , du foie , de la rate , & de la vessie.

VIII. Les fievres intermittentes , quotidienne , tierce , & quarte , au jugement de presque tous les Médecins de nos jours , sont pour l'ordinaire causées par le vice des premières voies , remplies de crudités épaisses , pituiteuses , acides , ou bilieuses . Chacun sait qu'elles se guérissent fort aisément au printemps , & que quelques purgatifs , ou l'émettique , lorsqu'il y a indication , suffisent pour les déraciner . Il ne faut point encore avoir recours aux Etrangers pour ces remèdes . Les racines de cabaret , le vitriol blanc , le tartre , & le vin émettiques , remplissent la seconde indication . Nos eaux & nos sels purgatifs , la magnésie , le lin purgatif , la gratiole , la poudre d'ellebore noir , à la dose d'un scrupule pour les personnes robustes , ou dix à douze grains d'élaterium , remplissent la première ; & la guérison s'achève avec les sels digestifs ,

G iiiij

## 80 INUTITÉ

comme ceux d'absynthe , de chardon-benit , de petite centaurée , ou le tarbre vitriolé , l'arcane-duplicatum , le sel ammoniac , les teintures des plantes amères , comme l'absynthe , le chardon-benit , le trefle d'eau , la gentiane , &c. ; pourvû que le régime soit peu nourrissant , la boisson abondante , & légère , telle que l'eau simple , ou légèrement teinte de vin du Rhin , que l'on soit tranquille au lit , afin de ne point empêcher la sueur , qui termine chaque accès , & que le malade s'abstienne de bierre tant qu'il dure. Cette méthode courte , & sûre , est celle de M. Heister.

IX. L'usage de l'eau simple employée avec succès par M. Hancock , non-seulement dans ces fièvres , mais dans la pleuresie , la squinancie , le rhumatisme , la goutte , l'asthme , & plusieurs autres maladies , est une méthode encore plus facile. On peut aussi les guérir à peu de frais par la suivante : un demi gros , ou deux scrupules , de coquillages préparés , seuls , ou mêlés avec quelque sel amer , donnés quelques heures avant l'accès , dans l'eau de menthe , ou au-

## DES MED. ETRANGERS. 81

tre liqueur convenable , ont rarement besoin d'être réitérés trois fois ; si l'on a fait précédé les préparations convenables , & sur tout les évacuans . M. Harris (g) enseigne un autre remède aussi aisé , c'est la poudre simple de parties d'écrevisses employée de même , & à la même dose. L'effet est beaucoup plus sûr , si , suivant le conseil de Craton , successivement Médecin de trois Empereurs , à l'approche de l'accès , on applique sur la région de l'estomach une compresse trempée dans l'eau-de-vie chaude. M. Harris défend aussi l'usage de la bierre pendant l'accès , & prétend qu'elle rend l'effet de ce remède beaucoup moins sûr.

X. Il faut convenir , que les fièvres intermittentes opiniâtres & surtout les quartes , & celles qui viennent pendant l'automne , se guérissent plus difficilement , sans avoir recours au Quinquina , & à la Cascarille , remèdes étrangers. Il est cependant vrai que M. Heister les a guéries , par la

---

(g ) *Obs. Med. & Chirurg. p. 254 . V (1)*

## 82 INUTITÉ

méthode ci-dessus indiquée , en faisant garder au malade un régime très-exact , sur tout à l'égard des choses *non naturelles*. Mais , si l'on a besoin de fébrifuges plus actifs , ou de changer de remèdes dans les fièvres opiniâtres , nous en trouverons en Allemagne , qui peuvent remplacer les étrangers. Nous avons d'abord les fleurs de camomille , qu'on peut prendre en poudre , en opiate , en infusion , ou en décoction légère. L'énergie de ce remède est telle que Morton (b) & Riedlin assurent qu'ils ont guéri , par son usage , des fièvres contre lesquelles le Quinquina avoit été impuissant. L'expérience de M. Heister est conforme aux leurs. La racine de gentiane a souvent autant d'efficacité dans quelques-unes de ces fièvres , que les fébrifuges étrangers , qui sont aujourd'hui suspects à plusieurs Médecins , & qu'ils ne font pas de difficulté de regarder comme des poisons (i). Nous avons encore l'é-

---

(b) V. leurs Traité des Fièvres.

(i) V. les Ouvrages de M. Stahl , & de ses

corce de fresne , dont l'effet est si souverain dans ces fievres , quand il est bien appliqué , que beaucoup de Médecins ne balancent pas à l'appeller le Quinquina d'Europe (k). D'autres , en grand nombre , trouvent le Saffran de Mars antimonié , préparé suivant la méthode de M. Stahl , aussi efficace , & beaucoup moins dangereux que le Quinquina , & , par cette raison , lui donnent la préférence. Je pourrois encore parler des noix de galle , & de beaucoup de fébrifuges simples , qui naissent en Allemagne , & de remedes composés de ceux-là ; mais , il est tems de passer à d'autres maladies. Je viens aux hémorrhagies.

XI. Celle du nez , le crachement , le vomissement , le pissement de sang ,

Disciples ; Ramazzini de *abusu china china* ;  
Nigrisoli *febris china china expurgata* ; Cagrossius de *Chiná china* ; Torti Therapeutice *febrium , &c. de China china usu* ; Zendrinus de *china china usu* ; Bergerus de *China china ab inquis judiciis vindicata* ; & Fr. Hoffmann , de *recto corticis china china usu*.

(k) V. Helwigius, *Diss. de Quinquina Europaeorum* Grifiwaldia 1712.

## 84 INUTILITÉ

les pertes de sang par l'utérus , & les veines hémorrhoidales , sont ordinai-  
rement causées par la trop grande  
quantité de ce liquide , ou par son  
âcreté , & son bouillonnement ; & ,  
pour lors , elles sont souvent accom-  
pagnées de spasmes dans quelques  
parties. Au premier cas , vainement  
auroit-on recours aux remèdes étran-  
gers. La saignée est seule capable de  
guérir , & de prévenir ces maladies.  
Elle ne peut être remplacée que par  
de profondes scarifications , qui font ,  
sans contredit , le même effet. Et ,  
quant au régime , il doit être frugal ,  
& rafraîchissant. Au second cas , les  
jeux d'écrevisses , ou les coquillages ,  
rassasiés de l'acide du tartre , ou du  
citron , qui vient aujourd'hui com-  
munément en Allemagne , appaissent  
parfaitement bien le bouillonnement  
du sang , & arrêtent les pertes , sur  
tout , si le fréquent usage d'une solu-  
tion de nitre , & de tartre vitriolé ,  
dans l'eau commune , vient au fe-  
cours.

Si ces remèdes sont inefficaces , &  
qu'il soit besoin d'en employer de plus  
actifs , nous avons les préparations de

la pierre hématite, les semences de juf-quame , & de pavot blanc , qui ont acquis autrefois tant de réputation à la poudre styptique d'Heurnius (1). Les émulsions avec les semences froides majeures , & celles de pavot blanc , sans , ou avec les amandes douces , adoucissant parfaitement l'acrimonie du sang , sont d'un grand secours dans les hémorragies. Enfin , nous avons l'alun en abondance , & personne n'ignore combien Mynsicht (m) , & M. Helvetius (n) en exaltent les vertus dans toutes les hémorragies. Il est vrai que l'usage interne de ce minéral ne nous paroît pas exempt de danger. Son astriction est si grande , qu'il peut aisément causer des obstructions dans les premières voies , les veines lactées , les glandes du mésentère , les poumons , & autres viscères. Mais , nous ne pensons pas de même de son usage extérieur ,

(1) V. son Commentaire sur les Aphorismes d'Hippocrate.

(m) V. L'Armamentarium Chimicum de Mynsicht.

(n) Traité des pertes de sang. Paris 1712.

## 86 INUTILITÉ

& l'on emploie avec succès l'alun dissout dans l'eau , ou seul , ou joint au vitriol , ou à la poudre de sympathie , dans le saignement de nez , en y faisant entrer une tente trempée dans cette liqueur ; pourvû , cependant , que l'on n'arrête pas trop tôt l'hémorragie ; car , il s'ensuivroit des accidens très-fâcheux. Mais ces attentions ne sont point nécessaires dans l'usage de l'alun seul ; les autres styptiques les demandent également.

XII. Nous avons encore d'autres remèdes non moins efficaces contre les hémorragies ; les saffrants de Mars , les teintures de Mars , sur tout celle qui est tirée avec le suc de coings , celle de vitriol de Mars de Zwelfer , la mille-feuille , le crapaut tenu sous les aisselles , & bien d'autres qui naissent dans notre païs ; & qui , s'ils ne sont plus puissans que les étrangers , du moins ne leur cedent en rien. Une infinité d'Auteurs vantent extrêmement les vertus de la petite ortie dans l'hémoptysie , soit que l'on emploie son suc tiré par expression , l'infusion , ou la poudre de ses feuilles , ou sa semence. Enfin , j'ajou-

## DES MED. ETRANGERS. 87

teraique, quand l'hémorragie est accompagnée de convulsions, ce qui n'est pas rare, les poudres antispasmodiques, & calmantes, composées principalement avec le nitre, le cinnabre naturel, ou celui d'antimoine, & le tartre vitriolé, données fréquemment au malade, l'emportent de beaucoup sur les anti-spasmodiques étrangers.

XIII. Les païs étrangers fournissent des remèdes efficaces contre la suppression de quelque évacuation sanguine ordinaire, comme les flux menstruel, hémorroïdal, & lochial. L'aloës, & la mirrhe, incorporés avec l'extrait des amers, suivant la méthode indiquée dans la Philosophie de Becher, font souvent merveille dans ces cas. C'est ce qui a mis en réputation les pilules de Becher, celles de Halle, de Stahl, d'Hoffmann, & d'autres semblables, si célèbres aujourd'hui en Allemagne. Cependant, nous n'en avons pas moins des remèdes, qui ne céderont en rien aux étrangers. Tels sont l'infusion & la décoction de romarin, ou sa teinture, donnée fréquemment, dans le

## 88 INUTILITÉ

tems que doivent arriver les flux mens-truel , ou hémorrhoidal. C'est , sans contredit , un grand remede dans ces cas ; mais sa vertu augmente beau-coup , si l'on y ajoute un peu de saf-fran , sur tout de celui qu'on recueille en Autriche. Ces remedes sont aussi très-utiles aux femmes en couches , dont les purgations languissent. Dans les tempéramens froids , on rétablit souvent les règles avec beaucoup plus de facilité, si l'on substitue le vin à l'eau en faisant la décoction de romarin , ou , si l'on ajoute à l'infusion de cette plante , quelques gouttes de son huile essentielle , & que l'on administre ces remedes le matin quelque tems avant celui où les regles doivent paroître.

XIV. La teinture de sabine , la dé-coction de cette plante seule , ou jointe avec le romarin , l'herbe au chat , les fleurs de souci , & de violier jaune , sont des emmenagogues puissans. J'en dirai autant de l'ellebore noir , sur tout s'il est marié avec les plantes dont on vient de parler. On peut le faire infuser dans l'eau , ou dans le vin , pour les tempéramens froids ; auquel cas on le met en infusion froide

de avec d'autres emmenagogues. L'extrait de cette plante , joint à celui d'autres amers , comme l'aristoloche , l'absynthe , la petite centaurée , la gentiane , & le saffran , donné en forme de pilules dans le tems convenable , & continué pendant quelques tems , fait le même effet que les pilules de Becher , & autres semblables. La teinture de Mars avec l'ellebore est aussi un emmenagogue puissant. L'infusion des racines de raifort sauvage dans le vin , prise le matin , à la dose de deux ou trois onces , secondeée de l'exercice fait sur le champ , fait beaucoup d'effet dans le même cas. Toutes les préparations martiales , & surtout la limaille de fer réduite en poudre impalpable , & incorporée avec les extraits amers ci - dessus articulés , & principalement celui d'aristoloche , qui est la base des pilules de Fernel , si vantées autrefois , concourent puissamment au même but. Il est inutile de rappeler aux Médecins l'efficacité du succin , & des remedes qui en sont tirés , sur tout de sa teinture , & de son huile , dans les suppressions de regles. J'observerai seulement

H

## 90 INUTILITÉ

qu'il est très-avantageux dans cet état, & dans celui de la suppression des hé-morrhoides, de se laver les pieds dans une décoction des plantes apéritives, & emmenagogues, que l'Allemagne produit.

XV. Le foie d'anguille est regardé par Van Helmont, & beaucoup de Praticiens célèbres, comme un reme-de souverain pour faire sortir le fétus, l'arriere-faix, & les purgations des accouchées. M. Heister a des expériences parfaitement conformes, sur tout, si, dans le dernier cas, on ouvre en même-tems la veine du pied aux femmes ple-thoriques. L'infusion & l'eau de pou-lliott ont tant d'énergie, dans ces trois circonstances, que les Praticiens les plus prudens déffendent formelle-ment d'en faire un trop grand usage. L'eau de lis blancs, & celle de fleurs de violier jaune, sur tout, si elle est préparée avec le vin, font le même-effet. Enfin, si la suppression des pur-gations est causée par la chaleur, ou la fièvre, il faut éviter tous les reme-des échauffans, & expulsifs ; saigner la malade au pied ; & lui faire user des rafraîchissans, délaïans, febrifu-

## DES MED. ETRANGERS. 91

ges , & diaphorétiques , dont nous avons parlé plus haut. (4-8.)

XVI. Les délaïans , les adoucifans , les diaphoretiques , & les anti-spasmodiques , cités plus haut , principalement la poudre composée de tartre vitriolé , de nitre , & de cinnabre , font des effets merveilleux dans les douleurs de toute espece , & surpassent de beaucoup toutes les préparations d'opium , sur tout , si , suivant les circonstances , on les fait précéder de la saignée , ou de simples laxatifs , ou que l'on entre-mêle l'usage de ces remedes. Dans les douleurs violentes , on peut donner le soir des émulsions préparées avec les semences de pavot blanc , & de chardon-marie. Mais la principale attention doit être d'attaquer la cause des douleurs. En effet , vainement espérerait-on de remedier aux maux de tête , & autres douleurs causées par la suppression du flux menstruel , ou hémorroïdal , si l'on ne rétablit ces évacuations par des remedes convenables.

XVII. On adoucit souvent très-heureusement les maux de tête , en

Hij

## 92 INUTILITÉ

faisant degouter sur le devant de cette partie de l'esprit de corne de cerf, ou de sel ammoniac chauffé , & en faisant sentir de tems en tems cet esprit au malade. Les douleurs d'oreilles , de dents , du col , & des épaules indépendamment des poudres résolutives , & anti-spasmodiques , reçoivent du soulagement , au moyen des sachets de fleurs de camomille , de sureau , ou autres résolutifs , appliqués chaudement sur la partie malade. Le sel commun , les cendres appliquées de la même maniere , font le même effet. Nuck , Dekkers , Val-salva , regardent l'application du cauterel actuel sur la dent qui fait mal , & même sur l'antitragus ; comme un remede infaillible du mal de dents. Mais M. Heister y a eu vainement recours cette année. Le lait tiéde , celui de femme sur tout , ou les émulsions de pavot , adoucissent les douleurs des yeux , en les y faisant entrer goutte à goutte. Celles des amygdales , & du gosier , reçoivent un soulagement considérable , après avoir fait prendre les remedés généraux , d'un gargarisme fait avec la décoction des

## DES MED. ETRANGERS. 93

champignons de sureau (o), à laquelle on ajoute le nitre, un peu d'ailun, & le sirop de mûres. Le cataplasme de nid d'hirondelles, & de melilot, fait merveille à l'extérieur.

XVIII. L'on vient à bout des douleurs hypochondriaques par la saignée; les anti-spasmodiques que nous avons décrits, les laxatifs, la sobrieté dans l'usage des alimens, une suffisante quantité de boisson légère, la modération dans l'étude, & beaucoup d'exercice. Nous avons en abondance des eaux minérales dont l'usage est très-avantageux dans cette maladie. L'infusion de mille-feuille dans l'eau, & la teinture de cette plante, appaient encore puissamment ces douleurs; ce que fait aussi, pour l'ordinaire, le capillaire. Si l'on a besoin de purgation dans ces maladies, nous avons une quantité de sels purgatifs amers, qui se tirent de différentes sources minérales d'Allemagne (p), le sel ad-

(o) On les appelle communément *Oreilles de Judas*.

(p) V. les divers Ouvrages de M. Frédéric Hoffmann, où il parle des eaux minérales, &

94      I N U T I L I T E  
mirable de Glauber , & la magnesie  
blanche.

XIX. On appaise plus efficacement les plus cruelles douleurs de la pierre des reins , ou de la vessie , par des lavemens d'une simple décoction de camomille , ou de veronique , dans le lait , qu'avec les remedes étrangers les plus vantés. Les poudres anti-spasmodiques , avec le nitre , & le cinabre , données plusieurs fois chaque jour dans un véhicule convenable , soit eau distillée de nos plantes , soit leur décoction , ou leur infusion , font un très-bon effet dans le même cas. Ces infusions , ou décoctions émollientes , se font aisément avec la racine seule de guimauve , ou de mauve ; ou bien , on y joint celles de reglisse , de chicorée , de chardon-roulant , les feuilles de véronique , de verge d'or , de guimauve , de lierre terrestre , & les semences de pavot blanc. Aussi fait-on une poudre anti-néphretique excellente , éprouvée sou-

---

l'Ouvrage de M. Gerhard *De sale cathartice amaro.* Leipzig 1730.

vent avec succès par M. Heister , avec les racines de mauve , de guimauve , les semences de pavot blanc , & les ūeux d'éerévisses. Plusieurs malades reçoivent un soulagement considérable de l'émulsion de semences de pavot blanc ; d'autres , de quelques cuillerées d'huile d'amandes douces , ou de pavot blanc , prises de tems en tems , dans une liqueur chaude. Enfin , l'on emploie très-utilement dans ces cas les bains , ou demi bains , composées des racines , ou feuilles émollientes , & anodines , & des embrocations réiterées chaudement avec les huiles de même nature , sur la région des reins , de la vessie , & sur le périnée.

XX. L'Allemagne produit aussi des remèdes très-efficaces contre les douleurs des hémorroïdes , qui sont souvent très - cuisantes. Après , & pendant l'administration des remèdes généraux , on fait prendre heureusement au malade , le nitre , le einnabré , ou les poudres anti-spasmodiques avec les délaians ; on emploie à l'extérieur un liniment d'huile de morelle , ou de roses , & de vinaigre lithargyri-

sé , ou l'onguent de linaire , célébre dans ce cas ; l'huile de lin , ou d'œufs ; le beure frais non salé , sur tout en suppositoire ; & enfin l'eau-de-vie , ou l'eau de chaux. Si l'on a besoin de l'application des Sangsûés , on en trouve aussi partout dans l'Allemagne. Enfin Wedelius vante extrêmement contre les douleurs d'hémorroïdes les racines d'orpin portées sur soi , & d'autres , celles de la scrophulaire.

XXI. Les coliques causées par les vents , ou le resserrement du ventre , céderent sans peine aux lavemens faits d'une décoction de fleurs de camomille , & de semences carminatives nées en Allemagne. La teinture des mêmes fleurs , l'esprit de nitre dulcifié , ou la liqueur anodine minérale de M. Hoffmann , pris intérieurement , font un très-bon effet. Mais si la colique est causée par la suppression du flux hémorroïdal , ou menstruel , ou l'inflammation des intestins , comme il arrive souvent , les poudres tempérantes & anti - spasmodiques , jointes aux lavemens émolliens , & anodins , & à la saignée du pied , sont des secours certains.

Les

## DES MED. ETRANGERS. 97

Les douleurs de fausse pleuresie, suivant l'expérience de Lancisi, rapportée dans les Mémoires Anatomiques du célèbre Morgagni, sont enlevées, comme par miracle, par une profonde scarification de la partie malade, & l'application d'une grande ventouse. Mais nous avons éprouvé depuis peu l'inutilité de ce remede dans la véritable pleuresie.

XXII. Quoique l'on ait vanté plusieurs remedes étrangers contre la goute, tels que la racine de squine, & qu'on ait, sur tout depuis peu, élevé jusqu'au ciel l'application du *Moxæ* (*q*) enflammé; les remedes que l'Allemagne fournit, sont cependant plus efficaces. Un régime convenable; les poudres anti-spasmodiques résolutives, dont nous avons déjà parlé; deux saignées chaque année; six ou huit onces, ou une livre de décoc-tion de racines de polypode, deux ou

(*q*) *Moxæ* est une espece de cotton, ou de bourre, dont les Indiens font une meche grosse comme un tuiau de plume, avec laquelle ils brûlent les parties attaquées de goute. V. Lesme-  
ry Dict. des Drogues.

## 98 I N U T I L I T E'

trois fois chaque jour, qui procurent le matin une sueur qu'il faut attendre au lit, & se garder d'interrompre, font plus d'effet, & donnent plus de soulagement au malade, que les remèdes étrangers les plus vantés. Il est d'ailleurs certain, par les observations de beaucoup d'habiles Praticiens, qu'on peut voir dans les Ephémérides de l'Académie des Curieux de la Nature (r), & par celles de M. Heister, que la racine d'aristoloche en infusion, décoction, extrait, ou teinture, est un spécifique pour guérir, ou prévenir la goutte; de sorte que si l'on entremêle l'usage des poudres antispasmodiques, & des préparations d'aristoloche, gardant toujours un régime convenable, il n'est presque pas possible que le malade n'en guérisse, ou n'en soit préservé, à moins qu'elle ne soit nouée. On voit par là que nos remèdes vont un peu plus loin que les étrangers,

---

(r) V. les Ephér. de l'Acad. des Curieux de la Nature Centurie V, & VI, ou la Dissertation de *Aristolochia*, imprimée à Altorf en 1719, où toutes ces Observations sont rassemblées.

## DES MED. ETRANGERS. 99

XXIII. Les affections cachectiques, causées ordinairement par un sang épais, & visqueux, se guérissent par un régime convenable, & l'usage, suffisamment prolongé, des infusions, extraits, teintures, & sels, des feuilles, & racines des plantes amères, comme l'absynthe, le chardon-benit, la petite centaurée, le trefle d'eau, la fumeterre, la gentiane, l'aristoloche; des racines de pied-de-veau, de pimpernelle blanche, d'asclepias, d'aunée, de levesche, d'imperatoire; des baies, & du bois de genievre; de la teinture de tartre d'antimoine tartarisée, de la teinture de Mars extraite avec le coing, la teinture de Mars apéritive, la teinture de vitriol de Mars de Zwelfer, du saffran de Mars apéritif, de la limaille de fer porphyrisée; ces derniers remèdes incorporés avec les extraits amers, & réduits en forme de pilules, ou d'électuaire. Nos eaux minérales, sur tout les ferrugineuses, font souvent beaucoup de bien dans les cachexies, les œdèmes, les fleurs blanches, pourvû que les viscères ne soient point attaqués de scirrhes, ou d'ulcères. Enfin les

Iij

## 100 INUTILITÉ

cachectiques se trouvent fort bien de l'usage de nos vins fôrts , pris avec modération dans les repas ; soit qu'ils les emploient naturels , ou impregnés des vertus médicinales des végétaux dont nous venons de faire l'énumération ; surtout si l'on a égard aux causes de la cachexie ; par exemple aux fièvres fixées plutôt qu'il ne falloit , aux hémorragies imprudemment arrêtées , aux suppressions des règles , aux reflux des humeurs qui se portoient à l'habitude du corps ; comme la galle , &c. J'ajoute que les mêmes remèdes , à peu de chose près , guérissent souvent l'hydropisie , si elle est encoré en état d'être guérie ; la jaunisse , & même le scorbut froid , comme nous le ferons voir plus bas.

( 27. )

XXIV. La plus dangereuse de toutes les affections cachectiques , est , sans contredit , la verole. L'Allemande produit les armes les plus puissantes , qu'on connoisse jusqu'à présent , pour terrasser cet ennemi ; je veux dire le vif argent , ou mercure. Les Indes fournissent , à la vérité , des remèdes très-éfficaces contre ce mal ;

## DES MED. ETRANGERS. 101

les racines de falsepareille , & de squine , les bois de saffrafras , & de guaiac , dont le dernier a mérité le nom de sacré par son excellence. Mais loin que ces remedes , & autres de même nature , s'il en est encore , puissent le disputer en force au mercure , ils ne le suivent que de très-loin. Que disje ? Une petite portion de mercure fait plus d'effet qu'une quantité considérable des autres remedes , & guérit radicalement les affections vénériennes les plus enracinées , pendant que les autres sont à peine suffisans pour déraciner les plus légères ; & , ce qu'il y a de plus surprenant , il joint la celerité à l'efficacité. Il y a plus , & ce n'est pas le moins étonnant , ce minéral opere de quelque maniere qu'on l'emploie , & sous quelque forme que ce soit , intérieurement , ou extérieurement. Son opération même a quelque chose d'extrêmement singulier , puisqu'elle se fait , soit par la salivation , soit par les fesses , soit par la transpiration insensible , quand ce divin remede est administré par des personnes capables d'en diriger l'action.

I iij

## 102 INUTILITÉ

XXV. Si les malades attaqués de légères maladies vénériennes, ont de la répugnance à se servir de mercure, & qu'ils aiment mieux les ptilanses sudorifiques, l'Allemagne nous met en état de substituer aux bois, & aux racines anti-vénériennes, des remèdes, qui, s'ils n'ont plus d'énergie, du moins ne leur cèdent en rien. Les racines de bardane, d'aunée, de pimprenelle blanche, d'asclepias, de levesche, de patience sauvage, & d'autres pareilles, ont une vertu dia-phorétique, & sudorifique, capable de chasser le virus vénérien, sur tout, si l'usage des teintures de ces mêmes plantes vient au secours. On peut aussi remplacer parfaitement les bois sudorifiques des Indes, par notre bois de genévrier. La saponaire, plante extrêmement commune par toute l'Allemagne, est encore un remède dont l'énergie ne le cède en rien aux racines étrangères, dans les maladies vénériennes. On en peut juger par les éloges que font, de sa décoction, plusieurs célèbres Praticiens. Enfin, si l'on entremêle l'usage de l'antimoine joint aux remèdes dont nous

## DES MED. ETRANGERS. 103

venons de parler , de celui du Mercure , il n'y a pas de doute que nous ne soions en état de faire autant , & même plus avec les médicamens de notre païs , qu'avec les étrangers.

XXVI. Les païs étrangers ne nous envoient point de remedes plus puissans contre la galle , & les maladies analogues , l'herpes , les dartres , les ulceres de la peau , & autres ulceres malins , que ceux que nous venons d'indiquer ( 25 ). Et si ces maladies sont rétives à ces remedes , & aux étrangers , on ne peut les guérir que par l'antimoine , & le mercure , employés intérieurement , & extérieurement , à peu près comme dans les maladies vénériennes. Il naît encore en Allemagne un remede que l'on emploie intérieurement & extérieurement contre la galle , & qui ne craint point la concurrence avec les plus actifs des païs étrangers. C'est le souffre. La galle se guérit très-souvent en frottant la partie qui en est attaquée avec un liniment composé de quelque huile que ce soit , & de souffre réduit en poudre. Timée don-

I iiii

## 104 INUTILITÉ

ne la préparation d'un onguent plus composé (f), qu'il regarde comme infaillible, & qui est réellement un excellent remède ; dont la principale force dépend sans doute du souffre qui entre dans sa composition ; enfin Juncken, dans son Lexicon Chimico-Pharmaceutique, en donne un autre très - efficace composé de fleurs de souffre, de céruse, & de mercure crud. Il faut cependant observer que l'usage extérieur du souffre, & du mercure, est dangereux, si le corps n'est suffisamment préparé par les purgatifs, & les diaphorétiques.

XXVII. Le scorbut se divise en froid, & chaud. Dans le froid, ou pituiteux, l'herbe aux cuilliers, les cressons, la cardamine, la capucine, le beccabunga, la fumeterre, la petite chelidoine, l'herbe aux écus, la jubarbe vermiculaire, la moutarde, le raifort sauvage, le pied de veau, le trefle d'eau, & les médicaments composés de ces plantes, remèdes les plus efficaces dans cette maladie, de

(f) Lib. 6. de morb. extern. cas. 16.

## DES MÉD. ETRANGERS. 105

l'aveu de tous les Médecins , naissent en abondance dans l'Allemagne. Si la maladie est si considérable que ces remèdes ne puissent la surmonter , il faut avoir recours aux remèdes que nous avons indiqués contre la cachexie , & la vérole , & sur tout aux racines , & aux teintures dont nous avons parlé , & aux remèdes mercurels , qui emportent sûrement la maladie.

XXVIII. Si c'est le scorbut chaud qu'il faut traiter , ce qu'on connoît à la chaleur continue , à la soif immodérée , au sang que le malade rend par les gencives , aux fréquentes hémorragies , & autres symptômes de même nature , il faut avoir recours au petit lait ordinaire , ou extrait en coagulant le lait avec le vinaigre , le suc d'oseille , d'alleluia , ou de citron ; & en faire prendre tous les jours au malade pendant quelque tems , & surtout le matin. Si l'on veut donner plus de force à ce petit lait , il y faut faire cuire des plantes acides , nitreuses , ou rafraîchissantes , telles que l'oseille ordinaire , l'oseille ronde , l'alleluia , la marguerite , la

## 106 INUTITÉ

bourrache , l'ancholie , le pourpier , & faire prendre cette décoction après une légère expression. Elle tempere , adoucit , corrige , dompte l'âcreté des fels scorbutiques , & appaise puissamment la chaleur qu'ils produisent. Ces malades se trouvent très - bien d'un usage modéré de nos fruits d'été acides , tels que la groiseille , les cérises , les mûres de la ronce sans épine , & les mûres proprement dites. L'Allemagne est aussi très-féconde en eaux minérales très-utiles dans l'un , & l'autre scorbut , parce qu'elles brisent les fels du sang , le délaient , l'adoucissent , & chassent ses fels par les divers vaisseaux excrétoires du corps ; en un mot , on peut dire qu'aucun païs étranger ne produit des remèdes comparables à ceux que produit l'Allemagne , pour guérir le scorbut.

XXIX. Elle ne donne pas de moins-dres secours dans les obstructions de toute espece. Car si les vaisseaux capillaires sont obstrués par un sang épais , & visqueux , source d'une infinité de maux , nos eaux simples , & minérales , ces dernières froides , ou chaudes , les racines , les feuilles des

## DES MED. ETRANGERS. 107

plantes apéritives, dont nous avons fait plusieurs fois mention, prises en substance, ou leurs décoctions, leurs infusions, leurs teintures, & enfin les remedes mercuriels, font plus d'effet qu'on n'en peut attendre d'aucun médicament étranger ; & c'est surtout dans les obstructions causées par une lymphe épaisse, & tenace, que le mercure fait des miracles, soit qu'on excite la salivation, ou non. C'est ce que justifient les bon effets de ce minéral dans la goute serene causée par l'obstruction des nerfs optiques, dans la cataracte, les maux de tête les plus opiniâtres ; l'obstruction, & la dureté des glandes du col, les ophthalmies rebelles, & autres maladies de cette espece.

Dans le résserrement du ventre causé par l'endurcissement des excréments, ou quelque autre cause, nos eaux, nos sels purgatifs, la magnésie, le lin purgatif, donnés intérieurement, ou les lavemens faits avec nos plantes donnent un prompt secours.

La décoction des racines, & des feuilles de mauve, guimauve, char-

## 108 INUTITTE

don-roland , de réglisse , les poudres composées de ces mêmes plantes , des ieux d'écrevisses , de nos sels alkalis , & moiens , & les bains émolliens , font plus d'effet dans les obstructions des urétheres , & de l'uréthre , causées par une pierre , que tous les remedes étrangers .

Les obstructions causées par le déf. faut de force se résolvent par nos vins , & nos bierres fortes , les eaux de roses , de pouliot , de melisse , de lavande , de romarin , faites avec , ou sans le vin , & par l'usage intérieur , & extérieur de l'esprit de corne de cerf .

XXX. Si les obstructions des vaisseaux du cerveau , qui causent les affections soporeuses , l'apopléxie , le coma , la catalepsie , & autres semblables proviennent de l'abondance , & de l'épaisseur du sang , elles cèdent à la saignée pratiquée au bras , au pied , au col , aux tempes ; à l'application des ventouses à la tête , au dos , & aux extrémités ; aux frictions , aux lavemens acres , enfin aux brûlures faites à la plante des pieds , & au-dessus du front , & aux esprits

DES MED. ETRANGERS. 109  
volatils de corne de cerf , de sel ammoniac , de suie , & autres pareils mis sous le nez , & dans la bouche. Si ces maladies reconnoissent pour cause l'abondance de pituite qui surcharge le ventricule , on donne avec succès un vomitif composé de tartre , ou de vin émétique , ou de tous les deux ensemble , & les infusions chaudes des racines , & plantes incisives , & résolutives , faites dans l'eau , & les teintures de ces mêmes plantes.

XXXI. L'on emporte l'ischurie , ou suppression d'urine , par nos sels moiens , les remedes indiqués plus haut contre les pierres , & les émulsions de semences de violette pour- préc faites avec l'eau de cerfeuil , d'arrête-beuf , de fraisier , de faxifrage , ou autres , comme la décoc- tion des racines de persil , & de char- don-roland. L'effet de ces émulsions , excellentes par elles-mêmes , est puif- fament aidé par un cataplasme d'ail , ou d'oignons cuits sous la cendre , appliqué sur la région du pubis. Si ces remedes sont sans effet , il faut

## 310 INUTILITÉ

recourir à la sonde creuse pour faire sortir l'urine.

Si la pierre est cause de sa suppression, il faut employer les remèdes que nous avons prescrits dans cette maladie ; si elle est arrêtée au col de la vessie , il faut la repousser avec la sonde , ou la tirer par l'incision ; à moins qu'il n'y ait quelque empêchement.

Lorsque des corps étrangers , ou des excroissances bouchent les narines , les oreilles , l'ésophage , la trachée artére , l'anus , le vagin , ou que ces deux dernières parties sont imperforées par quelque cause que ce soit , la main armée d'un bec de gruë , ou d'un bistouri est le seul remede.

XXXII. Les flux sont diamétrale-  
ment opposés aux suppressions. On appelle ainsi l'excrétion si abondante de quelqu'une des liqueurs du corps , que les forces en souffrent , & qu'elle est suivie d'autres accidens. De ces flux , les uns attaquent la tête , les autres la poitrine , le bas ventre , ou la peau.

Ceux de la tête , outre le saigne-

## DES MED. ETRANGERS. 111

ment de nez , dont nous avons parlé plus haut , sont l'enchifrenement , & l'abondance des larmes , & de la salive.

L'enchifrenement ne demande point de remedes , s'il n'est trop fort ; auquel cas nos purgatifs , & nos dia-phorétiques intérieurement , extérieurement un nouet de marjolaine , ou de semences de nielle , porté souvent au nez , avec une diète exacte , & peu nourrissante , font tout l'effet qu'on peut désirer.

L'abondance des larmes peut être causée par la foibleesse de la caroncule lacrimale , la quantité de sérosités qui regorgent dans le sang , ou quelque vice de la partie , comme la fistule commençante , ou formée , ou l'obstruction du canal lacrimal , ou nasal . Au premier cas on fortifie la partie par l'application réiterée de l'eau-de-vie de romarin , ou de lavande . Au second on lâche le ventre , & on excite la sueur ; au troisième on a recours aux opérations convenables .

L'abondance de la salive se guérit intérieurement par les purgatifs , & les sudorifiques , extérieurement par

## 112 INUTILITÉ

les gargarismes de racine de bistorte, de tormentille, de quinte-feuille, des feuilles de mille-feuille, de plantain, de fleurs de roses, ou de trèfle.

XXXIII. La pituite est sujette à un flux, appellé toux humide, dont la cause est une sérosité acre, tenace, ou des humeurs épaisses, visqueuses, & abondantes.

Si la sérosité péche par l'âcreté, on fera prendre au malade des décoctions de racines de réglisse, de mauve, de guimauve ; de feuilles de pâ-d'âne, de vénérable, de scabieuse ; de semences de pavot blanc, du gruau d'orge, ou d'avoine. La simple décoction de raves avec le miel, ou sans ce suc, est un adoucissant très-éfficace, surtout si l'on ne néglige pas les purgatifs. Le suc, ou l'extrait de réglisse fait aussi merveille dans ce cas, aussi-bien que les émulsions de semences nouvelles de concombre, citrouille, & melon.

Si la matière morbifique est épaisse, visqueuse, & tenace, on emploie avec succès les adoucissans légers mêlés aux incisifs, & aux résolutifs, tels que les racines d'aunée,

de

## DES MED. ETRANGERS. 113

de pimprenelle blanche , de chico-  
rée , de pied-de-veau , les feuilles de  
véronique , scabieuse , marrube blanc,  
& semblables , en infusion , ou décoc-  
tion , que l'on prend chaude plusieurs  
fois par jour. Ces remedes ont bien  
plus d'effet , si l'on y joint les tein-  
tures d'aunée , de pimprenelle blan-  
che , de tartre , & l'esprit de sel am-  
moniac aromatisé avec les huiles es-  
sentiellels d'anis , & de fenouil.

XXXIV. Les flux qui attaquent le  
bas ventre sont la diarrhée , la dysen-  
terie , le vomissement , le cholera-  
morbus , la lienterie , les passions ilia-  
que , & céliaque , le flux hépatique ,  
le flux d'urine , l'incontinence d'uri-  
ne , la gonorrhée , les pollutions fré-  
quentes , & les fleurs blanches. Nous  
avons parlé plus haut de l'écoule-  
ment immodéré du flux hémorroï-  
dal , & menstruel , & du pissement  
de sang ( 11. 12. ). Nous allons passer  
les autres en revue.

Celse nous avertit ( t ) de ne pas  
arrêter la diarrhée dans ses commen-

---

( t ) Liv. 4. c. 19.

## 114 INUTILITÉ

cemens ; parce qu'elle est souvent un moyen dont la nature se sert pour se débarrasser des humeurs qui la surchargent. Loin de cela , il en faut aider l'action par une boisson légere , chaude , ou du moins tiéde , comme l'eau simple , la décoction d'orge , d'avoine , de râpure de corne de cerf , d'eau de poulet , ou le bouillon léger. Il est même à propos de donner de tems en tems un purgatif leger , surtout de sel purgatif amer , ou autre analogue , ou de magnesie , & semblables.

Pour guérir le vomissement , il faut se comporter d'abord , comme nous venons de dire , en parlant de la diarrhée ; ou , lorsque le malade n'a que de simples nausées , lui passer un peu des émétiques désignés plus haut ; ce qui fait souvent très - bien dans les diarrhées ; puis , dans l'un & l'autre cas , on travaille à fortifier l'estomach par les remedes stomachiques , surtout l'eau de menthe préparée avec , ou sans le vin , le vin fort , ou le vin d'absynthe , les teintures d'absynthe , de gentiane , de trefle d'eau , d'écorces d'orange , & autres amers , & par

## DES MED. ETRANGERS. 115

les poudres stomachiques ci - dessus décrites. Ce régime convient également dans les évacuations trop grandes causées par les purgatifs , & les émétiques. A l'extérieur on se fert très-utilement , après une évacuation suffisante , d'une compresse , d'une éponge , ou d'une rôtie , trempée dans l'eau-de-vie , appliquée sur l'estomach. Enfin l'exercice du cheval , ou du carrosse fait beaucoup de bien dans la diarrhée , comme M. Heister l'a éprouvé sur lui-même , & sur autrui. L'efficacité de ce remede étoit même connue du tems de Celse ( n ) , puisqu'il dit affirmativement que rien ne fortifie davantage les intestins.

XXX. Le cholera-morbus , maladie souvent très-aigue , combinée du vomissement & de la diarrhée , se guérit à merveille de la même maniere. Le célèbre Sydenham , Médecin Anglois ; ordonne dans cette maladie de faire prendre au malade une grande quantité de bouillon extrêmement lé-

( n ) Liv. 4. c. 19.

## 116 INUTILITÉ

ger. Ce régime paroît d'abord contraire & nuisible ; puisqu'il semble augmenter le mal , & affoiblir encore le ventricule. Mais l'utilité de ces délaïans , qui lavent le ventricule , & les intestins , & emportent avec eux les sels âcres qui les irritent , est prouvée par la raison , & l'expérience. On peut même produire des preuves de cette dernière tirées des tems reculés de la Médecine ; puisque Celse (x) recommande ce traitement , & le croit tellement infaillible , que , pourvû qu'on l'emploie d'abord , il regarde comme une bagatelle cette maladie extrêmement dangereuse par elle-même. Nous n'avons donc point encore ici besoin de remèdes étrangers. Mais après avoir matté les symptômes , il est fort à propos d'en venir à l'usage de nos stomachiques tirés de la menthe , des amers , de nos aromates , & de nos vins forts , surtout bus chauds , qui font tout l'effet que l'on en peut attendre. Ce traitement

---

(x) Liv. 4. c. 11. V. aussi Trallianus , L. 7.  
c. 14.

## DES MÉD. ÉTRANGERS. 117

convient également à la lienterie , & à la passion céliaque. (y)

XXXVI. La dysenterie , qui est aussi une maladie très-aigüe , ne demande pas davantage les médicaments étrangers. On remplit la seule indication qu'il y ait , qui est l'évacuation des humeurs nuisibles , & morbifiques , par une ample boisson légère , & délaïante , & prise chaude , comme nous l'avons recommandé plus haut , & en particulier par la décoction de graine de carvi , ou de lin , ou de la râpure de corne de cerf avec un peu de lait , ou sans lait. Les païsans se servent aussi avec succès de

(y) Je prends ici le nom de passion céliaque , comme on l'emploie aujourd'hui , pour désigner une maladie où l'on rend par les selles une matière laiteuse , ou chyleuse. Cette définition est bien éloignée de celle de Celse L. 4. c. 11. qui dit que dans cette maladie *le ventre est dur , & douloureux , & tellement resserré , que les vents même ne passent pas , enfin que les extrémités sont froides , & la respiration difficile.* *Ubi venter indurescit , dolorque ejus est ; alvus nihil reddit . ac ne spiritum quidem transmittit : extrema partes frigent , & difficulter spiritus redditur.* Mais cette description convient mieux à ce que nous appelons *Colique , ou Cardialgie.*

## 118 INUTILITÉ

L'orge grillé pris en quantité en façon de café ; ce qui pour l'ordinaire diminue considérablement la fièvre.

On peut employer pour la même fin la magnesie au lieu de la rhubarbe , dont on fait ordinairement un si grand usage , ou la décoction de lin purgatif , ou celle des racines de polypode.

On peut encore se servir d'émétiques , quand le cas l'exige ; & au lieu de la racine si vantée d'Ipécacuanha , faire usage du tartre émétique ordinaire en petite quantité , y ajoutant un peu de racines de tormentille , ou d'un demi gros de racines de cabaret.

Les premières voies étant dégagées , il ne faut point discontinuer l'usage des délaïans ; il faut même le prolonger tant que durent les douleurs , les tranchées , & la fièvre. Mais pour appaiser les douleurs , & la chaleur , & émousser plus parfaitement les sels âcres , il faut donner aux malades toutes les deux ou trois heures des poudres tempérantes , & absorbantes , composées d'œufs d'écrevisses , de cristal de roche , d'anti-

## DES MED. ETRANGERS 119.

moine diaphorétique , & de nitre. Nous nous passerons également de la gomme arabique , malgré les louanges qu'on lui donne dans les cas où il faut adoucir le sang , & nous lui substituerons celle de nos cérisiers , ou de nos pruniers , qui est de même nature , & fait le même effet.

- Est-il besoin de teintures diaphorétiques , résolutives , & fortifiantes , nous avons sous la main celles de scordium , d'impératoire , de pimprenelle blanche , de mille-feuille ; &c. qui , prises le matin dans une liqueur chaude , sont d'un secours efficace , surtout quand on attend paisiblement la sueur.

La force de la maladie étant domptée par l'usage de ces remèdes , nous en avons en quantité qui sont capables de fortifier , & de rétablir les viscères , entre autres les racines de tormentille , ou de bistorte , ou de quintefeuille , dont Celse (z) recommande particulièrement l'usage dans le vin le matin à jeun. On peut ajouter à

(z) Liv. 4. c. 15.

## 120 INUTITÉ

ces racines pulvérisées un peu de safran de Mars astringent. Les teintures d'absynthe, de mille-feuille, de gentiane, d'écorces d'orange, prisées plusieurs fois par jour, sont encore de bons fortifiants. A l'extérieur on peut frotter le bas-ventre d'eau-de-vie chaude, & mettre par-dessus, si l'on veut, des sachets de semences de carvi, & d'anet, de fleurs de camomille, de feuilles de menthe, &c.

On appaise aussi le tenesme, & les tranchées, accidens souvent très-douloureux de cette maladie, par des lavemens d'une décoction de graine de lin, dont Celse recommande l'usage (*a*), ou de lait tiéde avec le miel; enfin en faisant étuver au malade son fondement, toutes les fois qu'il se présente au bassin, avec une décocction tiéde de verveine, selon Celse, ou de plantes émollientes, selon d'autres Médecins.

XXXVII. Les remedes étrangers ne nous sont pas nécessaires dans la passion iliaque, quelle qu'en soit la

---

(*a*) Ibid.

cause

## DES MED. ETRANGERS. 121

cause. Il n'est besoin que des pou-  
dres anti-spasmodiques , & tempé-  
rantes , & de clystères âcres donnés  
fréquemment , ou de la fumée du  
tabac , qui vient aujourd'hui très-  
communément en Allemagne , injec-  
tée souvent dans l'anus du malade ,  
jusqu'à ce que les excrements aient re-  
pris le cours ordinaire. Si c'est une  
hernie qui produit la passion iliaque ,  
& qu'il y ait étranglement de l'intestin , on ne peut attendre de secours  
que des huiles , onguents , & cata-  
plasmes émolliens , seuls capables de  
disposer l'intestin à la réduction ,  
qu'il faut faire aussi-tôt qu'il est pos-  
sible.

XXXVIII. On appelle flux d'urine  
l'écoulement par la vessie d'une plus  
grande quantité de liqueur que celle  
qu'on a prise en boisson , écoulement  
suivi quelquefois d'amaigrissement ,  
& de danger. Celse recommande  
alors les frictions au soleil , ou au  
feu (b) ; un régime astringent ; de

---

(b) *Exercitationes , fricationes in sole , vel ad*  
*ignem , cibum comprimentem , vinum austерum*  
*meracum , per aestatem frigidum , per hiemem*

## 122 INUTILITE'

gros vin pur , bû froid pendant l'été , & legerement dégourdi pendant l'hiver. Ajoutés à ce régime l'usage de la teinture de vitriol de Mars , ou la teinture de Mars avec le coing , ou le saffran de Mars astringent , & celui des racines indiquées dans l'article précédent , nous n'aurons point lieu de porter envie aux remedes étrangers.

Ils ne sont pas plus nécessaires dans l'incontinence d'urine , & les trop grandes sueurs.

Les pollutions fréquentes , & la gonorrhée benigne, causées par la chaleur du sang & de la semence , comme il arrive ordinairement , ou par la trop grande abondance de cette dernière , se guérissent par la saignée , un régime humectant , & peu nourrissant , les acides legers , comme la crème de tartre , l'hépatique rouge , le vinaigre , l'oseille , les fruits confits au vinaigre , la semence de gremille , les boissons nitrées , & un peu de sel de Saturne .

---

*egelidum , sed tantum , quantum minimum sit .*  
Lib. 4. c. 20.

## DES MED. ETRANGERS. 123

XXXIX. Il est tems de passer aux maladies , ou lésions des sens. Nous commencerons par celles des sens extérieurs , parmi lesquelles celles des yeux méritent la préférence.

Les remedes étrangers font très-peu d'effet dans la foibleesse de la vûe, la goute serene , & la suffusion , qui en sont les suites. Ceux qui se sont acquis quelque réputation dans la guérison de ces maladies , naissent en abondance en Allemagne. La cure de ces maux est différente , selon la diversité des causes occasionnelles ; mais en général ils se guérissent par la saignée , les purgatifs , les cauteres , le seton , par l'usage intérieur des racines de valeriane ; & de fenouil , des feuilles d'euphrasie , de véronique , de sauge , d'hissope ; les semences d'anis , & de fenouil , & les cloportes , le tout en substance , en infusion , ou en décoction dans l'eau , ou dans le vin. Aussi les vins d'euphrasie , ou de fenouil , sont-ils en grande réputation pris intérieurement à la dose de quelques verres par jour , & employés extérieurement à laver les yeux , ou à faire des fomentations sur

Lij

124. INUTILITÉ<sup>3</sup>

ces parties. Les cloportes secs & réduits en poudre, ou écrasés en vie, & avalés tous les jours dans le vin, ou la bierre, augmentant la dose jusqu'à cinquante, quatre-vingt, & même cent, débarrassent souvent très-bien les nerfs optiques des obstructions qui s'y étoient formées ; surtout si l'on aide leur action par les vésicatoires, le seton, ou les cauterres ; & qu'en même tems on emploie à l'extérieur les vins dont nous venons de parler, ou les eaux distillées de valeriane, fenouil, euphrase, animées d'un peu d'eau de la Reine d'Hongrie, & qu'on en lave les yeux plusieurs fois par jour. Si ces remèdes ne font rien, il faut avoir recours à l'usage du mercure, & même à la salivation, qui guérit souvent ces maux, quand ils sont nouveaux, ou qu'ils peuvent encore recevoir guérison. Au defaut de ces remèdes, il ne faut compter sur aucun étranger, du moins qui soit connu jusqu'à présent. La suffusion mûre, que l'on appelle alors cataracte, se guérit encore quelquefois par l'opération.

XL. Les remèdes les plus sûrs pour

la guérison des ophthalmies naissent aussi en Allemagne. Car , outre les eaux dont nous venons de parler , nous avons celles de roses , de plantain, de grande chelidoine, de chauffe-trape , de bleuets , &c. la tuthie préparée , la pierre calaminaire , le sel de Saturne , l'alun , & le vitriol blanc.

Les collyres , & les onguents , qui en sont composés fournissent les secours les plus efficaces contre la taie , & les taches des yeux. Dans certains cas on peut employer le verd de gris, l'eau verte de Hartmann , la pierre appellée *lapis scissilis* , le fiel de brochet , & de bellette , médicaments qui naissent tous dans notre païs , & qui sont préférables à tous les étrangers.

Le seul remede à la vûe basse . de quelque cause qu'elle vienne , est des lunettes appropriées.

XLI. Quoique l'on vante beaucoup contre la dureté de l'otie , l'ambre , le musc , & le castoreum , mis dans l'oreille , cependant la purgation , la saignée , ou avec la lancette , ou par le moyen des scarifications , une , ou

Liiij

## 126 INUTILE

deux gouttes d'huiles distillées de semences de carvi , de fenouil , ou d'anis , de fleurs de lavande , & surtout de camomille , mises dans l'oreille avec du coton , seules , ou jointes à la teinture de succin , font au moins autant d'effet. Un , ou deux grains de sel volatile de corne de cerf , mis soir & matin dans l'oreille , ont eu souvent beaucoup de succès. Un pain fait avec la pâte ordinaire dans laquelle on a mêlé la semence de carvi , ou les baies de genièvre concassées , coupé par le milieu , & mis sur les oreilles , en sortant du four , est encore un remède excellent contre la même maladie. Enfin tous ces remèdes sont les meilleurs contre le tintement , & le bourdonnement des oreilles.

XLII. La dépravation du goût , & surtout l'amertume de la bouche dans les fièvres , causées ordinairement par l'abondance de la bile , se corrige par les émétiques , & les purgatifs indiqués , qu'on fait suivre de nos stomachiques amers , & de nos aromatiques. Le goût acide se corrige par les absorbants , les alkalis , les aqueux , & surtout par nos eaux

DES MED. ETRANGERS. 127  
minerales alkalines. La salure de la salive ne s'emporte gueres que par les boissons aqueuses.

La dépravation du tact , ou stupeur , se guérit en donnant au malade intérieurement l'esprit de corne de cerf , de fourmis , de romarin , de lavande , de sauge , & semblables ; extérieurement par les urtications , les sinapismes , les esprits de vers de terre , de fourmis , de corne de cerf , de sel ammoniac , ou de suie.

XLIII. Les maladies des sens internes sont. 1°. La foibleſſe de la mémoire ; qui , s'il est encore possible , se fortifie par les teintures , ou les huiles distillées des plantes dont nous venons de parler , appliquées extérieurement , & prises intérieurement. Ces remedes font plus sûrs que l'ambre , le musc , & les aromates de même nature , dont le trop grand usage a souvent fait tomber les malades dans l'imbécillité , la démence , ou la manie.

2°. Les délires qui surviennent aux fiévres , que l'on matte par des délaïans abondans , les légers acides , les remedes préparés avec le nitre ,

L iiij

128 INUTILITÉ<sup>2</sup>

& le cinnabre , & les émulsions légères. Au dehors on emploie très-heureusement les sinapismes , & les vésicatoires.

3°. La manie , où après avoir suffisamment employé les saignées , & les émétiques , & les purgatifs tirés surtout de l'hellebore , l'on recommande très-fort les boissons nitrées , acides , délaïantes , surtout la décocction de mouron en boisson ordinaire , & les émulsions légères de semences de pavot , pour appaiser le mouvement desordonné des esprits ; à quoi nous joindrons la fustigation , dont les instrumens ne manquent pas en Allemagne.

4°. La folie amoureuse , & la fureur utérine , qui se guérissent par les remèdes de la manie , si le mariage ne peut y mettre ordre.

5°. La mélancholie , & la catalepsie , où il faut rendre le mouvement aux esprits paresseux , & engourdis. Ces maladies se guérissent par un usage modéré du vin , les fréquens exercices , les voyages , les infusions , & les teintures des plantes incisives , les sels moiens résolutifs ,

## DES MÉD. ETRANGERS. 119

nos eaux minérales, la bonne compagnie ; disposant le malade à l'usage de ces remèdes par la saignée, & la réiterant de tems en tems, surtout dans les hypochondriaques, & les suppressions d'hémorroïdes.

6°. La morsure des animaux enragés, & l'hydrophobie, qui en est la suite ordinaire. Leurs remèdes extérieurement sont le bain froid, s'il est possible ; les fermentations d'eau salée, ou de vinaigre chaud, sur la blessure préalablement dilatée avec le bistouri, ou l'application du cautere actuel ; intérieurement les diaphorétiques, surtout la teinture de scordium impregnée d'esprit de vitriol prise fréquemment, & par-dessus l'infusion chaude de la même plante, ou de sauge ; qu'on peut entremêler de tems en tems de l'usage d'un ver de May écrasé, que plusieurs Modernes regardent comme un spécifique dans le cas ; le tout appuyé d'un régime diaphorétique.

7°. Les insomnies, dont il faut d'abord enlever la cause, & pour lesquelles en général il n'y a point de remèdes plus sûrs que les émulsions

\* L

## 130 INUTILITÉ

de pavots blancs , avec , ou sans semences farineuses , ou les juleps d'eau de primevere , & de sirop de pavot , si l'on en excepte les insomnies des vieillards , qui se guérissent souvent par l'usage moderé d'un bon vin à souper.

8°. Les maladies soporeuses se combattent par les remèdes propres à mettre les esprits en mouvement , comme l'esprit de sel ammoniac , de corne de cerf , de suie , employés extérieurement , & intérieurement , l'eau chaude en boisson , la saignée , les frictions , les sternutatoires avec le tabac , la marjolaine , le marum , les fleurs de muguet , les vésicatoires , le seton , & même l'émétique , si l'estomac est chargé de mauvais levains.

XLIV. Les mouvements ordinaires , & naturels , reçoivent des lésions de différente espece. Car ils péchent par augmentation , diminution , abolition , ou dépravation.

Ils augmentent dans les convulsions , l'épilepsie , l'éternuement , la toux , le hoquet , la palpitation du cœur. Cette augmentation doit sa naissance à des causes irritantes , com-

## DES MED. ETRANGERS. 131

me aux vers , aux âcres , aux corps étrangers qui sont dans les blessures , &c. Si l'irritation est causée par quelque cause qui tombe sous les sens , il faut commencer par l'enlever quelle que soit la maniere d'en venir à bout. S'il est question d'une épilepsie causée par des vers , on emploie avec succès tous les amers , surtout les fleurs de tanesie , de petite centaurée , l'absynthe , le mercure crud , le mercure doux , l'éthiops minéral , entremêlés de purgatifs mercuriels , ou tirés de nos sels amers. Si l'irritation est causée par des âcres , les délaïans aqueux , les absorbans , les remedes préparés avec le nitre , & le cinnabre , la racine de pivoine , le guy de chêne , les vers de terre , l'esprit de corne de cerf , la liqueur de corne de cerf avec le succin , la saignée , les purgatifs , les vomitifs , suivant les circonstances , sont les remedes indiqués. A l'extérieur on emploie avec succès les esprits de vers de terre , de fourmis , ou de corne de cerf , pour frotter les parties en convulsion. L'irritation qui cause le fréquent éternuement s'apaise en respirant par le nez du lait

132 INUTITITE<sup>3</sup>

tiéde. On guérit l'enrouement , & la toux , avec les décoctions des plantes , & racines pectorales , le suc , ou l'extrait de réglisse , la décoction de raves avec le miel , les émulsions , surtout celles de pavot , les absorbants , le cinnabre , & ses préparations . Voilés d'ailleurs ce que nous avons dit ( 33. )

L'irritation enfin qui cause le hoquet , si elle vient d'humeurs âcres , s'emporte par les boissons délaïantes chaudes , les absorbants , le cinnabre , le nitre , les stomachiques , les carminatifs , & souvent un simple verre de vin chaud.

XLV. La diminution , ou l'abolition du mouvement causée par le défaut d'esprits , comme il arrive dans les défaillances , le vertige , la paralysie , l'impuissance , se reparent par une boisson forte , une bonne nourriture , des gelées , des œufs frais , nos aromates , les esprits de lavande , de sauge , de romarin , de fourmis ; la teinture de calamus aromaticus , de pimprenelle blanche ; les semences de moutarde , & de roquette , employés extérieurement & intérieurement .

## DES MED. ETRANGERS. 433

Dans la perte de la voix , & la paralysie de la langue , on reçoit beaucoup de soulagement de l'eau de sauge préparée avec le vin , prise souvent dans la bouche , & avalée peu à peu , & des racines de pied-de-veau , & de vrai acorus , tenues long-tems dans la bouche , ou de la semence de moutarde mâchée fréquem-  
ment. A l'extérieur on peut frotter la racine de la langue avec les esprits dont nous venons de parler , ou l'huile de sauge , de romarin , de lavande , ou semblables.

L'impuissance se guérit en frottant des mêmes esprits les muscles érecteurs , & prenant intérieurement de bon vin , & des nourritures fortifiantes , & avant le repas une dose con-  
venable de semences de moutarde , ou de borax , délaïés dans le vin , remedes très-estimés dans cette maladie. L'on vante aussi beaucoup l'usa-  
ge intérieur & extérieur de l'esprit de fourmis (c). Les cantharides prises

---

(c) C'est ce qui lui a fait donner le nom de *spiritus magnanimitatis*.

## 134 INUTILITÉ

intérieurement font aussi un grand effet. Mais il faut les donner avec beaucoup de ménagement, de crainte d'exciter l'ardeur d'urine, & le pissement de sang, comme il arrive aisément.

L'enchylose nouvelle se résout parfaitement bien par les bains naturels, & les artificiels composés de racines, feuilles, & fleurs émollientes, par les onguents de même nature, & surtout celui de guimauve, & les graisses de chapon, de chien, &c.

La diminution du mouvement causée par l'inflammation des articulations, ou des parties qui les avoisinent, se résout par les remèdes indiqués plus haut.

XLVI. La palpitation de cœur se rapporte à la dépravation du mouvement. Si elle est causée par la pléitude, comme il arrive ordinairement, la saignée suffit communément pour la guérir ; si c'est par la crainte, ou d'autres passions de l'ame, les poudres anti-spasmodiques, composées de cinnabre, de nitre, & de tartre vitriolé, ou des racines de pivoine, & de guy de chêne sont les

meilleurs remedes ; si le sang est en même tems épais & visqueux , il faut ajouter à ces remedes , les déliaans , & les exercices fréquents , mais moderés. Enfin elle est quelquefois causée par un polype , ou par un aneuvrisme de l'aorte , comme M. Heister l'a observé plusieurs fois. Si le polype est nouveau , les mêmes remedes feront effet ; s'il est vieux , ou qu'il y ait aneuvrisme , il n'y a pas de ressource.

La dépravation du mouvement est aussi causée par les blessures , fractures , luxations , & autres accident semblables ; & dans ces cas , il faut avoir recours à la Chirurgie.

XLVII. Après avoir parlé des maladies communes aux deux sexes , il nous reste à faire voir que notre païs fournit des médicamens suffisans pour guérir celles qui sont particulières aux femmes. Et comme nous avons parlé ( 111. ) de celles qui attaquent les femmes qui ne sont pas grosses , comme du deffaut & de la trop grande abondance de l'évacuation menstruelle , des fleurs blanches , & des pâles couleurs , nous viendrons tout d'un coup

136 INUTILITÉ  
aux maladies des femmes grosses.

Celles ausquelles elles sont sujettes les premiers mois de leur grossesse sont les nausées , le vomissement , la dépravation de l'appétit , les foibles-  
ses , les hémorragies , surtout de l'u-  
térus , & l'avortement. La cause de  
ces maladies étant la suppression du  
flux menstruel , & la plénitude qui  
en est la suite , où le dérangement  
des sécrétions , qui donne occasion à  
différentes liqueurs nuisibles de pas-  
ser dans l'estomac , on y met ordre  
par un régime exact , un exercice  
modéré , la saignée , qu'on réitere au  
besoin , des stomachiques legers ,  
quelques purgatifs doux administrés  
de tems en tems , comme la magne-  
sie , le sel amer , le sel admirable de  
Glauber , &c.

Les maladies qui attaquent les fem-  
mes les derniers mois de leur grosses-  
se sont causées par la pesanteur de  
l'utérus , du fœtus , de l'arrière-faix ,  
& des eaux du fœtus ; & elles se ré-  
duisent à l'enflure des pieds , aux va-  
rices , à la difficulté d'uriner , au res-  
serrement du ventre , aux vents ,  
aux douleurs , & convulsions des  
muscles

## DES MED. ETRANGERS. 137

muscles du bas-ventre , à la difficulté de respirer , aux hémorroïdes , & aux hémorragies de l'utérus.

XLVIII. L'enflure des pieds , & les varices se guérisent par la sobriété , l'exercice fréquent , les friction douces faites tous les jours sur les pieds , quelques purgatifs légers , & la saignée surtout dans les femmes plethoriques.

La difficulté d'uriner venant ordinairement de la pression que l'utérus fait sur le col de la vessie , se soulage en le relevant avec les mains toutes les fois que le besoin d'uriner le requiert , & même , quand ce ne seroit pas un symptôme , nous ne conseillerions pas l'usage des diuretiques , qui par leur nature peuvent procurer l'avortement , & d'ailleurs seroient inutiles , sans la précaution que nous venons d'indiquer.

On remedie au resserrement du ventre , & aux vents qui en sont souvent des suites très-incommodes , & on prévient ces accidens par l'exercice , une suffisante quantité de boisson délaïante , un régime émollient , adoucissant , & sobre , par l'abstinen-

M

## 138 INUTILITÉ

ce des nourritures seiches, dures, venteuses, & la fuite des excès. Si ce régime ne suffit pas, il faut avoir recours aux lavemens émolliens, & légèrement laxatifs; & au cas que la femme soit surtout incommodée de vents, les stomachiques doux, les carminatifs, & principalement les teintures & poudres de ces especes, ne doivent pas être oubliés.

La difficulté de respirer causée par les vents, & les obstructions, se guérit par les mêmes remedes; celle que cause la plénitude du sang, par la saignée.

On remedie à la trop grande tension de la peau, & des muscles du bas-ventre, aux convulsions, & aux douleurs cuisantes dont elle est quelquefois suivie, par l'application extérieure des graisses d'oie, ou de chapon, de la moëlle des cuisses de beuf, de l'onguent de guimauve, &c.

On guérit les hémorroiïdes des femmes grosses par la saignée au bras, un régime sobre, les poudres calmantes, & nitreuses, & l'application extérieure des remedes indiqués ( 11. 12. ).

## DES MED. ETRANGERS. 139

L'hémorragie de l'utérus reconnoissant plusieurs causes , demande aussi différens traitemens. L'abondance du sang , ou son effervescence , se guérissent par la saignée , les poudres tempérantes , & nitreuses , les rafraîchissans , & la diète. Le détachement de l'arriere-faix , que l'on connoît à l'inutilité des remedes précédens , demande nécessairement l'accouchement forcé , comme M. Heister l'a suffisamment fait voir dans sa Chirurgie.

XLIX. Les maladies des femmes en travail sont l'accouchement laborieux , & la demeure de l'arriere-faix dans l'utérus.

Si l'accouchement laborieux est causé par la mauvaise situation de l'enfant , l'opération est le meilleur , pour ne pas dire le seul remede. Si c'est par le deffaut de forces , ou de douleurs , on y remedie par quelques verres de bon vin donnés de tems en tems , ou par les eaux de lis blancs , de pouliot , de violier jaune , &c. ausquelles on mêle avec tout le succès possible , si l'on en croit de très-habiles Auteurs , un demi gros ,

Mij

## 140 INUTILITÉ

ou un gros de poudre de foie d'anguille , au cas que les eaux seules soient insuffisantes. La poudre des étamines du lis blanc fait encore pour l'ordinaire un très-bon effet dans ce cas , & ne le cede à aucun remède étranger , quelques éloges que l'on donne à la canelle , & à la myrrhe. Si la difficulté vient du vice de l'orifice de l'utérus , trop étroit , comme il arrive dans les premières couches , trop dur , ou trop sec , le beurre , les huiles , les graisses , les fomentations , & les linimens émolliens , sont le seul secours. Si elle vient de la réunion des parois du vagin , ou d'excroissances nées dans ce canal , ou de la figure monstrueuse du fétus , les instrumens sont la seule ressource.

Si l'arriere-faix est resté dans l'utérus , il faut le tirer dextrement avec la main , ou en procurer la sortie par le moyen des remèdes capables d'augmenter les forces , & de chasser le fétus , tels que sont ceux que nous venons d'indiquer.

L. Les meilleurs remèdes pour apaiser les douleurs qui viennent après l'accouchement , sont les infusions de

DES MED. ETRANGERS. 141  
camomille , de matricaire , ou de saf-  
fran ; les bouillons dans lesquels on  
a fait cuire les semences de carvi ;  
les fleurs d'absynthe prises dans un  
bouillon chaud ; les layemens carmi-  
natifs , & émolliens ; la teinture de  
fleurs de camomille dans un véhicule  
chaud ; ou les poudres calmantes  
avec les ieux d'écrevisses , le cinna-  
bre , le nitre , & le saffran.

Les remedes échauffans , & uté-  
rins , ne sont pas souvent les meilleurs  
pour guérir la suppression des purga-  
tions qui suivent l'accouchement ,  
accident suivi pour l'ordinaire de fié-  
vres aiguë , pourprée , miliaire , de  
pleurefie , fluxion de poitrine , phré-  
nésie , & autres inflammations inter-  
nes , & externes. Les poudres dia-  
phorétiques faites d'ieux d'écrevisses ,  
de coquillages préparés , de cinnabre ,  
& de nitre , les juleps diaphoréti-  
ques , les boîsons délaïantes , surtout  
la décoction d'orge , & la saignée au  
pied dans les pléthoriques , font un  
effet beaucoup plus sur.

Ces remedes sont aussi les meilleurs  
qu'on puisse emploier dans la fievre  
de lait.

## 142 INUTTITÉ

LI. On guérit aussi parfaitement bien par leur secours l'enflure , & inflammation des mamelles ; en appliquant dessus , surtout au commencement , des compresses trempées dans l'eau-de-vie chaude , ou dans du vinaigre , où l'on aura fait bouillir la semence de carvi , ou la litharge.

Les douleurs cuisantes des mamelons , & les fentes qui les causent , se guérissent par l'application du mucilage des pepins de coings , de l'huile d'œufs seule , ou mêlée d'un peu de cire , de l'eau-de-vie , ou de gomme de cerisier réduite en poudre.

La trop grande abondance de lait cede aux purgatifs , aux sudorifiques , à l'exercice , au régime peu nourrissant.

On remedie à son defaut par une nourriture succulente , les bouillons , le lait , les œufs frais , les gelées , la bierre chaude dans laquelle on défait des jaunes d'œufs , les graines carminatives , & les stomachiques doux , fourtout si l'estomac est foible , & enfin par de fréquentes friction sur les mammelles. Plusieurs Auteurs font beaucoup de cas du mercure , ou de

la pierre galactite suspendue entre les deux mamelles. Cette pierre ne manque pas en Allemagne.

LII. Les maladies des enfans ne demandent pas plus que celles que nous venons de parcourir , que nous leurs cherchions des remedes hors de l'Allemagne.

Ils apportent en naissant le germe de plusieurs maladies , le méchonium, excrément noir , & fétide , qui s'est amassé dans les premières voies , & qui , s'il ne se détache promptement , leur cause des tranchées , le hoquet , la jaunisse , des convulsions , des cris , & des veilles continues, l'épilepsie , & quelquefois la mort. Mais la nature a pris soin elle - même du remede. Il suffit ordinairement de cette liqueur férouse , ou ce lait féroix , qui naît le premier dans le sein des accouchées. Mais s'il n'est pas suffisamment détersif , ou que la mère ne nourrisse point , il faut , avant de mettre l'enfant entre les mains de la nourrice , lui passer un leger laxatif , comme un demi scrupule de poudre de magnesie , ou le sirop de nerprun , & réitérer jusqu'à ce que le méchonium

## 144 INUTILITÉ

soit sorti , du moins en grande partie. Le miel lâche aussi le ventre aux enfans ; une ou deux cuillerées de ce suc font l'affaire ; & après un jeûne de douze heures , on peut lui donner à téter. Si l'enfant est fort , on peut animer les laxatifs indiqués , qui sont extrêmement doux , avec deux grains de racine de couleuvrée , d'hellobore noir , ou de cabaret , ou avec un grain d'or fulminant.

LIII. Lorsque l'enfant tette , & mange en même tems de la bouillie , faite avec le lait , & la farine , comme c'est la coutume presque par toute l'Allemagne , l'usage est de les gorger de ces nourritures ; ce qui surcharge leur estomac , & fait aigrir , & cailler , le lait dans les premières voies. De-là de nouvelles tranchées , des déjections de différentes couleurs , & d'une odeur acide , des gonflements du bas-ventre , de vives douleurs de cette partie , la cardialgie , les cris continuels , le cours de ventre , la crainte d'une suffocation prochaine , des convulsions , l'épilepsie , & souvent la mort. Comme ces différentes maladies dépendent de la même cause , elles

elles céderent aux mêmes remèdes , c'est-à-dire, aux purgatifs ci-dessus indiqués ( 52 ), qu'il faut réitérer suivant les cas : cependant le malade fera usage de poudres absorbantes , d'alkalis terreux , comme les coquillages préparés , les ieux d'écrevisses , les carminatifs , & surtout la graine d'anis qui tient ordinairement le ventre libre aux enfans. On lui donnera aussi des lavemens émolliens , & carminatifs , & on ne le forcera pas de prendre de la nourriture.

L'épilepsie provenant de la même cause , se guérit à cet âge par les mêmes remèdes , ausquels on ajoute pour plus de sûreté la poudre de vers , excellent anti-épileptique , & anti-spasmodique , ou le guy de chêne , & l'esprit de corne de cerf seul , ou préparée avec le succin , si la maladie est violente.

LIV. Les sixième , septième mois , & suivans , sont destinés à la sortie des dents. Si elles ne trouvent pas un passage facile à travers la gencive , elle s'enfle , & s'enflamme ; ce qui arrive surtout lorsque les dents canines veulent paroître. Cette inflam-

N

## 146 INUTILITÉ

mation est suivie de douleurs vives , de cris , de veilles , de fievres , de convulsions , d'épilepsie , & même de la mort. On remedie à ces accidens par les moyens qui peuvent résoudre l'inflammation , & faciliter la sortie des dents , c'est-à-dire , par les médicaments qui ramollissent les gencives trop dures , ou qui les minent. On remplit la premiere indication , en frottant souvent les gencives avec le doigt trempé dans les huiles , les graisses , le cerveau de lievre , le miel , le sang de la crête des cocqs ; & la seconde en donnant à mâcher à l'enfant des corps durs & polis , comme les dents de loup , l'agathe , le cristal , ou un morceau de réglisse. Un morceau de peau de porc employé de la même maniere , fait aussi le même effet. Pendant ce tems il ne faut pas négliger d'appaiser l'inflammation des gencives , ou de calmer les convulsions , s'il y en a. C'est à quoi l'on parviendra en faisant prendre à l'enfant des poudres calmantes , absorbantes , des poudres de cinnabre , avec les vers de terre , le guy de chêne , la racine de pivoine , qui

## DES MED. ETRANGERS. 147

a donné tant de réputation à la poudre du Marquis pour les maladies des enfans ; & enfin l'esprit de corne de cerf préparé avec le succin donné de tems en tems depuis quatre jusqu'à six gouttes. Si ces remedes ne calment pas les accidens, il faut faire jour à la dent avec la lancette ; ou , suivant le conseil du célèbre Sydenham , qui se loue fort de cette pratique , & la regarde comme sûre , en venir à la saignée.

LV. Le danger que cause la sortie des dents est à peine passé , que les enfans en courrent d'autres. Les vers leur causent mille maladies différentes , entre lesquelles l'épilepsie ne tient pas le dernier lieu. La pâleur , la lividité des paupières , de fréquentes demangeaisons au nez , la voracité , les douleurs dans le bas-ventre , les songes effraîans , une puanteur particulière de l'haleine , & surtout la sortie des vers par le haut , ou par le bas , annoncent cette maladie. La cure consiste à les faire mourir , & sortir.

Les amers , & les âcres quelconques , & surtout ceux que l'on appelle

Nij

## 148 INUTILITÉ

le spécialement vermifuges, comme les racines de fougere, de filipendule, de chiendent, les feuilles d'absynthe, & de petite centaurée, les fleurs de tanefie, font mourir les vers. On les fait infuser dans le vin, ou la bierre, & on fait prendre quelques verres de cette infusion chaque jour. Les semences de cresson, de choux, & d'ortie, en décoction, ou en poudre, font aussi le même effet. Celse (c) vante fort les dernières. La semence de moutarde, & surtout l'ail mangé en substance, ou sa décoction dans le lait, vont au même but. Celse loue, encore la décoction de lupins, d'hyssope, & d'écorce de meurier, dans l'eau simple, & miellée. Cette dernière mérite la préférence ; les observations des Modernes prouvant l'excellence du miel contre les vers. Les remèdes mercuriels leur sont aussi très contraires, & l'on donne avec succès la décoction de mercure vif dans le lait, l'eau de chiendent, ou l'eau miellée ; ou le mercure doux,

---

(c) Liv. 4. c. 17.

## DES MED. ETRANGERS 149

surtout incorporé avec les extraits amers , & pris à petites doses ; enfin l'éthiops minéral administré d'une maniere convenable. Pendant l'usage des vermifuges , il faut donner de tems en tems quelques purgatifs , & préférer le mercure doux joint à l'extrait d'hel-lebore noir , ou les eaux & sels amers purgatifs ; & pour faciliter la sortie des vers , mettre , suivant le conseil de Celse , de l'eau chaude dans le bassin , toutes les fois que le malade s'y présente.

Si l'on a à faire à des enfans , qui refusent les remedes intérieurs , on les guérit souvent en leur frottant fré-quemment le bas ventre , & surtout le nombril , avec le fiel de beuf , & l'huile d'absynthe , ou de tanesie chaude.

On fait mourir les ascarides , pe-tits vers qui séjournent dans le Rec-tum , & l'anus , & qui excitent une demangeaison très-incommode , par le moyen des remedes internes que nous venons d'indiquer , & des lavemens d'une décoction de mercure vif dans le lait , où l'on fait dissoudre une bonne quantité de miel , ou des la-

N iij

## 150 INUTILITÉ

vemens d'huile seule. On peut substituer à l'huile d'olives, celles de pavot, de lin, d'alysson, & de rapistrum.

LVI. Le rachitis, & le marasme des enfans se guérissent par un régime convenable, & le fréquent usage de la poudre de graine d'anis, ou de fenouil, de racines de pied-de-veau, d'antimoine crud, ou d'antimoine martial antihectique, la teinture de tartre, ou d'antimoine tartarisée; l'infusion de véronique, de ruta muraria, ou de racine d'osmonde, prise deux fois par jour; par les bains de plantes aromatiques, comme romarin, origan, serpolet, melisse; par les fréquentes frictions faites sur tout dans le bain; par un fréquent exercice dans les chariots, & autres machines faites pour aider les enfans à marcher; par un fréquent usage des purgatifs mercuriels (e). Ces remèdes bien administrés, aidés surtout par le mercure, donné de tems en tems,

---

(e) V. la Thèse de Rachitide soutenue en  
1735 M. Heister présidant.

## DES MED. ETRANGERS. 151

font plus d'effet qu'aucun remede étranger. Car ils divisent les humeurs épaisses, levent les obstructions, font mourir les vers, qui contribuent souvent à la maladie, & chassent le virus vénérien, s'il y en a, comme il arrive quelquefois.

Si le marasme est causé par les vers, il se guérit par les remedes prescrits dans les maladies vermineuses.

Nous avons parlé plus haut (2-6.) de la petite vérole, qui se guérit dans les enfans, comme dans les adultes, par une boisson délaïante, une chaleur moderée, des eaux & des pou-dres calmantes, nitreuses, diaphorétiques, & par les acides legers.

Cette méthode est aussi propre pour guérir les fievres aigues des enfans; & l'on vient à bout des intermittentes par celle que nous avons indiquée plus haut (8. 9. 10.)

LVII. Il nous reste à montrer que nos remedes domestiques sont capables de dompter tous les poisons, quoique le nombre en soit grand, pourvû qu'on les emploie à tems.

De ceux que produit le regne mi-

N iiiij

## 152 INUTILITÉ

néral , l'arsenic , & le sublimé corrosif sont les plus ordinaires , soit qu'on les emploie par méprise , les prenant pour du sel , ou du sucre , ou par méchanceté . La force de ces poisons consistant dans un sel acre , caustic , ou corrosif , qui corrode , & détruit promptement l'estomac , ne peut être mattée , adoucie , & détruite par un moyen plus efficace que l'eau chaude bue à grands coups , & souvent recommençant à en boire de nouvelle jusqu'à ce qu'elle ait emporté toute l'âcreté du poison . On peut joindre à cette eau , si on en a sous la main , quelque huile , ou du beurre , qui attaquent puissamment l'âcreté de ces poisons . Le lait chaud , le gruau d'orange , ou d'avoine , le bouillon léger non salé , sont encore des remèdes qui ne le cedent en rien aux plus célèbres antidotes , & alexipharmiques .

LVIII. Le règne végétal a aussi ses poisons , qui se présentent plus souvent à combattre . Les plus communs sont les champignons veneneux , la ciguë de terre , & d'eau , l'aconit , la bella donna , le stramonium , &

## DES MED. ETRANGERS. 153

le jusquiamie. Ces poisons ne sont point corrosifs comme les mineraux ; mais par une qualité , jusqu'à présent inconnue , ils causent des convulsions , des douleurs d'estomac , des inquiétudes. Quelques-uns attaquent le principe des sensations , produisent le délire , l'aliénation de l'esprit , & souvent la mort.

Dans ces différens cas on ne peut rien faire de mieux que de faire vomir le malade avec une quantité suffisante de tartre émétique , ou de racines de cabaret , lui faisant boire beaucoup d'eau chaude. Lorsque le poison est rejeté , il faut le rétablir par le bon vin , & autres corroborans.

On peut joindre l'opium à ces poisons , puisqu'une trop grande quantité de ce suc est non-seulement dangereuse , mais cause un assoupissement mortel. On dompte ce poison par le vinaigre avalé dans une grande quantité d'eau chaude ; les lavemens âcres donnés en même tems pour réveiller le malade ; la saignée dans les pléthoriques ; l'application d'un fort vinaigre sous le nez , & sur les tempes ,

154 INUTILITÉ

& les tiraillements des différentes parties du corps continuées jusqu'à ce que le malade s'éveille.

LIX. Les poisons du règne animal se guérissent aussi par nos remèdes.

On a quelquefois remarqué que l'usage des moules avoit été nuisible. Dans un pareil cas , il faut faire vomir le malade , & le traiter comme nous l'avons dit en parlant des poisons végétaux.

Le poison des animaux venimeux se communique moins par l'usage intérieur de leur chair , que par leur morsure , ou leur piquure. C'est une remarque de Celse (f). Parmi les animaux venimeux , les viperes , les serpents , les scorpions des païs chauds , & dans nos païs les chiens enragés tiennent le premier rang. Une matière maligne , & empoisonnée , se glisse dans le sang au moyen de la salive introduite par la blessure , le corrompt , & le change de maniere qu'il cause des tumeurs , des inflam-

(f) *Non tam comesta , quam morsu nocent.*  
Cels, Lib. 5. c. 27.

## DES MED. ETRANGERS. 155

mations , des inquiétudes , souvent le délire , la crainte des liquides , & la mort.

Tous ces poisons se guérissent comme nous l'avons dit plus haut de l'hydrophobie, ou rage (48.), c'est-à dire, qu'il faut dilater la blessure avec le bistouri , & la laver exactement avec l'eau salée , ou le vinaigre , & ensuite y mettre le feu. Quant à l'intérieur , on y pourvoit par l'usage fréquent de l'infusion de scordium , ou de sauge , entremêlant de tems en tems l'essence de scordium mêlée d'esprit de vitriol jusqu'à une agréable acidité , le vinaigre simple , ou le vinaigre de ruë. Cette méthode fait sans contredit autant & plus d'effet , que les remèdes étrangers les plus chers. Ceux qui voudront voir cette matière traitée plus au long , peuvent avoir recours à la Chirurgie de M. Heister , Livre des blessures , chap. XVI.

LX. Après avoir prouvé que la Medecine Allemande peut se passer de remèdes étrangers , il ne sera pas difficile de prouver que la Chirurgie n'en a pas plus de besoin. Car 1°. l'Al-

## 156 INUTILITÉ

l'Amagne donne naissance aux astrin-  
gens les plus forts , le vitriol , l'alun ,  
la pierre hématite. On y trouve des  
styptiques de toute espece préparés  
avec ces mineraux ; l'esprit de vin le  
mieux rectifié , & ce champignon sty-  
ptique , appellé communément vesse  
de loup , & lycoperdon par Tour-  
nefort. 2°. Nous avons pour la gué-  
rison des blessures les huiles d'œufs ,  
& de cire , qui ne le céderent en rien  
à tous les baumes étrangers. On peut  
aussi préparer avec les boutons de  
peuplier une essence balsamique émol-  
liente , & qui ne seroit point inférieure  
en odeur & en vertu à celle du baume  
du Perou. Il n'y a même presque point  
de blessure curable qu'on ne guérisse  
avec l'esprit de vin seul , ou les tein-  
tures tirees par son moyen de nos Plan-  
tes vulneraires , comme il paroît par  
les effets de l'eau d'Arquebusade , qui  
n'est rien autre chose. L'eau de chaux  
fait souvent le même effet dans les  
blessures , & plusieurs ulcères. 3°. Nous  
avons pour nettoier les blessures l'a-  
lun brûlé , & le précipité rouge de  
mercure ; 4°. Contre les inflammations  
extérieures , l'eau de chaux ,

l'esprit de vin , & le vinaigre de litharge ; 5°. Différens incisifs pour ré-soudre les tumeurs dures , & le mercure que l'on peut employer intérieurement & extérieurement ; 6°. Pour ramollir les tumeurs , plusieurs racines , & plantes émollientes , les oignons , le levain de pain , la mie de pain cuite dans le lait , avec le beurre , & le miel , & une infinité d'autres remedes analogues.

Quant aux opérations de Chirurgie , nous avons pour les faire de très - habiles Médecins , & Chirurgiens , qui ont porté cet Art presque à sa perfection. Les instrumens ne nous manquent pas non plus. Nous avons d'aussi habiles ouvriers qu'on en peut souhaiter. Enfin si la Chirurgie n'a point encore atteint la perfection , que ne devons-nous pas attendre du sage établissement fait à Berlin par le Roy de Prusse , pour que tous ceux qui s'appliqueront à l'avenir à l'exercice de la Médecine , & de la Chirurgie , puissent , outre les autres parties de la Médecine , apprendre gratuitement pendant un an l'Anatomie , & la Chirurgie , &

158 INUTILITÉ  
du judicieux règlement par lequel  
ce Prince oblige les uns & les autres  
de consacrer ce tems à l'étude de ces  
deux sciences ?



# DISSERTATION

Où l'on examine la maniere  
dont l'esprit féminal est  
porté à l'ovaire.

*Par M. Jean-Baptiste SILVA,  
Docteur Régent de la Faculté  
de Médecine de Paris.*

D I S-



## DISSERTATION

Où l'on examine la maniere  
dont l'esprit féminal est  
porté à l'ovaire.

### I.



A Femme ne met pas moins à la gêne l'esprit des Philosophes , que le cœur des Héros. C'est dans son sein que se forme le genre humain. Chacun le sait , mais il n'est pas aisë de découvrir comment s'opere le prodige. Embrasée d'une douce flamme , une femme ne respire que les plaisirs de l'amour. Elle tend à l'homme des pièges de toute espece , & le fait tomber dans ses filets. Mais elle est elle-même la dupe de son adresse ; elle rachète un plaisir passager de mille peines dont

O

## 162 DISSERTATION

elle ne sera pas sitôt délivrée. Car s'il se trouve dans ses ovaires quelque œuf dans l'état de maturité ; il devient fécond , & voilà un commencement d'une grossesse , qu'on a grande raison d'appeler une maladie de neuf mois.

L'œuf étant fécondé , les parties d'un homme encore embryonné se développent , & croissent ; & l'œuf , augmenté de volume , ne peut plus être contenu dans le calice où il étoit attaché. Il est donc obligé de changer de place , & poussé dans l'utérus le six , ou septième jour de la conception , par le moyen des trompes qui l'ont reçu à sa sortie de l'ovaire.

Une femme connoît qu'elle a conçu par un léger frisson qui se fait sentir immédiatement après le congrès fécond ; & c'est un signe de grossesse auquel ne se méprennent pas les femmes qui ont été plusieurs fois dans cet état. D'ailleurs il se fait dans le corps des changemens sensibles , dont l'âme même n'est point exempte. La femme devient triste , chagrine , pensive. Il survient des dégouts , des nausées , une dépravation d'appétit ,

## SUR LA CONCEPTION. 165

des vomissemens. La digestion se dérange ; les hypochondres sont tendus douloureusement , même l'estomac étant vuide. Il arrive de fréquentes palpitations de cœur. Quelquefois les alimens qui étoient les plus agréables à la femme , lui deviennent odieux , d'autres ont le goût agréablement flatté de ceux qui produisent un effet contraire. Le flux menstruel s'arrête , les mammelles grossissent , durcissent , & deviennent un peu douloureuses. Le lait qui les remplit sur la fin de la grossesse les rend un peu plus molles.

Il faut qu'il y ait une cause générale de tous les accidens qui suivent la conception , accompagnent la grossesse , & attaquent tout le corps. On ne peut cependant les attribuer à l'agitation violente des esprits , ni au déchirement de la membrane qui enveloppe l'ovaire , comme quelques-uns l'ont prétendu , ni à la vivacité extraordinaire du plaisir que les femmes gouttent dans la conception. Le déchirement de la membrane de l'ovaire ne se fait qu'insensiblement. Il ne peut donc causer de douleur , ni

O ij

## 164 DISSERTATION

même de sensation ; ce qui seroit inévitable , s'il arrivoit une émotion défordonnée dans les esprits. D'ailleurs l'agitation des esprits causeroit une augmentation de la fermentation du sang , & une accélération de son mouvement circulaire. Le pouls devenu plus foible pendant la grossesse , la suppression des regles , la pesanteur du corps , prouvent pourtant que le sang s'épaissit. De plus cette même agitation des esprits ensuite des passions de l'ame ne produit pas les mêmes effets. On n'a qu'à consulter les femmes ausquelles un plaisir phantastique a fait illusion pendant le sommeil , ou qui sont attaquées de fureur utérine. On pensera plus raisonnablement si l'on attribue au sang même tant d'accidens qu'on remarque pendant la grossesse. En effet si l'on en tire , même dans les premiers tems , on le trouve épais , & mélangé de différentes couleurs. D'où il suit manifestement que son tissu a été changé par le congrès fécond , & que l'épaississement qui en est la suite a diminué sa fermentation.

Or ce changement de disposition

## SUR LA CONCEPTION. 165

du sang n'est rien moins qu'inutile à la conception. Car si le sang de la femme a tant d'âcreté, ou de chaleur, qu'il ait de la peine à s'épaissir, il est difficile qu'elle devienne féconde avant que ces défauts soient corrigés. S'il faut des exemples pour convaincre de cette vérité, on n'a qu'à faire attention que les femmes d'un tempérament bouillant conçoivent plus aisément après l'usage du bain, parce qu'alors la chaleur des liqueurs est temperée. On fçait encore que la chaleur excessive, qui avoit rendu des femmes stériles pendant leur jeunesse, venant à s'amortir par l'augmentation des années, leur stérilité cesse. Enfin (a) les femmes sont moins fécondes dans les païs chauds, par rapport à la chaleur souvent immo-  
dérée de leur sang.

## I I.

## Le léger frisson qui suit le congrès

---

(a) Duncan dans *l'avis contre l'abus des choses chaudes chap. V. & XVIII.*

## 166 DISSERTATION

fécond , est un mouvement convulsif des parties tendineuses , & musculeuses , produit , comme dans le froid des fièvres intermittentes , par l'irritation , ou le picotement des fibres nerveuses causé par les particules salines acides qui nagent pour lors dans la sérosité du sang. Leur séparation des autres parties de cette liqueur est occasionnée par son épaississement.

La pesanteur , & l'humeur chagrine des femmes grosses , sont des preuves que les esprits animaux sont engourdis , & embarrassés ; & ce défaut est une suite de l'épaisseur du sang , qui , empêchant sa fermentation , diminue la sécretion ordinaire des esprits , ou fait que ceux qui ont été produits dans la masse des liqueurs ne peuvent s'en débarrasser qu'avec beaucoup de peine.

Les symptômes qui ont rapport à la digestion des alimens reconnoissent pour cause le dérangement du ferment de l'estomac , qui , devenu trop aqueux , développe bien les sels acides des alimens , mais ne leur donne point le mouvement propre à la digestion ; ou , chargé de sels trop gros-

## SUR LA CONCEPTION. 167

fiers , heurte contre la membrane du ventricule , en lui causant de la douleur , & rarefie les alimens divisés en molécules trop grosses ; ou enfin , trop visqueux , & trop paresseux , est incapable de pénétrer le tissu des alimens pour les dissoudre ; ce qui fait que le développement de leurs fels , causé par leur séjour trop long dans l'estomac , les aigrit , & les corrompt ; tous vices du ferment dont il ne faut s'en prendre qu'à la diminution de la fermentation causée par l'épaississement du sang. Car dans cette disposition ses fels sont moins divisés , ses souffres moins atténusés , & la sérosité s'échappe aisément de leurs locules , en conséquence de l'adhérence de leurs parties trop grossières.

Or la digestion ne peut être viciée que le chyle ne soit plus crud , plus épais , & plus austere ; ni le chyle avoir ces qualités sans épaissir , & coaguler le sang auquel il se mêle ; ni le sang devenir plus épais , sans que sa circulation se ralentisse. Il faut donc qu'il gonfle les vaisseaux des poumons , & qu'il en comprime les

vésicules ; & de-là la difficulté de respirer.

Lorsque le sang s'arrête dans les vaisseaux de ce viscere , ses artères gonflées outre mesure se contractent plus fortement , & repoussent le sang vers le cœur ; & c'est la cause de la palpitation.

Enfin si l'épaisseur du sang est telle que la circulation devienne trop lente dans le poumon , le ventricule gauche reste vuide , ce qui interrompt son mouvement pour quelque tems ; & de-là la syncope ; accident dans lequel tombent souvent les femmes grosses en prenant leurs repas.

Le ferment de l'estomac ne peut être gâté sans que la salive , qui a beaucoup d'affinité avec lui , ne contracte la même mauvaise disposition ; elle tire donc des alimens une teinture tout-à-fait insolite , & nouvelle , & il s'excite diverses saveurs , suivant la différence de masse , de figure , de mouvement , & de combinaisons , des parties hétérogenes , qui , extraites des alimens , nagent dans la salive. C'est ce qui fait qu'on a du dégoût pour

## SUR LA CONCEPTION. 169

pour les alimens qui précédemment flattent le plus le palais , & qu'on trouve délicieux ceux qui fesoient une impression désagréable.

C'est aussi l'épaississement du sang qui donne lieu à la sécretion du lait , & à la suppression des regles. En effet , on ne peut accuser de cette suppression l'emploi qui se fait du sang superflu pour la nourriture du fétus , qui n'en a pas besoin d'une si abondante , du moins dans les premiers mois , comme il paroît par la nécessité où l'on est ordinairement de saigner les femmes grosses , & même plusieurs fois. Mais la suppression est causée par le deffaut de génération de l'humeur qui excite l'écoulement des regles.

Car le flux menstruel n'est pas l'effet de la plethora , mais d'une humeur qui suinte continuellement des parties génitales de la femme , & que les glandes vasculeuses , & vésiculaires , de l'utérus séparent en moindre quantité qu'elle ne se produit. Or , cette liqueur , au bout d'un certain période , se trouve dans le sang dans la plus grande quantité , où elle puisse

P

## 170 DISSERTATION

y être , & alors on s'apperçoit de l'augmentation de son écoulement , ce qui arrive lorsque celui des regles est instant ; & les glandes de l'utérus, gonflées plus que de coutume par cette liqueur , devenue , & plus abondante , & plus développée , empêchent le sang qui fermenté de passer librement par les vaisseaux comprimés ; il s'amasse donc en trop grande quantité dans ce viscere à cause de celui qui y arrive sans cesse , & est forcé de se faire un passage audehors.

Le ferment qui atrofie les glandes de l'utérus est de la même nature que celui qui se philtre dans les glandes des mamelles pour en empêcher l'affaissement , & les tenir toujours en état de faire la sécretion du lait. Car la liqueur qui découle de ces différentes parties est à peu près de même goût , & de même caractere , c'est-à-dire , de la nature du sel ammoniac , comme il paroît par son mélange avec d'autres liqueurs. Or , le sang s'épaississant dans le tems de la conception , il s'engendre une moindre quantité de ce ferment ; ce

qui empêche la fermentation mens-truelle de se faire à l'ordinaire , & arrête l'écoulement accoutumé des re-gles. Que leur suppression soit l'effet de l'épaississement du sang , c'est ce que prouve le rétablissement de cette évacuation par l'usage des remedes apéritifs , qui augmentent la fer men-tation du sang , en augmentant sa fluidité. Il faut donc se garder de croire que la suppression du flux mens-truel , pendant la grossesse , vienne de ce que le placenta est tellement attaché à l'utérus qu'il bouche les vaisseaux destinés à cette évacuation. Car le placenta n'est point attaché à tout l'utérus , mais seulement à une partie , & cette adhésion ne se fait qu'environ treize jours après la con-ception. Il est pourtant ordinaire que les regles s'arrêtent aussi-tôt après la conception ; & elles se suppriment également lorsque le fétus se nourrit dans les trompes mêmes de la ma-trice (b) , ou qu'il tombe dans la ca-

(b) Graaf, *de Mulier. Organ. c. 14.* Elsholt-zius, *de Conceptu tubarum.* Riolan, *lib. II. cap.*

## 172 DISSERTATION

pacité du bas ventre (c).

La diminution de la fermentation du sang est cause que le chyle se change difficilement en cette liqueur, qu'il furnage pendant long-tems, qu'il entre aisément dans les glandes de l'utérus dilatées, & qu'il s'y sépare pour servir de nourriture au fœtus.

L'épaississement du sang est enfin cause de celui de la liqueur qui a coutume de se philtrer dans les glandes des mammaelles ; ce qui fait que, par son séjour, il les gonfle, & les durcit. Cependant les pores de ces glandes s'élargissent, tant par la quantité de liqueurs qui y abondent, que par la fermentation lente qu'y excite le développement des sels mis en mouvement, soit par la chaleur des parties voisines, soit par la pulsation des artères, soit par le rétablissement successif de la fermenta-

35. Vassal, Chirurgien de Paris, ann. 1669. dans son Ouvrage intitulé des deux Matrices.

(c) L'Abbé de la Roque dans son Journal de Médecine N°. I. d'après la Relation de M. de S. Morefy.

tion de toute la masse du sang ; & l'élargissement des pores des glandes ouvre le chemin à la partie chyleuse du sang , dont la sécretion fait le lait.

Si les glandes des mammelles livrent passage à cette liqueur plus tard que celles de la matrice , c'est que le ferment utérin est plus salé , & plus délié , ce qui l'empêche de s'épaissir aussi aisément , & lui fait concevoir en peu de tems un mouvement fermentatif , qui est aidé par la chaleur du lieu ; & de-là vient que les glandes de l'utérus , bien que d'un tissu plus ferme , se gonflent plutôt que celles des mammelles.

Tant que le sang se soutient dans son état d'épaisseur , le fétus est retenu dans la matrice ; mais la fermentation du sang se rétablissant insensiblement dans les derniers tems de la grossesse , il s'y développe une assez grande quantité de ferment utérin , pour y exciter le gonflement ordinaire chaque mois lorsque la femme n'est pas grosse. Les fibres de l'utérus entrent donc en contraction , repoussent les racines du placenta , & le fétus , libre des atta-

P iiij

## 174 DISSERTATION

ches qui l'affermissoient à la matrice , s'affaïsse sur lui-même , est tourmenté par la disette d'alimens , irrité par leur âcreté , & , s'agitant de tous côtés , excite des douleurs , qui , faisant couler en abondance les esprits dans le diaphragme , & les muscles du bas ventre , produisent des contractions de ces parties qui avancent l'accouchement , & enfin le terminent.

## I I I.

L'épaississement du sang qui cause des changemens si considérables pendant la grossesse , est l'effet d'une cause particulière aux femmes grosses , mais qui est la même chez toutes , c'est-à-dire , celle qui produit la fécondation , où la semence de l'homme. Quand je dis la semence , il ne faut pas entendre cette matière épaisse que l'homme répand dans le congrès ; c'est une vapeur subtile , que la grossière enveloppe , qui opere le prodige de la génération. En effet , elle rend l'œuf fécond , & , épaisissant le sang , lui donne une disposition parfaitement convenable au dé-

## SUR LA CONCEPTION. 175

veloppement , & à la nutrition du fétus , & qui , empêchant l'éruption du flux menstruel , garantit aussi le fétus du malheur d'être entraîné par cet écoulement. Cette disposition du sang est aussi cause que le chyle se change moins aisément en cette liqueur , & que les mamelles se disposent à la sécretion du lait qui doit servir de nourriture à l'enfant aussitôt après qu'il sera né. Enfin l'évaporation de l'esprit séminal à la fin du terme de la grossesse , & le rétablissement de la fermentation du sang , excitent les mouvements auxquels il appartient de faire sortir le fétus de sa prison. Il étoit digne du très-sage Auteur de la nature , que tant d'effets nécessaires à l'œuvre de la génération partissent d'une même cause , ou de l'énergie du seul esprit séminal.

Pour qu'il parvienne à l'ovaire , & qu'il y féconde l'œuf , il est obligé de se glisser dans les vaisseaux sanguins ; car il n'y a pas d'autres chemins pour y arriver. En effet des obstacles de la part des trompes l'empêchent de passer par cette voie.

Et d'abord il s'en trouve un dans

P iiiij

## 176 DISSERTATION

la maniere dont elles s'insèrent dans l'utérus. Elles en percent obliquement les membranes (*d*) , de sorte que celle qui le tapisse intérieurement ferme, & bouche l'ouverture de celle qui le revêt à l'extérieur , & fait la fonction d'une véritable valvule ; méchanique tout-à-fait semblable à celle qui s'observe à l'insertion des uretheres dans la vessie. Or comme le but de la nature en disposant l'insertion des uretheres dans la vessie , comme elle l'a fait , a été d'empêcher qu'il ne refluat quelque chose de la vessie dans les uretheres , & en même tems que l'entrée de l'urine dans la vessie restât libre , on a lieu de conclure que l'insertion oblique des trompes dans l'utérus permet bien à ce qui est dans les trompes d'y descendre , mais empêche ce qui est dans l'utérus d'en sortir par ces canaux.

Une autre preuve de cette vérité est que le stilet le plus délié ne peut passer de l'utérus dans les trompes ,

---

(*d*) Joann. Broen , *Medic. Theoretic.* N°. 29. n.  
p. 120.

## SUR LA CONCEPTION. 177

& qu'il passe aisément des trompes dans l'utérus ; & s'il reste encore quelque doute , on n'a qu'à se rappeller que le souffle , avec quelque force qu'il soit poussé dans l'utérus , ne peut se faire un passage dans les trompes (*e*). Cette membrane qui clôt l'ouverture des trompes est encore beaucoup plus sensible dans la femelle du lapin , où elle ressemble à la valvule du colon (*f*).

Mais quand l'esprit féminal pourroit passer par les trompes , leur pavillon , où l'extrémité la plus large , qui est du côté des ovaires , en est éloignée de deux travers de doigt. L'esprit se répandroit donc plutôt dans la cavité du bas ventre , qu'il ne s'éleveroit vers l'ovaire. Car c'est un conte que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès. Ce n'est que trois , ou quatre jours après , que les trompes ,

(*e*) Casp. Bartholin. Thom. fil. *De Ovar. mulieb. & generat. histor. Epist. ad Guillermum Rivam.*

(*f*) Regner de Graaf , *de mulier. Organ. cap. XIV. p. 184.*

## 178 DISSERTATION

dans les femelles du lapin , prennent cette situation , & cependant six heures après on remarque un changement dans les œufs (g).

Mais je veux encore que les franges des trompes embrassent les ovaires dans le tems du congrès , l'esprit séminal ne seroit-il pas arrêté par l'épaisseur , & la force de la membrane de l'ovaire , ou des œufs mêmes ? Il y a d'ailleurs des expériences indubitables qui prouvent que l'esprit séminal est porté à l'ovaire par une autre voie que celle des trompes.

Les Transactions Philosophiques de la Société Roiale de Londres , rapportent qu'une chienne qui étoit pleine reçut dans le ventre un coup qui , quelques jours après , lui fit mettre bas , non des chiens , mais leurs os , leurs cartilages , & leurs chairs. On la fit couvrir quelque tems après , & on l'ouvrit au bout de quelques jours. On trouva dans la partie supérieure de la trompe un petit fétus , & l'ex-

(g) Casp. Bartholin. *loco citato* , & lib. de *Diaphragm. cap. III. Sect. III.*

## SUR LA CONCEPTION. 179

trémité inférieure , ou celle qui s'insere dans l'utérus , entierement fermée par l'amas du reste des chairs à demi corrompues des chiens dont elle avoit précédemment avorté (b).

Le célèbre M. Nuck , dont la capacité en fait d'Anatomie est connue de tout le monde , emporta un ovaire à une chienne , & fit une ligature à la trompe du côté opposé. La blessure étant guérie , il fit couvrir la chienne , & l'ajant ouverte peu de tems après , on trouva deux œufs entre l'ovaire qui restoit , & la ligature de la trompe. Le reste de la trompe entre la ligature , & la matrice étoit vuide , & affaissé. Or , il n'y a point lieu dans l'un & l'autre de ces cas de soupçonner le plus légèrement que l'esprit séminal ait été porté à l'ovaire par la trompe. Il faut donc qu'il y soit arrivé par le canal des vaisseaux sanguins.

Il est vrai que le chemin est long ; mais il est aisé. Les évacuations pé-

---

(b) *Transact. Phil. Anglic. N°. 147. Joann. Bohn. circul. Anatom. p. 13.*

## 180 DISSERTATION

riodiques que souffrent les femmes élargissent les vaisseaux de l'utérus, leurs pores en sont beaucoup dilatés; pourquoi donc la matière très-déliée de l'esprit séminal n'y pourroit - elle pas passer? Il semble que l'expérience prouve l'affirmative. En effet les femmes deviennent plus aisément fécondes immédiatement après la fin de leurs règles, & il est très-rare que celles qui n'en ont jamais eu le deviennent. La raison de ces observations est fort simple. Les dernières n'ayant jamais souffert de dilatation des membranes, & vaisseaux de cette partie, les ont trop serrés pour que l'esprit séminal puisse s'y insinuer, & les autres dont les membranes, & les vaisseaux ont été relâchés, ouverts, élargis, n'ont aucun obstacle à opposer au passage de l'esprit séminal.

C'est par la même raison que les femmes qui ressentent beaucoup de plaisir dans le congresse conçoivent plus aisément. Car l'abord plus abondant des esprits dilate davantage les pores des parties destinées à la génération.

## SUR LA CONCEPTION. 181

L'esprit féminal étant donc mêlé à toute la masse du sang , se répand partout le corps , & parvient aux œufs par le canal des vaisseaux qui leur portent la nourriture , & qui doivent par la suite se changer en placenta , & achieve la génération dans les ovaires ; & cependant il produit dans les autres parties les symptômes ordinaires de la grossesse.

## I V.

On se persuadera sans peine que l'esprit féminal est porté aux ovaires des animaux par une autre voie que celle des trompes , si l'on fait attention à la conformation de leurs parties génitales. Le vagin des quadrupèdes , & notamment des vaches (i) , a dans toute sa longueur , & principalement vers l'utérus , une grande quantité de rides , qui font presque autant de valvules , & l'orifice de l'utérus , est rempli , & bouché , par une muco-

---

(i) Marcel. Malpigh. *de utero, viviparorum ovis, Dissert.*

## 182 DISSERTATION

sité épaisse, & gélatineuse. Peut-on raisonnablement se persuader que la semence d'un coq, exprimée de deux testicules extrêmement petits, puisse monter jusqu'à l'ovaire d'une poule dont la portière est longue de trois quarts, & plus, & d'ailleurs est fort tortueuse ?

Il n'est même point douteux que les femmes ne deviennent quelquefois fécondes, quoique le chemin des trompes soit fermé à l'esprit féminin. C'est ce qui suit nécessairement des exemples de superfécondations, qui ne sont pas rares (*k*). Car dans le tems de la grossesse l'orifice de l'utérus est exactement fermé. Or pour qu'un nouvel œuf devienne fécond dans le tems que le fœtus est déjà grand (*l*), il faut qu'il passe du vagin dans l'ovaire quelque portion de la sémence. N'est-ce point encore la même chose lorsque l'orifice du vagin est fermé

(*k*) Aristot. *histor. animal.* lib. VII, cap. 4.  
Guillelm. Harvæi, *Exercit. de generat. animal. de partu.*

(*l*) C'est ce qui fait l'étonnement de Galien, *de usu part.* lib. XV, cap. 7. p. 143.

## SUR LA CONCEPTION. 183

contre nature par une forte membrane , ou par une excroissance charnue , ce qu'on a vu plusieurs fois , au rapport d'Auteurs très-graves (*m*) , & ce qui a fait que ces femmes n'ont pu accoucher qu'après l'incision de cette membrane ? Or dans ces cas l'esprit séminal n'a eu d'autre voie que les vaisseaux sanguins pour parvenir à l'ovaire. Il n'y a d'ailleurs dans ce passage rien de difficile , ni de contraire à l'ordre de la nature.

Il passe au travers de la peau , dont le tissu est beaucoup plus dense , des corps beaucoup plus grossiers que l'esprit séminal. Les frictions font pénétrer le mercure par les pores , & excitent la salivation. Un liniment de térébinthine donne à l'urine l'odeur de violette. Les emplâtres résolutifs dissipent des tumeurs , même profondes. Les émolliens résolvent , & dissolvent les liqueurs épaisse. Les

(*m*) Riolan. *Anthropogr.* lib. II. cap. 35. Guillelmeau, *de l'heureux Accouchement*, liv. II, chap. 10. Blanckart. *Collect. Medic. Physic. Cent.* III. *Observ.* 36. Manget. *Biblioth. Anatomy.* Vol. I. p. 595.

## 184 DISSERTATION

maturatifs changent en pus louable le sang corrompu, & putrefié. Or, tout le monde sait que ces effets sont produits par les parties les plus déliées de ces remèdes qui pénètrent les pores de la peau. Le célèbre Boyle rapporte que quelques plantes purgent lorsqu'on en frotte le nombril. Il y en a d'autres qui provoquent la sueur par leur application aux poignets. On vantoit, il y a peu de tems, une poudre, qui, bien que grossière, produissoit une sueur fort abondante quand on en la frottoit entre les paumes des mains. D'où il est permis de conclure que les pores des vaisseaux livrent aisément passage à ce qui se présente pour y passer.

C'est une vérité qui résulte encore du prompt changement qui arrive au pouls après le repas, ou de la disposition au sommeil qui le suit, ainsi que du rétablissement des forces qu'on éprouve promptement après avoir pris des alimens, surtout liquides, & spiritueux, avant même que le chyle ait pu se mêler au sang par les voies qui le portent des intestins à la masse de cette liqueur. Il est

## SUR LA CONCEPTION. 183

est donc évident que les parties les plus déliées des alimens ont passé dans les vaisseaux qui serpentent dans le ventricule. Il arrive quelquefois aux cantharides employées dans les vésicatoires de causer une ardeur d'urine. Or en ce cas personne ne peut douter que leurs parties les plus subtiles n'aient été introduites dans le sang, & qu'elles n'aient été portées par la voie de la circulation à la vessie, toute éloignée qu'elle est de l'endroit où les vésicatoires ont été appliqués. D'où l'on tire une preuve évidente que l'esprit séminal peut être porté à l'ovaire par la même voie, & qu'au moyen de la fermentation qu'il excite dans l'œuf mur, il met en mouvement l'ébauche du fœtus qui y est renfermé.

Je dis par le moyen de la fermentation ; car la liqueur contenue dans l'œuf a un goût salé, & change en vert les teintures violettes ; ce qui prouve qu'elle renferme beaucoup de sel alkali. Au contraire l'odeur de la semence est doucâtre ; elle éteint le mercure ; elle est remplie de vers ; tous signes qui sont propres aux li-

Q

## 186 DISSERTATION

queurs remplis d'un sel acide. C'est ce qui fait que le mélange de la semence avec la lymphe de l'œuf est suivi d'une fermentation qui développe peu à peu les parties du fétus. Or la fermentation qui se fait dans l'œuf est suivie de son gonflement, & ce gonflement du déchirement de la membrane commune de l'ovaire, en conséquence duquel les esprits animaux, attirés dans une espèce de ligament qui attache la trompe à l'ovaire, le contractent de maniere que le pavillon de la trompe s'applique à l'ovaire, & reçoit l'œuf qui s'en détache, lequel est poussé dans l'utérus par une espèce de mouvement péristaltique de la trompe. Pendant ce tems la partie de la semence qui reste mêlée au sang de la femme, à raison des sels acides qu'elle contient en abondance, l'épaissit, & le coagule.

Si l'on s'étonne des effets différens que la semence produit, c'est-à-dire, qu'elle excite la fermentation dans l'œuf pendant qu'elle la diminue dans le sang, & qu'on en demande la raison, je répondrai que la difference de ces effets vient de la différente

## SUR LA CONCEPTION. 187

disposition du sang , & de la lymphé de l'œuf. On voit quelque chose d'absolument semblable en mélant différentes liqueurs. Le même esprit de nitre qui coagule la lymphé , & le sang , mêlé avec la bile produit une fermentation (n).

Je le veux , me dira-t'on ; mais une liqueur aussi déliée , & aussi active que l'esprit séminal , peut - elle épaisser le sang ?

Pourquoi non ? Y a-t'il rien de plus actif que l'esprit de vin ? Cependant il coagule le sang lorsqu'on l'injecte par la jugulaire d'un animal vivant (o). C'est une vérité constatée par une infinité d'expériences. Les phénomènes qu'on remarque dans les Eunuques , prouvent d'ailleurs que l'effet du mélange de la semence avec le sang est tel que nous l'avons dit. Comme il leur manque le couloir de la semence , elle reste mélangée au sang , & y produit les effets que

(n) Bagliv. *De bilis naturæ , usu , p. 429 , &c 438.*

(o) Bagliv. *Dissert. de Experiment. Anat. pract. Experiment. III. p. 674.*

## 188 - DISSERTATION

produisent les acides, quand ils s'y trouvent en abondance. Car ils n'ont pas de barbe, parce que la lymphé est épaisse; ils ont une disposition à l'assoupissement; ils sont pusillanimes, d'un esprit lourd, & obtus, parce que leurs esprits sont embarrassés dans un sang épais. Puis donc que la retention de la semence dans le sang des Eunuques en produit l'épaississement, & que quand elle a passé dans le sang d'une femme, & qu'elle devient grosse, elle éprouve les accidens qui sont les suites de l'épaisseur du sang; on ne peut attribuer cette épaisseur du sang des femmes grosses qu'à l'esprit seminal qui s'y est mêlé.

## V.

Le mélange qui se fait de l'esprit seminal au sang des femelles dans le tems du congrès se prouve encore par le goût, & l'odeur des chairs des brebis qui ont été accouplées peu de tems avant que d'être tuées. Car l'un, & l'autre sent le belier. On remarque la même chose dans les poisssons, dont les femelles ont la chair

## SUR LA CONCEPTION. 189

flasque , & insipide , après le fray. Il y a d'ailleurs beaucoup de preuves qu'il en arrive autant aux femmes. Celles qui sont d'une complexion si amoureuse qu'elles sont plutôt fatiguées que rassasiées des plaisirs de l'amour , ou celles qui gagnent leur vie en se prostituant , exhalent une mauvaise odeur de toutes les parties du corps ; marque certaine que toute la masse de leur sang est corrompue ; or , comme cette mauvaise odeur ne vient que de la répétition trop fréquente du coït , c'est une preuve qu'il a passé quelque partie de la semence dans le sang.

La même vérité se confirme par ce qu'on observe à l'égard des femmes en santé , qui ont eu commerce avec des hommes infectés du virus vénérien. Car il arrive quelquefois à ces femmes d'avoir quelques années après des pustules dans différentes parties du corps , & de ressentir de grandes douleurs , non seulement dans les jointures , mais dans le milieu des membres , & d'être attaquées des autres accidens de la vérole , bien qu'on ne découvre aucun vestige de la maladie

## 190 DASSERTATION

dans les parties génitales , les premières exposées à l'action du virus. Il faut donc conclure de cette expérience que la semence infectée du virus , & par conséquent épaissie par le mélange du sel vénérien , est passée dans les vaisseaux de l'utérus.

Quand je dis que le virus vénérien épaissit les liqueurs , c'est ce qui n'est pas douteux , si l'on en juge par la difficulté que les bubons vénériens ont quelquefois à suppurer , & par les tubercules noueux qu'il forme dans les os mêmes. Il est donc possible à l'esprit séminal d'entrer dans les pores des vaisseaux , & rien ne l'empêche de se mêler à la masse du sang , étant entraîné par le torrent de la circulation.

Par cette méchanique on voit évidemment comment l'œuf devient fécond , & le sang s'épaissit , ce qui est l'effet du mélange de la semence chargée de sels acides ; on voit comment le fétus trouve en abondance un aliment convenable quand il est descendu dans l'utérus ; on voit la cause des changemens qui arrivent dans les liqueurs des femmes pour l'avantage

SUR LA CONCEPTION. 19<sup>e</sup>

du fétus , comme sont la suppression des règles , l'expulsion du fétus qui atteint sa maturité , la sécretion du lait dans les mamelles ; on voit ce qui produit les incommodités qui s'ensuivent nécessairement de l'épaisseur du sang des femmes grosses , c'est-à-dire , la mauvaise humeur , la pesanteur , le dégoût des alimens , les nausées , les vomissements , la dépravation du goût , le dérangement de la digestion , la tension des hypochondres , la palpitation de cœur , la syncope ; tout ce qu'on observe dans le tems de la grossesse conduit à croire que le sang des femmes est altéré par le mélange de l'esprit séminal ; rien n'empêche qu'il n'y passe par les pores dilatés qui servent aux évacuations ordinaires , puisque des corps beaucoup plus grossiers que la semence passent par des pores beaucoup plus étroits que ceux des vaisseaux de l'utérus , c'est-à-dire , par ceux de la peau ; il n'y a pas d'autre chemin par où cet esprit puisse parvenir librement à l'oeuf ; on ne peut donner aucune autre raison probable des accidens qui accompagnent la grossesse

## 192 DISSERTATION

que l'altération causée dans le sang par le mélange de l'esprit féminal ; j'ai donc raison de soutenir que cet esprit se mêle au sang des femmes dans la conception.



DIS-

## DISSERTATION

Où l'on examine si dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la saignée révulsive.

*Par M. Jean-Baptiste SILVA,  
Médecin Consultant du Roy,  
& Premier de S. A. S. Mon-  
seigneur le Duc,*

R





## DISSERTATION

Où l'on examine si dans les inflammations il faut toujours donner la préférence à la saignée révulsive.

### I.



Il le choix convenable des parties pour en tirer du sang produisroit d'aussi bons effets dans la pratique de la Médecine , que la découverte de sa circulation jette de jour dans sa théorie, le nombre des heureux succès ne seroit point inférieur à celui des spéculations avantageuses. Mais si les hommes se jettent aveuglément entre les bras de l'erreur , ils sont en récompense extrêmement circonspects , pour ne pas dire indif-

R ii

## 196 DISSERTATION

férens , quand il s'agit d'embrasser la vérité , lorsqu'elle se présente à leurs ieux simple & nue. Deux motifs les en détournent souvent , la défiance , & l'envie , qui leur fait regarder comme une honte d'apprendre quelque chose d'autrui. Les découvertes les plus importantes n'ont pas de privilege. Elles souffrent des contradictions dans le tems qu'elles paroissent ; il est du moins bien rare qu'elles acquerent une autorité qu'on ne peut leur refuser par la suite. Celle de la circulation s'est faite le siecle dernier , & le nôtre en fait l'application à la pratique de la Médecine , en enseignant à tirer du sang de diverses parties , suivant le siege des diverses maladies,

Le sang est comme l'origine , & la source , de toutes les liqueurs qui circulent dans le corps humain. Les liqueurs produisent des maladies assorties à leur caractère ; mais c'est du sang même que dépendent principalement les inflammations ; genre de maladies également cruelles , & redoutables , qui ne font grace à aucune partie du corps , & qui produisent

Dans chaque partie des accidens différens, toujours accompagnés de douleurs aigues, & de fièvre.

Lorsque la tête entière en est attaquée, elle ressent tout-à-coup une douleur très - cruelle ; le visage est gonflé, & enflammé ; les veines sont plus remplies que de coutume ; les artères trop pleines battent plus fortement, & surtout celles des tempes ; le malade n'ose ouvrir les yeux par la douleur qu'il ressent quand il lui arrive de le faire ; la nuit succéde au jour, & le jour chasse la nuit, sans qu'il ressente le moindre soulagement ; ses urines sont abondantes, & limpides ; il est souvent embrasé de la fièvre qui survient ; alors il se fait une agitation violente, & impétueuse dans le pouls ; la respiration devient fréquente ; la langue seiche, raboteuse, avec un goût d'amertume, noircit à la racine ; le malade dévoré de la soif a de la peine à faire passer les liqueurs par son gosier desséché ; des rêves incurables le fatiguent, & quelquefois il tient des discours extravagans dans le tems même qu'il paroît être le plus à lui ;

R iiij

## 198 DISSERTATION

son urine est rouge , & sans sédiment.

Si l'inflammation attaque principalement les meninges , les yeux brillans paroissent étinceller , ou bien ils s'appesantissent par un excès d'humidité qui découle en larmes sans que le malade s'en apperçoive ; le visage & l'ame n'ont point d'assiette constante , & dans le commencement de la maladie il arrive des délires passagers ; le pouls même est sujet à des altérations de même nature , alternativement enfoncé & élevé , foible & fort , lent & vif ; les carotides battent plus violemment que les autres artères du corps ; des soubresauts convulsifs se font sentir dans différentes parties , comme les mains , & principalement les tendons du poignet ; les doigts plus gonflés que de coutume ont de la peine à se plier ; l'urine est transparente , & enflammée ; le plus souvent il survient une surdité , & alors il arrive quelquefois une hémorragie par le nez , ou la voix est embarrassée , ou l'on a grand mal au col ; la main tremble au malade lorsqu'il veut prendre

quelque chose , il aime à être couché sur le côté , & à demi sur le ventre ; les jambes sortent du lit comme d'elles-mêmes ; alors l'esprit est livré à un délire violent ; le malade parle sans cesse , fait des demandes ridicules , & se cherche quelquefois dans lui même ; il demande ses habits ne connoissant point sa foiblesse , & , faisant effort pour se lever , il frappe tout ceux qui ont le malheur d'être exposés à ses coups , sans épargner son épouse , ni s'attendrir à ses pleurs , & jette un regard féroce sur ceux qui veulent le retenir au lit , & les déchire avec les dents ; mais le châtiment suit de près la faute ; car les assistants effraies le voient tout-à-coup tomber comme demi-mort ; ensuite il ne sent plus son mal ; il fixe sur la terre ses yeux hagards ; il remue les doigts , il s'occupe à tirer des poils de sa bouche , ou de sa couverture , & souvent il se fait une occupation continue de ce travail.

Quand la substance même du cerveau est enflammée , la tête appesantie est quelquefois accablée d'une grande douleur , mais qui n'est point

R iiiij

## 200 DISSERTATION

aigue ; elle est le plus souvent sourde , & purement gravative ; le regard est triste , & la prunelle dilatée ; il y a un abbattement excessif , & sans proportion avec la fièvre ; dans le commencement de la maladie l'on est impitoyablement fatigué de rêves, sans qu'on en connoisse les causes ; vous trouverez le plus souvent le malade dans un assoupissement insurmontable ; des images monstrueuses se présentent à ses sens , & à son esprit ; il a de la peine à retomber dans un sommeil de mauvais caractère , dont il perd le souvenir dans le moment de son réveil ; ses yeux étincelants évitent la lumière ; sa respiration est vite , & embarrassée ; le pouls est quelquefois comme dans l'état de santé ; souvent l'urine n'a pas de mauvais caractère ; quelques malades ont le ventre gonflé ; il y a des éblouissemens ; le malade tient des discours déraisonnables , & ronfle quand il est couché sur le dos ; ses yeux à demi ouverts sont accablés de brouillards , ou ne se remuent que lentement à cause de leur gonflement ; la transpiration , & l'haleine sentent

mauvais contre l'ordinaire du malade ; si la maladie tire en longueur , on croiroit qu'elle se change en mieux ; gardez-vous de vous y méprendre , ces apparences trompeuses couvrent une suppuration mortelle.

Si le gosier est attaqué d'inflammation , le malade ne peut , & n'ose , remuer la tête ; il y a douleur de cette partie , & insomnies ; grande difficulté de respirer sans vice dans la poitrine , ou dans le poumon ; le malade se dresse pour attirer l'air ; d'abord sa langue est couverte d'une mucosité blanchâtre , & épaisse , puis elle devient livide , noire , repliée , ou torse ; quelquefois il coule une liqueur par le nez ; les yeux sont rouges , & larmoians ; la bouche est quelquefois pleine d'écume ; la voix n'est plus qu'un filet ; le malade veut étancher sa soif , & les liquides lui sortent par le nez ; il n'entend , & ne voit que confusément ; ou quand la fièvre est très-aigue , il est menacé d'une suffocation imminente , sans qu'il paroisse de grosseur au-dehors ; le malade commence-t'il à respirer , & à avaler plus aisement , voit-on

## 202 DISSERTATION

luire un râion d'esperance , helas ! il est bien passager ; car si la rougeur ne passe du dedans au-dehors , une défaillance emporte tout d'un coup le malade ; ou s'il paroît à la fois une rougeur au col , & à la poitrine , il se fait une très-forte , & fréquente contraction des artères carotides ; l'haleine est épaisse en sortant ; elle est d'une mauvaise odeur ; alors les sueurs sont salutaires ; le pouls ensuite devient inégal , s'il se fait une métastase de la matière morbifique sur le poumon ; la violence de la fièvre est suivie du délire ; d'autres malades sont baignés d'une sueur très-abondante ; la voix se perd ; le malade alors voit tout le monde , & ne reconnoît personne ; il a les yeux à demi ouverts sans rien regarder ; l'on entend un sifflement dans le gosier , il semble que le poumon qui regorge veuille sortir par cette voie ; il avertit du moins que la mort est dans le voisinage.

L'inflammation se jette-t'elle sur la poitrine , souvent il y a d'abord des frissons , puis une fièvre continue aigüe , & qui redouble sur le soir ,

quelquefois il y a des vomissemens dans le commencement de la maladie ; alors on est tourmenté d'une douleur de côté fixe , & poignante , qui quelquefois s'étend vers le dos , & souvent se replie jusqu'au sternum , quelquefois de l'entre-deux des omo-plates , ou simplement du dessous de l'une des deux , elle se communique au gosier , & à la mammelle , sur-tout quand le malade touffe , ce qui lui arrive souvent , & toujours avec beaucoup de peine ; le pouls est petit , vite , & très dur ; la respiration fréquente , embarrassée , se termine quelquefois par un soupir ; les aîles du nez s'écartent à chaque inspiration ; on entend beaucoup de bruit dans la poitrine ; on expectore des crachats sanglans au moyen d'une toux fatiguante ; un nuage huileux nage sur l'urine , qui est trouble , & épaisse ; le ventre est paresseux , ou s'il est trop libre , & qu'en même tems les déjections soient crues , le malade va de mal en pis ; la douleur tensive devient plus incommode , & la toux plus fréquente , quand on est couché sur un côté , que quand

## 204 DISSERTATION

on se couche sur l'autre ; le malade n'a point de repos ; & tous ces accidens sont plus considérables à proportion que la poitrine eût plus étroite , ou défigurée par quelque vice de conformation ; les sueurs sont de mauvais augure , quand elles coulent dans le commencement de la maladie ; elles annoncent un état des plus fâcheux quand elles sont précédées de frisson , & sont un signe de suppuration ; enfin l'abattement du visage , la jaunisse des yeux , & leur obscurcissement , sont les avant coureurs de la mort.

Quand le diaphragme est attaqué d'inflammation , la douleur est inexprimable ; le malade ne sait dans quelle posture se mettre ; la respiration est tremblottante ; on dirait que le malade ne respire qu'en soupirant , & ces soupirs sont fréquens , courts , & douloureux ; jamais il n'a la liberté d'éternuer ; le pouls est petit , dur , & serré ; l'urine est très-déliée , & transparente ; il y a douleur à la dernière vertèbre du dos , & à la première des lombes ; les côtés du bas ventre sont retirés , & tendus ;

il survient à la fin un ris sardonique, un étincellement des yeux, & enfin un délire qui n'a point de rémission.

Lorsque l'estomac est enflammé, l'on est tourmenté d'une douleur ardente, pulsative, & poignante, dans toute la région supérieure du bas ventre, & cette douleur s'étend souvent jusqu'au dos ; les omoplates sont tirées en en bas ; la respiration se fait avec peine, ainsi que la déglutition, si l'inflammation s'étend jusqu'au canal de lésophage ; le visage est plus rouge qu'il ne devroit être naturellement ; on voit au milieu de l'épigastre une tumeur dure, tendue, & qui résiste au toucher, lequel cause de la douleur au malade ; on sent une forte pulsation de l'artere gastrique, surtout quand le malade a pris quelque chose, & comme une élévation répétée de l'estomac ; le hoquet se met de la partie, quelques-fois de fréquens vomissemens, & même sanglans ; la langue est seiche, rouge, ou très-blanche ; l'urine telle que dans l'état de santé, le plus souvent enflammée ; le malade ne peut souffrir la boisson chaude, & desire

\* R

## 206 DISSERTATION

la froide ; tout le corps se ressent du mauvais état de l'estomac ; souvent la peau est glacée , dans le tems que le dedans du corps est embrasé ; quelquefois il y a palpitation de cœur ; quand la matière morbifique vient à s'absceder , la main s'enfle , & le pied du côté opposé ; si l'haleine devient froide , la mort est à la porte.

Le foie est-il attaqué d'inflammation , le visage est embrasé , & cependant il n'est pas rare qu'il soit brun , ou même verdâtre , pendant que tout le reste du corps est attaqué de jaunisse ; on a un dégoût extrême pour les alimens ; la langue , d'abord rouge , se couvre bientôt d'une mucosité jaunâtre , puis noirâtre ; il y a tumeur dans le côté droit vers les fausses côtes , avec une douleur sourde , mais qui est toujours aigue quand l'inflammation est dans les membranes du foie ; autrement la douleur est obtuse lorsque le malade est couché sur le côté malade , mais plus vive quand il l'est sur le gauche ; la situation sur le dos est supportable ; en approchant la main du côté du malade un Médecin ha-

bile connoît les differens degrés d'inflammation à la grandeur de la tumeur, & au plus ou moins de chaleur de la partie ; le pouls est très-grand, dur, & inégal ; il arrive des hémorragies par le nez ; quelques malades sont tourmentés d'une chaleur ardente dans la paume des mains, & la plante des pieds ; quelques-uns sont fatigués d'une toux seiche, & d'une difficulté de respirer ; quelquefois de hocquets fréquens ; l'excrétion de l'urine diminue, & celle qu'on rend est âcre, enflammée, & briquetée ; le ventre est resserré ; il y a nausée, vomissements bilieux, ou bien un grand cours de ventre ; les frissons qui surviennent annoncent la suppuration.

Lorsque la rate s'enflamme, la couleur du visage devient livide ; & souvent les joues sont rouges ; la respiration est embarrassée, & comme entrecoupée, surtout quand le malade est couché sur le côté droit ; il y a dans le côté gauche du bas ventre une douleur obtuse, qui s'étend souvent jusqu'au diaphragme, & à l'épaule gauche ; il y a encore pesan-

**208 DISSERTATION**

teur dans le même côté , pulsation fourde , & tumeur , qui résiste quelquefois comme une corde tendue ; la langue est couverte d'une muco-sité noirâtre ; quelquefois un sang noir sort par les selles , ou par le vomissement.

Quand les reins sont enflammés ; on sent une douleur fixe , avec une pesanteur dans la région des lombes ; cette douleur est quelquefois aigue , & poignante , & augmente par la toux , ou l'éternuement ; le battement du tronc de l'aorte inférieure , & celui des artères émulgentes , est fort incommodé ; il y a sans cesse ardeur d'urine ; mais cette liqueur , déliée d'abord , devient rouge , puis épaisse , & quelquefois teinte de sang ; le malade est cruellement tourmenté de douleurs ; il s'agit sans cesse , ne peut se tenir sur les pieds , ni dans une situation droite , ni couché sur le ventre , ni sur le côté opposé à celui du rein qui est enflammé ; la chaleur incommode des lombes augmente quand il est sur le dos ; la cuisse du côté malade est frappée de stupeur , & la douleur se communique

## SUR LA SAIGNE'E. 209

munique jusqu'à la verge ; communément il y a envie continue de vomir , mais le vomissement ne procure aucun soulagement ; les sueurs deviennent froides ; & souvent les membres se refroidissent , & frissonnent.

Si la douleur descend dans le bassin , & que la vessie s'enflamme , l'excrétion de l'urine qui est en petite quantité , sans sédiment , & quelquefois teinte de sang , ne se fait qu'avec de grandes douleurs ; la douleur se fait sentir à la région du pubis , & s'étend au périnée , & même jusqu'à l'extrémité de la verge , avec démangeaison , chaleur , & rougeur ; on a des envies fréquentes d'aller à la selle ; quelquefois les excréments grossiers se suppriment ; il survient une tension du bas ventre , & une strangurie , qui , si elle continue trop long-tems , occasionne une fièvre qui fustoque le malade ; quelquefois aussi l'éruption d'un érysipele qui vient à se faire tout-à-coup sur la peau , & la liberté rendue à l'excrétion de l'urine , sauvent le malade.

S

## 210 DISSERTATION

Quand le mésentere est enflammé, l'on sent au toucher une résistance dans le bas ventre; une douleur comme causée par un déchirement, & accompagnée de pulsation, se fixe vers les lombes; les artères mésenteriques battent avec violence; l'appétit se perd entièrement; les déjections sont mêlées de chyle, auquel succède ordinairement une liqueur purulente, & déliée.

Lorsque l'inflammation attaque les intestins, il y a quelque difficulté de respirer, & d'uriner; une chaleur extrême dans les hypochondres; pulsation des artères gastro-épiploïques, & mésenteriques; douleur aigue piquante dans le ventre; envie continue d'aller à la selle, avec des tranchées, & resserrement des hypochondres; d'abord les déjections sont blanches, & égales, en petite quantité, & liées, puis jaunes en petite quantité, & liées, ensuite semblables à des raclures, & enfin mêlées de caroncules, écumeuses, verdâtres, livides, noires, & de très-mauvaise odeur; tous les membres s'appesantissent; il vient continue-

ment des vomissements ; une douleur au foie , & un réfroidissement des membres se mettent souvent de la partie ; le pouls est petit , & dur ; il survient des veilles , des délires , & pour lors il arrive des tremblemens du cœur , des défaillances , des sueurs abondantes , & froides , & un réfroidissement des extrémités.

L'inflammation de l'utérus produit des accidens étonnans ; ce viscere , & les aînes sont tendus , & gonflés ; la malade est tourmentée d'une chaleur incommode , de battemens répétés , d'une douleur cuisante , qui s'étendent jusques aux lombes ; l'une des deux cuisses , ou même toutes les deux s'appesantissent ; les veines du vagin sont gonflées ; l'orifice de la matrice est enflé , & retiré ; la malade a beaucoup de peine à remuer le corps ; elle n'en a pas moins à respirer quand elle est couchée sur le dos , & ses douleurs augmentent beaucoup quand elle est sur l'un , ou l'autre côté ; souvent son visage rougit quand elle retient son haleine , & quelquefois elle fait des efforts pareils à ceux de l'accouchement ; les hémorro-

Sij

## 212 DISSERTATION

des s'enflammat , & la tourmèn-  
tent ; l'inflammation gagne l'intestin  
rectum ; le ventre est resserré , quel-  
quefois trop lâche ; souvent la vessie  
est affectée , & l'urine se supprime ;  
dans le redoublement des douleurs  
cette liqueur est déliée , & limpide ,  
mais dans la rémission elle est très-  
épaisse , & trouble ; ensuite il suinte  
de l'utérus des liqueurs purulentes ,  
& fétides ; la malade jette de pro-  
fonds soupirs , tourne tous ses regards  
sur son Médecin , & ses yeux brillans ,  
inquiets , & humides , laissent cou-  
ler des larmes ; il y a demangeaison  
incroyable dans les parties génitales ,  
& quelquefois une passion démesu-  
rée du congrès ; des frissons revien-  
nent le plus souvent sans ordre , mais  
plus communément ils reprennent le  
soir à une heure réglée ; alors la fièvre  
devient très-violente , avec délire ,  
hoquet , syncope , convulsion , &  
réfroidissement des extrémités .

Lorsque l'inflammation se jette sur  
quelque partie extérieure , il y vient  
une rougeur , avec tumeur , chaleur ,  
douleur , tension , pulsation , & fie-  
vre .

## SUR LA SAIGNE E. 213

Or tous ces accidens sont produits par le rallementissement , ou l'interruption totale , de la circulation du sang dans la partie affectée. Tout l'objet du Medecin doit donc être de moderer l'impétuosité du sang qui aborde à la partie , & d'en accélerer le retour. On se trouvera donc toujours bien de ce qui aide les vaisseaux à prendre le dessus sur le sang qui leur résiste , & qui s'y arrête ; & c'est le seul moyen d'operer la résolution de l'obstacle , & de déraciner sûrement là cause du mal.

## I I.

Heureux celui qui est venu à bout de connoître les vraies causes des maladies , & dont les ieux pénétrans percent l'obscurité profonde dans laquelle elles sont enfouies ! Enrichi d'observations , il ne craint point d'entreprendre la cure des maladies. Mais il n'est rien moins qu'aisé de remonter à leur cause. Le plus habile , sans contredit , des Médecins , le savant Hippocrate , n'a pas toujours découvert la cause des maladies dont

## 274 DISSERTATION

il a si bien décrit les accidens ; & ,  
constraint d'en revenir à la puissance  
cachée d'une Divinité supérieure , il  
trouvoit dans des maladies quelque  
chose de *divin* , ou de furnaturel.

Comme la santé dépend de plu-  
sieurs loix de la méchanique , & des  
différentes combinaisons de ces loix ,  
les maladies reconnoissent plusieurs  
causes , & qui sont différentes les  
unes des autres. L'inflammation est  
aussi l'effet de plusieurs. Elle-même  
est de deux especes ; car l'une se fait  
dans les vaisseaux sanguins mêmes ,  
& l'autre dans les lymphatiques ; de  
forte pourtant que cette dernière es-  
pece ne peut jamais exister sans la  
premiere , pendant que l'existence de  
la premiere est indépendante de la  
seconde. Or l'une & l'autre dépend  
du dérangement du mouvement cir-  
culaire , ou du mouvement propre  
du sang.

Il est étonnant à combien de diffé-  
rentes courbures , de différentes ana-  
stomoses les vaisseaux sont assujettis.  
Tous les vaisseaux , tant sanguins que  
lymphatiques , si l'on n'en excepte  
le tronc commun de l'aorte , se ter-

minent en cône , de maniere que l'extémité des artères la plus éloignée du cœur est la pointe du cône , si on considere chaque branche en particulier , & que la totalité des extrémités arterielles étant rassemblée en forment la base. En effet tous les rameaux d'une artere quelconque forment une capacité plus grande que celle du tronc dont ils partent ; & le nombre de ces rameaux est encore plus petit , & chacun d'eux d'un calibre plus étroit , que les veines capillaires avec lesquelles ils s'abouchent. Ce sont des vérités connues de tous les Anatomistes. Il est donc certain que les liqueurs du corps coulent dans les arteres d'un canal plus étroit dans un plus large. Les liqueurs font un effort continuel contre les parois des vaisseaux ausquels elles donnent le mouvement , mais leurs efforts se réduiroient à rien sans les vaisseaux mêmes.

Toutes les parties du corps , quelque petites qu'elles soient , sont arrosées par le sang. Les arteres lymphatiques naissent des sanguines. Il n'y a point de partie dans le corps qui ne

## 216 DISSERTATION

soit obligée d'emprunter d'elles sa nourriture , & par conséquent il n'y a pas de partie dans le corps qui ne puisse être le siège de l'inflammation.

Lorsque le sang , épaissi , ou rarefié , se ralentit , ou s'arrête , dans les extrémités des artères capillaires , & surtout à la pointe , où elles s'abouchent aux veines , le sang ne peut passer au-delà du point de l'anastomose , & la résistance qu'il y trouve augmente son effort. Celui qui vient par derrière poussant celui qui le précède , ne fait qu'augmenter l'obstacle ; parce que la partie postérieure du canal ne peut être gonflée , que l'antérieure ne se retrécisse. En conséquence le sang mutiné redouble ses coups contre les paroits des vaisseaux , & c'est ce qui produit la chaleur , la pulsation , & la douleur. Son bouillonnement produit la chaleur qui se manifeste au-dehors. Les vaisseaux gonflés de sang compriment ceux du voisinage ; lesquels , gênés dans l'endroit de la compression , empêchent le sang qu'ils reçoivent de couler librement ; & c'est ainsi que l'inflammation

## SUR LA SAIGNE'E. 217

mation gagne , & s'augmente. Mais c'est surtout vers le lieu de l'engorgement que le sang fait le plus d'efforts pour s'ouvrir un passage.

Le sang qui coule à trop grands flots , qui aborde aux parties avec une impétuosité tumultueuse , & qui en revient en trop petite quantité , dérange toutes les sécretions. La partie rouge pénètre souvent au lieu de la lymphe dans les orifices des artères lymphatiques , & parvient même jusques aux veines de même nom , où , par un retardement contre nature , elle tend à la suppuration. Les vaisseaux lymphatiques mêmes , étant gonflés , ou par la raréfaction de la lymphe , ou parce que l'écartement des paroits des artères sanguines est nécessairement suivi de la dilatation des orifices des vaisseaux lymphatiques qui s'y abouchent , sont obligés de recevoir la partie rouge du sang. Tout se fait de force ; car le sang , irrité des obstacles qu'il trouve en son chemin , redouble ses efforts , & surmonte la résistance que lui font , & la structure des vaisseaux lymphatiques , & la liqueur qu'ils

T

## 218 DISSERTATION

contiennent. Celui qui le suit se précipite dans le passage que le premier lui a fraié , & entre par violence dans des vaisseaux déjà trop gonflés , & qui ne devoient contenir que de la lymphe. C'est de cette maniere que le sang se hâte d'entrer dans ces vaisseaux , & d'y causer une inflammation ; & c'est par cette raison qu'il donne une teinture rouge à des liqueurs qui devroient être transparentes ; c'est enfin ce qui fait que des parties du corps qui doivent être très-blanches de leur nature , prennent une couleur rouge par l'inflammation , & que son augmentation est suivie de douleur , quand les vaisseaux gonflés sont enveloppés de filets nerveux.

Lorsque le sang se porte avec trop de violence à la tête par les artères carotides , & vertebrales , & qu'il n'en revient pas en suffisante quantité , l'engorgement des vaisseaux produit un tiraillement des membranes , & cause un violent mal de tête. Lorsque par les mêmes artères vertebrales , & les carotides internes , il s'élançe dans les meninges , on y re-

marque beaucoup de vaisseaux gonflés de sang , ce qui produit la phrénesie. S'il se jette avec la même impétuosité sur la partie cendrée , & la substance médullaire du cerveau , celle-là devient rougeâtre , & celle-ci se trouve tachetée de beaucoup de points rouges.

Lorsque , mêlé avec une humeur épaisse , & fixe , il se porte aux glandes de la peau , par divers rameaux des branches supérieures de l'aorte , ou de l'aorte inférieure , il se forme des tubercules qui doivent venir à suppuration , & c'est la petite vérole ; mais c'est la rougeole si le sang est gâté par le mélange d'une humeur âcre , & déliée. S'il se répand sous la peau par taches , c'est une fièvre pourpreuse.

Quand il est poussé avec violence dans la partie extérieure du cerveau , elle se gonfle par son propre volume ; & il arrive une stupeur. Quand il se répand abondamment , & s'arrête dans les sinus , & la moelle du cerveau , & du cervelet , il comprime le cerveau , la moelle allongée , & celle de l'épine , & cause l'apoplexie.

Tij

## 220. DISSERTATION

S'il est forcé d'entrer dans les organes visuels , soit par les branches des carotides externes , ou internes , & qu'il soit poussé dans la conjonctive , il produit l'ophthalmie ; & la squi-nancie , quand il aborde en trop grande quantité par les rameaux des carotides à la partie supérieure du canal de la trachée art re.

Lorsque les rameaux intercostaux des artères sousclavieres qui se distri-buent de chaque côté aux deux côtes supérieures , ou que les arteres intercostales inférieures qui portent le sang aux côtes inférieures , le font couler en trop grande quantité dans la plevre , il se forme une vraie pleu-relie ; mais c'en est une fausse , lorsque l'engorgement se fait dans les thora-chiques qui naissent de l'axillaire.

Lorsque le sang , porté aux reins en abondance par les arteres  mul-gentes , en revient en trop petite quantité , & se trouve forcé de pénétrer dans les vaisseaux glanduleux , il arrive une néphrétique , & quelquefois en même temps une difficulté d'uriner. S'il se jette en trop grande quantité dans la substance de la vessie

par l'artere hypogastrique , il cause une rétention d'urine , & souvent une ardeur ; & quand les artères honteuses le portent violemment au col de la vessie , & au canal de l'urethre , il produit la strangurie , & quelquefois la difficulté d'uriner.

Quand le sang pur passe dans les vaisseaux de la peau , il produit une ecchymose , ou un érysipele , quand il est animé d'une liqueur déliée , & bilieuse ; lorsqu'un sang bourbeux passe dans les vaisseaux lymphatiques de la peau , dans les fievres fort ardentes , & qu'il s'embarrasse dans les glandes des aisselles , des aînes , ou dans les parotides , il se forme des bubons.

Enfin en quelque partie du corps , au-dehors , ou au-dedans , que le sang se porte avec trop de violence , ou qu'il cause du désordre dans un siege qui lui est étranger , il arrive battement , chaleur , douleur , rougeur , gonflement , tension , en un mot un phlegmon.

Il est incroyable combien de préjudice cause le sang qui est au-dessus de l'endroit engorgé en pressant dans

T iii

## 222 DISSERTATION

la partie affectée celui qui le précède. Car ce dernier y est poussé avec plus de force, devient plus compact, s'y fixe plus opiniâtrement, & les vaisseaux lymphatiques en sont de plus en plus remplis. C'est ainsi que le mouvement impétueux du sang augmente les obstructions, & l'inflammation qui en est la suite, en gonflant de plus en plus les vaisseaux; ce qui fait que leur ressort s'affoiblit, qu'ils résistent moins, que leurs membranes deviennent plus minces, & se crévent, si la maladie se prolonge, & qu'il arrive une suppuration.

On peut voir par-là combien il est utile de détourner le sang de la partie affectée, & combien il seroit dangereux de l'y attirer, ou d'y causer une dérivation de cette liqueur. Puis donc qu'il est aujourd'hui certain que le sang est entraîné par un mouvement de circulation, profitons de cette connaissance, &, guidés par elle, mettons au jour les loix que suit la nature dans la circulation du sang, loix conformes aux observations que la pratique de la Médecine

nous a donné occasion de faire , & ausquelles par conséquent nous sommes obligés de nous soumettre.

## III.

Dans tous les païs , & dans tous les tems , on a recommandé la saignée ; & avec raison ; car la Médecine n'a pas de remede plus sûr , pas de plus efficace ; & le secours de notre théorie , d'accord avec l'usage que l'on fait tous les jours de ce remede , justifie parfaitement les éloges que lui ont donnés les Médecins de tous les âges. Car chaque saignée diminue la quantité du sang que la veine ouverte reporteroit au cœur , & par conséquent celle que le cœur distribueroit à toutes les parties. Tous les membres se ressentent donc de cette diminution du sang ; & tous les vaisseaux étant également débarrassés du sang surabondant , le gonflement , la chaleur , la tension , la rougeur , le battement , l'accablement , diminuent proportionnellement à l'évacuation. Le pouls s'adoucit aussi. Et comme les vaisseaux desenflés ont plus de

T iiiij

## 224 DISSERTATION

ressort, & de liberté pour se mouvoir; & se rétablir, le pouls devient plus dégagé. La contraction des vaisseaux devenant aussi plus libre, & plus forte, & le sang étant moins pressé dans ses canaux, il heurtera contre leurs paroits avec moins de violence, cédera plus aisément à leur pression, & l'équilibre entre les vaisseaux & les liqueurs deviendra plus parfait. Ajoutons que la circulation en deviendra plus prompte, & par conséquent le pouls plus fréquent, & en même temps plus égal. Il y a plus encore: les vaisseaux, se contractant avec plus de force, agiront plus puissamment sur le sang, & l'augmentation de cette action divisera davantage cette liqueur, & en rendra le tissu plus homogène. De ce que la circulation devient plus prompte, & la contraction des vaisseaux plus fréquente, je conclus encore qu'il se présentera plus souvent aux couloirs; & comme ils seront moins comprimés, les fécérétions se feront plus librement, & les purgatifs agiront plus aisément. De plus le volume du sang étant diminué en partie, le mouvement de ce-

lui qui reste se fera plus aisement dans les vaisseaux , & plus librement dans l'intérieur du corps ; & pour lors les remedes altérans se distribueront mieux dans la masse des liqueurs , se mêleront plus intimement à toutes ses parties , & exercent plus sûrement , & plus efficacement , leur puissance sur elles. Enfin s'il y a quelque chose de dérangé dans le mouvement naturel du sang , la saignée y remedie , & a de tous tems été à cet égard regardée comme un des principaux remedes.

Les Modernes ont encore sur les Anciens l'avantage de connoître plus clairement d'où dépendent les avantages de la saignée. Car ces derniers ne connoissant dans le sang qu'un mouvement extrêmement lent , & dont on ne peut se faire une idée claire , sont tombés nécessairement dans une infinité d'erreurs par rapport à la saignée , au lieu que les Modernes , instruits de la circulation , peuvent déterminer positivement la maniere dont on doit tirer le sang , c'est-à-dire , préférer dans certains cas l'ouverture de certaines veines. Car

## 226 DISSERTATION

si l'on veut tirer de la saignée tous les avantages qu'on a droit d'en attendre , il ne suffit pas de sçavoir dans quelles maladies elle convient , & dans quels tems de ces maladies il convient d'y avoir recours , il faut surtout sçavoir de quelles parties du corps suivant les différens cas il est à propos de tirer du sang.

En effet si l'on ne considere la saignée que comme produisant une évacuation d'une certaine quantité du sang qui étoit contenu dans les vaisseaux , il est parfaitement indifférent de la pratiquer dans une partie , ou dans une autre. Dans ce point de vûe son effet ne dépend point de la partie où l'on a ouvert la veine , mais de la quantité du sang qui a été tiré. Mais comme on a rarement la seule évacuation en vue , & que l'objet est en même tems de produire une révulsion , ou bien une dérivation particulière , le choix des vaisseaux n'est point indifférent à un Médecin éclairé , qui veut produire , suivant les cas , ces effets importans , & opposés les uns aux autres ; & il ne peut se dispenser de marquer le

lieu convenable à la saignée pour qu'elle produise dans la distribution du sang qui se porte à la partie malade , le changement qu'il a dessein d'opérer.

Toutes les saignées operent également , bien que sous différens rapports , une révulsion , & une dérivation. La dérivation arrive lorsqu'on attire une plus grande quantité de sang dans la partie où l'on a picqué le vaisseau , & en même tems dans les parties voisines qui reçoivent cette liqueur du même tronc d'artere. Il se fait une révulsion lorsqu'en attirant le sang dans la partie où le vaisseau est ouvert , & celles du voisinage , on le détourne en même proportion des parties éloignées qu'arrosoit le tronc d'artere opposé à celui d'où le sang coule.

La quantité du sang étant diminuée dans une partie , l'abord de celui qui remplace celui qui sort devient plus aisè. En effet la saignée leve tous les empêchemens qui s'opposoient à l'entrée du sang dans cette partie , sans rien diminuer de sa ve-

## 228 DISSERTATION

locité ; puisque pratiquant au sang une issue éloignée du cœur où il auroit été obligé de revenir , tout le retardement auquel il auroit été exposé dans toute la longueur de la veine , tant de la part des paroits du vaisseau , qui par leur propre nature , & par la compression des parties voisines ne demandent qu'à s'affaïsſer , que de celle des angles , & des sinus , contre lesquels le sang est obligé de heurter , ou dans lesquels il est obligé de se répandre en regagnant le cœur , tout ce retardement , dis-je , s'évanouit. Ajoutons qu'il en est de même de celui qu'auroit causé le frottement que tout liquide éprouvé contre les paroits des vaisseaux qui le contiennent , & qui est d'autant plus considérable que l'est le volume du liquide. Il y a plus : le sang qui coule à travers de l'air lui communique moins de son mouvement qu'il n'eut été obligé d'en communiquer à la colonne du sang qui l'auroit précédé dans la veine , & par conséquent le sang coulera par l'ouverture de la veine , & plus vite , & en plus gran-

de quantité, dans un tems déterminé, qu'il n'eut fait si la veine n'avoit pas été ouverte.

Or, la velocité du sang ne peut augmenter dans la veine picquée, sans augmenter en même tems dans toutes les arteres capillaires qui s'abouchent avec les ramifications de cette veine; ni dans les rameaux capillaires de l'artere, sans augmenter dans le tronc commun dont ils partent. Le sang étant enlevé avec plus de rapidité, & résistant moins par conséquent à celui qui le suit, la velocité de ce dernier doit par conséquent augmenter en même proportion; & par la même raison cette augmentation de velocité se fait sentir tout le long du tronc arteriel qui communique du cœur à la veine picquée.

Mais l'accélération du mouvement du sang qui se fait depuis le cœur jusqu'à la veine picquée ne se répartit pas uniformement à toutes les branches arterielles. Il n'y a que celles qui répondent directement à la veine picquée qui s'en ressentent. La velocité décroît donc dans le tronc

## 230 DISSERTATION

arteriel qui donne du sang à ces artères, comme aux autres latérales, & son augmentation est d'autant moindre que les artères sont plus voisines du cœur.

Il y aura donc une dérivation du sang vers l'endroit picqué toutes les fois qu'on fera une saignée. Mais cette dérivation sera plus, ou moins grande, suivant qu'on tirera plus, ou moins de sang, ou qu'il y en aura plus ou moins dans le corps. Elle sera d'ailleurs plus ou moins prompte, suivant que le sang s'écoulera plus ou moins vite par l'ouverture de la veine. Le sang n'a pas plû-tôt commencé à couler que la dérivation commence ; à mesure qu'il en sort une plus grande quantité, la force de la dérivation augmente ; elle augmente plus que dans tout autre tems dans le moment que la saignée finit ; & elle décroît promptement aussi - tôt après qu'elle est parfaite. La dérivation étant finie, la partie dont on a tiré le sang participe au bénéfice de l'évacuation dans la même proportion que les autres parties du corps.

Comme toute évacuation produit une dérivation, toute dérivation produit une révulsion. Car autant de sang la saignée attire de plus dans le canal arteriel qui répond à la veine picquée , autant elle doit en détourner de celui qui devoit couler dans les autres arteres. Or cette révulsion se fait de toutes les parties du corps qui reçoivent le sang de toute autre artere que celle qui est continue au canal arteriel qui répond à la veine picquée.

Il peut se faire aussi une révulsion des parties qui reçoivent du sang de quelques rameaux du tronc qui répond à la veine picquée , lorsque la quantité du sang qui est dans le corps est très-petite , que les branches de ce tronc sont très-voisines du cœur , & que la révulsion surpassé la dérivation. Mais cette révulsion varie suivant la quantité du sang , & la distance du rameau au cœur ; au lieu que la révulsion qui se fait des arteres qui sortent du tronc arteriel correspondant à la veine picquée à la sortie même du cœur , est certaine , & absolue.

## 232 DISSERTATION

Cette dernière révulsion répond exactement à la dérivation qui se fait dans le tronc opposé ; car toute la quantité qui passe de plus dans un tronc arteriel , passera de moins dans le tronc opposé. Il est donc constant que la révulsion est plus ou moins grande à proportion de la quantité du sang qui sort par la saignée. Ajoutons à proportion de celui qui se trouve dans le corps , & disons encore qu'elle est plus ou moins prompte , selon la vélocité plus ou moins grande du sang qui coule par l'ouverture de la veine.

La révulsion dure autant que dure la dérivation de qui elle dépend ; & l'effet permanent devient alors le même que celui de toute autre saignée , c'est-à-dire , l'évacuation , qui dégage toutes les parties proportionnellement. Mais la révulsion absolue , outre l'avantage qu'elle partage avec toutes les autres saignées de diminuer la quantité du sang dans tout le corps , a en particulier celui de desemplir les vaisseaux de la partie affectée ; d'aider le retour de celui qui y est ; de diminuer la quantité & la violence de

de celui qui s'y porte ; de décharger les vaisseaux prêts à se crever ; d'abattre l'enflure des parties enflammées. En conséquence le sang coule par les veines , la chaleur s'abaisse , les douleurs se calment. Faut-il ajouter encore quelque chose ? La révolution augmente l'efficacité de la saignée , & en applique plus efficacement l'effet à la partie malade. L'effort du sang qui se porte toujours à la partie affectée , est détourné vers la partie opposée , l'obstacle que cau-  
soit son retardement est enlevé , son retour est accéléré , & le ressort des vaisseaux ranimé. La dérivation au contraire menace de plusieurs désavantages , & d'une conséquence très-dangereuse , quand on la fait vers des parties tendues , engorgées , enflammées , ou prêtes de l'être , où le sang a de la peine à circuler , & où un nouvel abord du sang qui se ferroit brusquement , en surchargeant les vaisseaux , produiroit , ou augmenteroit les engorgemens. Dans l'é-  
tat des choses , pourquoi balancer à renoncer aux erreurs des Anciens .

V

## 234 DISSERTATION

Faut-il avoir honte de se rendre à la vérité , quoique moderne ?

## I V.

Quelques Médecins , même très-habiles , ont tant d'amour , & de vénération pour l'antiquité , qu'ils trouvent mauvais , & se plaignent hautement , que des personnes de notre tems osoient s'élever contre les sentimens des Anciens. Ils crient partout qu'il est également dangereux , & odieux , de prétendre qu'ils se soient trompés , & même de s'écartier de leurs façons de penser.

Quoi donc ! pendant le tems que l'on poussé à la perfection toutes les especes de sciences , il ne sera point permis de changer , ou d'ajouter quelque chose dans celle de la Médecine , qui est la plus longue de toutes ! La vie de l'homme ne tient qu'à un filet , ses bornes sont toujours très - resserées , il est rare qu'un homme achieve ce qu'il a commencé , & c'est le siecle suivant qui met la dernière main à ce qui a été ébauché dans le précédent .

Si l'on condamne l'usage , & l'application à la pratique , de toutes les découvertes qu'on a faites de nos jours , on a sans contredit grand tort. Il faut nier que la théorie puisse être de quelque usage dans la pratique de la Médecine , ou convenir que tout ce qui enrichit la théorie contribue à la perfection de la pratique. Il n'y a personne de bon sens qui ne reconnoisse les avantages que la spécula-  
tion a retirés de l'application de la Méchanique. Avec quelle clarté ne fait-elle pas connoître les vraies fonc-  
tions des parties de notre corps dont l'Anatomie nous a donné des des-  
criptions si exactes , & tellement su-  
périeures à ce que nous avoient trans-  
mis les Anciens , que s'ils revenoient aujourd'hui , ils feroient à peine dé-  
grossis dans cette science , & ne se-  
roient au plus que les écoliers des Modernes ! En effet c'est à l'Anato-  
mie qu'on a l'obligation de la décou-  
verte de la circulation du sang , &  
de sa démonstration. C'est elle qui  
nous a rendu sensibles la grandeur , la  
distribution , & la direction des vaiss-  
eaux. Si nous jettons les yeux sur

V ii

## 236 DISSERTATION

l'Hydraulique qui nous a fait connoître les loix du mouvement des liqueurs dans les vaisseaux du corps , qu'est-ce qui peut nombrer les avantages que la Médecine en a tirés ? N'est-ce pas à elle que nous avons l'obligation de connoître la force de l'air qui anime toutes nos liqueurs , & dont les propriétés étoient inconnues avant nos jours ? Le corps humain est une machine *Hydro-pneumostatique*. C'est donc dans ces sciences qu'il faut chercher les causes des effets que produit la saignée , c'est-à-dire , l'évacuation , la dérivation , la révulsion , effets toujours inséparables , & toujours entièrement différents l'un de l'autre.

C'est se tromper lourdement que de croire que la révulsion & la dérivation ne different que de nom , parce que l'une est nécessairement la suite , & l'effet immédiat , de l'autre. Je veux pourtant que cela soit vrai , mais c'est sous différens rapports , & dans des parties différentes. Est-il permis de jouer ainsi sur les mots ? En suivant ce système il n'y aura rien dont on n'abuse. La révulsion , & la

dérivation ont chacune leurs effets particuliers ; & quand on n'en sait pas la différence on se précipite dans des erreurs très-dangereuses , & l'on nage toujours dans l'incertitude , & dans l'irrésolution.

La révulsion certaine est diamétralement opposée à la dérivation , & elle en diffère comme l'effet de sa cause. Car la révulsion n'est autre chose que la diminution que procure la saignée de la quantité du sang qui devoit couler dans certains vaisseaux, ou , si l'on aime mieux , la différence qui est entre la plus grande quantité de sang qui y couloit , & la moindre quantité qui y coule dans le tems que dure la saignée. La dérivation au contraire est l'augmentation de sang que la saignée fait couler dans certains vaisseaux. Elle est proportionnée à la distance où sont les vaisseaux de l'artere même qui répond à la veine ouverte ; au lieu que les vaisseaux qui sont exposés à la révulsion certaine y participent également. La révulsion & la dérivation sont toujours en égale proportion , tant à raison de la grandeur , que de

## 238 DISSERTATION

la vîtesse ; mais les effets de ces deux propriétés sont inégaux par rapport à la révulsion ; & c'est être dans l'erreur que de ne les pas distinguer.

La dérivation & la révulsion peuvent être en même tems grandes & lentes , petites & promptes. On peut leur appliquer les combinaisons qu'on remarque dans le mouvement du pouls. On peut donc occasionner plus utilement dans les inflammations une révulsion petite , mais vîte, qu'une plus grande , & plus lente.

La révulsion incertaine , ou variable , qui arrive dans une artere dont un rameau répond à la veine picquée , & dont les autres se distribuent aux parties plus voisines du cœur , desquels nous supposons qu'il se fait une révulsion , la révulsion variable , dis-je , a plus d'affinité avec la dérivation. Cette dérivation produit les différens effets qui sont les suites de la révulsion variable. Ils dépendent de la différente origine des arteres , de la quantité de sang qui est contenu dans le corps , & de celle qu'on tire par la saignée. Quand on se fert de la révulsion variable , lorsque la

veine est fermée , le sang qu'elle a attiré dans l'artere qui répond a la veine piquée , qui conserve pendant quelque tems le même mouvement , & la même velocité dans le vaisseau , trouvant le passage artificiel fermé , se jette sur le champ dans les branches latérales du tronc , & surcharge les parties ausquelles elles se distribuent , jusqu'à ce que son mouvement ordinaire soit rétabli . C'est par cette raison que l'avantage douteux de la révulsion incertaine , & variable , est souvent compensé par le désavantage certain de la dérivation , lorsqu'il y a une suffisante quantité de sang pour opérer la dérivation dans les arteres mêmes où il se faisoit ci-devant une révulsion . Il faut donc regarder comme un principe certain , & incontestable , que la révulsion variable ne s'étend qu'aux arteres du tronc dans lequel se fait la dérivation .

Les Anciens qui ne connoissoient point les loix de la circulation , & de la distribution du sang , ont attribué aux différentes saignées des effets avantageux qui étoient plutôt du

## 240 DISSERTATION

ressort de la révulsion incertaine , & variable ; & c'est ce qui fait qu'il n'y a presque point de parties du corps dont ils n'aient tiré du sang. Mais la révulsion reclame les succès dont on a fait mal-à-propos honneur à la dérivation. Ces succès jettent encore dans l'erreur les partisans de la dérivation , qui , sur les pas des Anciens , lui attribuent les bons effets de la révulsion variable. Ainsi lorsqu'ils recommandoient la dérivation , après avoir beaucoup tiré de sang , ils opéroient réellement une révulsion latérale.

C'est ce dont la saignée de la jugulaire fournit une preuve sensible. Lorsqu'on ouvre celle de ces veines qu'on nomme externe , on facilite la sortie , & l'on accelere le retour , du sang qui revient de l'extérieur de la tête , & l'on aide sa circulation dans la carotide externe , dont les rameaux répondent à ceux de la jugulaire externe ; & de cette maniere la saignée attire une dérivation du sang dans la carotide externe , & par conséquent dans le canal arteriel qui se prolonge du cœur jusqu'à la même artere.

artere. Si donc la quantité du sang que la saignée du col attire de plus dans le tronc commun est surpassée par celle que la même saignée dérive dans la jugulaire externe , il est constant qu'il se détournera dans la carotide externe une partie du sang qui, dans l'état ordinaire, auroit coulé dans la carotide interne , & par conséquent dans le cerveau ; ce qui fait qu'au regard de la branche intérieure de la carotide , il se fait une révolution latérale , propre à dégager le cerveau. D'où il suit évidemment que la saignée de la jugulaire n'est d'aucune utilité , & même qu'elle est fort nuisible , si elle n'a été précédée de plusieurs autres. En effet il a fallu commencer par diminuer le volume de la masse du sang. Autrement si la nouvelle quantité de sang que la saignée attire au de-là de l'ordinaire dans le tronc commun des carotides surpassé celle qui se détourne aussi au de-là de l'ordinaire dans la carotide externe , cette quantité surabondante de sang passera dans la carotide interne ; il se fera donc dans les deux carotides une dérivation qui

X

## 242 DISSERTATION

sera très-nuisible au cerveau déjà engorgé , & dont la partie extérieure est déjà gonflée , & comme dans une disposition inflammatoire.

Ce que nous venons de dire pour expliquer les effets de la saignée de la gorge , peut s'appliquer à celle de l'artere temporale , qui est une branche de la carotide externe. On voit par là ce qui peut être utile , & ce qui peut être nuisible , & par quels secours on peut aider la nature à surmonter la maladie. Rien ne doit donc arrêter ; on ne doit point balancer à quitter l'incertain pour le certain ; on connoît la nature du mal , il faut y appliquer le remede spécifique.

## V.

Ce qu'il y a aujourd'hui de plus puissant en Médecine est contre nous , l'autorité , & la datte de notre sentiment. La plûpart des Auteurs Anciens , & Modernes , pensent autrement que nous sur les secours révulsifs dans les inflammations , ou ne s'accordent point entre eux. Quant à notre sentiment il ne fait presque

que de naître. Mais la vérité est de tous les tems , & nous croions très-permis de changer les notions des Anciens Médecins , ou de les éclaircir. Autrement pour devenir habile en Médecine , il faudroit moins avoir de la memoire que du jugement. Aujourd'hui l'habileté d'un grand nombre ne consiste qu'à scavoir expliquer les Anciens ; leur richesse vient d'autrui ; ils s'égarent sur les pas des autres , & suivent plutôt qu'ils ne marchent. Aussi tombent-ils souvent , ou du moins font-ils des faux pas. Ils dévorent avec avidité tout ce que leurs peres leur présentent ; ils apprennent moins leur doctrine qu'à croire ceux qui la leur enseignent. Mais ils se gardent bien d'emprunter quelque chose de leurs Contemporains , qui ne portent point un habit à la Grecque. Ils respectent extrêmement les Anciens , médiocrement les Etrangers modernes , quant à leurs compatriotes ils n'en font aucun cas. On les entend crier partout que l'amour de la nouveauté renverse ce qu'il y a de plus sacré en Médecine. Soit : mais plus les nouvelles

X ii

## 244 DISSERTATION

découvertes détruiront de préjugés anciens , plus il en faudra faire de cas ; plus on sera délivré d'erreurs , & d'erreurs dangereuses.

L'Antiquité est une perspective d'un goût bien singulier ! plus l'objet est éloigné , plus grand il paroît à ses admirateurs. On diroit que c'est une de ces peintures qui en imposent , & font prestige quand on les regarde de loin. On juge que les Anciens ont d'autant mieux pensé qu'ils vivoient dans un tems plus éloigné du nôtre. Mais comme le prestige de la perspective s'évanouit quand on la regarde de près, l'Antiquité perd beaucoup à être approfondie. Combien n'a-t'on pas combattu la circulation du sang , parce que c'étoit une nouveauté ! Il ne faut donc pas s'étonner qu'on s'eleve aujourd'hui de toutes ses forces contre l'application que nous faisons des loix qui suivent de cette découverte à la pratique de la saignée. Mais ces contradictions tomberont, comme celles qui se sont élevées contre la circulation. L'envie se détruit , mais la verité subsiste toujours. Pour nous nous faisons pra-

fection de n'avoir égard ni aux noms, ni aux termes ; nous écoutons l'autorité ; nous suivons l'évidence ; & quand l'autorité ne s'accorde pas avec cette dernière , c'est à l'évidence que nous rendons les armes. Plus on s'élèvera contre nous , plus la victoire , si elle se déclare en notre faveur , nous fera de plaisir.

La doctrine de la saignée est un corollaire de celle de la circulation du sang. Les Anciens ne sont donc pas juges compétens de la dispute , puisqu'ils ne connoissoient ni la nature de l'inflammation , ni les loix de la distribution du sang dans les vaisseaux. L'erreur où l'on étoit ci-devant au sujet du repos du sang a trompé des Médecins très - éclairés. Vous les verrez cependant recommander très-souvent de détourner le sang le plus loin qu'il sera possible de la partie malade ; & en ce point ils avoient sans doute raison. Mais le plus grand nombre rappelloit souvent par la dérivation les douleurs que la révulsion avoit calmées ; ou, sentant les avantages de la révulsion

X iij

## 246 DISSERTATION

variable , il les a pris pour l'effet de la dérivation.

Ajoutons que comme les Anciens saignoient jusqu'à la défaillance , les désavantages de la dérivation étoient presque compensés par les avantages de l'évacuation universelle. En effet la grandeur de l'évacuation diminuoit le danger de la dérivation. Car si la dérivation n'étoit point l'effet d'une évacuation , elle causeroit beaucoup plus de dommage qu'elle ne fait. Lorsqu'on tire du sang il se précipite en plus grande quantité vers la partie picquée. L'ouverture étant fermée , il s'y distribue dans la même quantité qu'il fesoit avant l'ouverture de la veine. Il est vrai qu'elle ne tarde pas à se desemplir , mais toujours moins que les autres parties du corps. Car l'augmentation de l'abord du liquide fait violence dans cet endroit aux calibres des vaisseaux. Et de-là vient le mauvais effet de la dérivation.

En vain , pour éluder la force de la démonstration , prétendrez-vous que le cours des liqueurs , le calibre des

vaisseaux , leur ressort , ne sont pas les mêmes dans l'état de maladie , & de santé. Vous ne gagnerez rien à supposer un changement dans les liqueurs. Ce changement fait pour la saignée , mais ne détermine pas pour le choix de la veine. C'est la situation de l'obstruction qui seule a ce privilége. Il faut donc toujours blâmer le goût pour la dérivation. Elle n'attaque pas la cause des inflammations ; c'est-à-dire , le trop grand mouvement , ou la trop grande épaisseur du sang , le gonflement du canal en deçà de l'obstacle , & son étranglement au de-là. D'ailleurs la trop grande quantité de sang qu'attire la dérivation empêche la pulsation de l'artère qui refouleroit la matière de l'engorgement ; car elle dilate outre mesure la partie du vaisseau qui est au-dessus de celle qui est obstruée. De plus la dérivation augmente le gonflement des vaisseaux voisins , qui , comprimant plus fortement le canal engorgé , forment un nouvel obstacle à la résolution de l'engorgement.

Qu'on imagine , si l'on veut , une autre cause de l'inflammation , la dé-

X iiiij

## 248 DISSERTATION

rivation n'en attirera pas moins une plus grande quantité de sang dans la partie malade ; or cette nouvelle quantité ne dissoudra pas la matière de l'inflammation qui s'oppose à son passage. Car le sang arteriel qui produit l'inflammation n'obéit pas aisément ; ce n'est même point de là que le sang vient , mais seulement des rameaux voisins de l'artere. C'est pourquoi le sang qui aborde à la partie ne peut surmonter l'obstacle , les vaisseaux se gonflent de plus en plus , se crevent , & le sang qui trouve un passage libre , se répand dans les interstices des fibres; ce qui produit une suppuration , ou une gangrene. Mais si les vaisseaux ont assez de consistance pour résister , l'effort du sang attiré par la saignée dérivative , presse , pousse , condense , endurcit la matière de l'obstruction , & produit un scirrhe.

On objecte que les émétiques sont souvent utiles dans les maladies de la tête. Soit. Les efforts que produit le vomissement y causent une dérivation du sang. Je le veux encore. Mais est-ce à raison de cette dérivation

qu'ils soulagent ? Tant s'en faut ; elle les rend très - nuisibles. En effet les émétiques causent quelquefois l'apoplexie ; souvent ils font sortir des crachats teints de sang ; quelquefois ils excitent des hémorragies forcées par les narines ; & le mal de tête augmente dans les efforts du vomissement ; tous accidens qu'un Médecin prudent évitera de tout son pouvoir.

Il est vrai que , quand les vaisseaux sont suffisamment desemplis , les émétiques soulagent la tête , parce que la même force qui met en contraction les fibres de l'estomac , lesquelles par leur correspondance impriment un mouvement spasmodique au diaphragme , & aux muscles du bas ventre , contracte aussi la dure-mère , & l'oblige d'embrasser plus étroitement le cerveau. C'est à raison de cette correspondance de la dure-mère avec l'estomac , que les blessures de la tête causent le vomissement. Or quand l'estomac est débarrassé des mauvais sucs dont il étoit farci , il arrive souvent que la tête se degage. Car les premières voies sont délivrées de l'incommode fardeau des matières qui les gonfloient , & les com-

## 250 DISSERTATION

primoient. D'ailleurs les émétiques font sortir des glandes les humeurs épaisse ; & en conséquence le sang se porte plus aisément à ces parties par les rameaux de l'aorte inférieure, & par conséquent il se porte moins de sang à la tête , & sous ce point de vue les émétiques sont révulsifs pour cette partie. Ajoutons que les émétiques sont souvent utiles dans les maladies du cerveau produites par une sérosité trop abondante qui relâche sa substance , mais qu'il est rare qu'ils réussissent dans celles qui reconnoissent pour cause une inflammation produite par l'obstruction de ses vaisseaux.

La dérivation même dans le cas d'inflammation devient nuisible dans les maladies où elle est communément utile. C'est un secours qui n'est rien moins qu'indifférent pour exciter , & faire couler les évacuations ordinaires aux personnes du sexe ; mais si leur suppression est jointe avec l'inflammation de la matrice , alors une hémorragie par le nez , ou toute autre espece de révulsion , est toujours avantageuse au rétablissement de la santé. C'est par cette raison que

la saignee du bras rétablit le cours des regles supprimées , lorsque l'inflammation est prochaine ; & que la dérivation causée par la saignee du pied dans ces circonstances augmente l'obstruction , &acheve l'inflammation.

La dérivation est quelquefois utile dans des tensions du bas-ventre , lors, par exemple , qu'elles sont causées par la diminution du ressort des fibres , & membranes , du ventricule , & des intestins , en conséquence de la pression que souffrent les racines des nerfs de ces parties ; comme il arrive souvent lorsque le sang comprime quelque partie du cerveau. C'est à peu près par la même raison que la dérivation est avantageuse dans quelques tensions cruelles du bas ventre causées par une trop forte contraction de ses fibres , comme il arrive dans l'affection hysterique. Mais ces tensions n'ont point pour cause une inflammation.

Ajoutez que la dérivation fait plus de mal à une partie enflammée , que la révulsion ne pourroit lui faire de bien. En effet la dérivation est toujours

## 252 DISSERTATION

plus forte dans la partie dont on tire le sang , que la révulsion qui se fait de celle qu'on a desséin de soulager. Car la révulsion se partage également à tous les rameaux artériels opposés au tronc où se fait la dérivation ; & la dérivation est la plus grande dans la partie d'où sort le sang , & moindre dans celles qui sont arrosées par les arteres latérales de la branche qui répond à la veine picquée.

En effet il y a deux dérivation , une directe , & une latérale. La première se fait dans les arteres , & veines capillaires qui portent immédiatement le sang dans la veine picquée ; & c'est la plus grande ; & la seconde , qui est la moindre , se fait dans les rameaux du tronc d'où part l'artere qui répond à la veine picquée. C'est pourquoi la dérivation du sang vers la tête par les arteres vertebrales , & carotide , en conséquence d'une saignée même du bras gauche , où la dérivation ne se fait que par la vertebrale seule , est plus grande que la révulsion que fait la même saignée dans l'autre vertebrale , & les deux carotides. Car cette révulsion est

moindre à l'égard de la tête , puisqu'elle doit se partager à toutes les parties où se distribuent l'aorte inférieure , & l'autre sousclaviere.

Pour que la révulsion dans les parties où l'aorte inférieure se subdivise fut égale à celle qui se fait dans les parties qui reçoivent du sang des branches supérieures de la même artere , il faudroit tirer beaucoup plus de sang du bras , ou de la gorge , que du pied , puisque les branches de l'aorte inférieure sont en bien plus grand nombre , & d'un diamètre beaucoup plus considérable , que celles de l'aorte supérieure , qui se distribuent à moins de parties. C'est pourquoi la révulsion est plus efficace dans les parties superieures , & la dérivation plus dangereuse.

La révulsion n'appartient pas plutôt à la saignée du pied , qu'à celle du bras , ou du col ; & l'on doit conclure de ce que nous avons établi , que la saignée du pied doit être beaucoup plus commune que toute autre , parce que l'aorte inférieure se distribue à beaucoup plus de parties que la supérieure. En effet il arrive souvent

## 254 DISSERTATION

que l'inflammation des parties arrosées par l'aorte inférieure est accompagnée d'inflammations des parties qu'arrose l'aorte supérieure. Il faut donc plus souvent détourner le sang des parties supérieures que des inférieures ; parce qu'on doit être beaucoup plus inquiet de la tête que de toute autre partie que la révulsion peut soulager.

C'est à quoi il faut avoir attention dans la petite vérole , où toute la surface du corps est souvent couverte de pustules , qui font que le sang , ayant de la peine à se porter à la tête par la carotide externe , enfile en plus grande quantité la carotide interne , & revient plus difficilement de cette partie. Il se porte plus difficilement par l'aorte inférieure à la surface du reste du corps ; c'est pourquoi le cours du sang diminué dans cette artère est augmenté dans ses branches supérieures , où il y a moins de résistance de la part du cerveau , qui se comprime plus aisément , ou s'enflamme. La saignée du pied est donc utile , & même nécessaire dans la petite vérole , pour attirer plus

## SUR LA SAIGNEE. 255

puissamment le sang dans l'aorte inférieure ; ce qui procure souvent très-heureusement l'éruption des pustules , en diminuant la trop grande contraction des glandes de la peau , & souvent en raffermissant leur tissu.

Quant à la saignée du pied , ne vous en mettez pas trop en peine dans les maladies des poumons. Toutes les saignées sont simplement évacuatives par rapport à ce viscere. Le sang lui vient d'un ventricule du cœur différent de celui qui le porte à quelque veine du corps qu'on ouvre.

Il ne se fait aussi ni dérivation , ni révulsion à l'égard du cœur , des poumons , & du tronc commun de l'aorte. C'est une simple évacuation qui arrive à ces parties , & elles y prennent part avant toutes les autres parties du corps ; scavoit le poumon avant le cœur même , & le cœur plutôt que le tronc commun de l'aorte , & cela est d'autant plus prompt , que la veine picquée est plus voisine du cœur,

Quand je me sers , en parlant de révulsion , & de dérivation , du terme de parties éloignées , il ne faut point

## 256 DISSERTATION

entendre la situation des veines par rapport à la structure extérieure du corps. Cette distance doit s'entendre de l'origine , & de la distribution des vaisseaux.

Il faut procurer une révulsion plus ou moins grande , suivant l'âge , le sexe , le tempérament , & les accidens de la maladie. La moindre révulsion , si elle se fait plus promptement , est la plus efficace. Le remede qui opere toujours , & puissamment , est celui qui soulage surement , & avantageusement les inflammations ; la révulsion variable ne tient que le second rang.

Ces vérités sont de tous les païs ; elles sont partout constantes , puisqu'elles sont fondées sur les loix immuables de l'oeconomie animale , qui sont les mêmes à Caen & à Paris , à Paris & à Madrid. La Méchanique des parties est partout la même ; leur tissu est semblable ; le gouvernement de la nature est uniforme ; la température n'a rien de different. C'est donc une ignorance profonde & honteuse , surtout dans ce siecle , où la Méchanique , & l'Anatomie , portées presque

presque au dernier période de leur perfection , ont jeté tant de jour sur la pratique de la Médecine ; c'est donc renoncer à la raison , & se laisser aveugler par un préjugé deshonorant , que de substituer dans les inflammations qui ont un siège fixe la révulsion variable , toujours douteuse , souvent inutile , plus souvent nuisible , aux avantages certains de la révulsion constante , & absolue. Mais on se rend encore bien plus coupable d'employer la saignée dérivative dont le propre est de surcharger les parties , au lieu de les dégager. Il faut donc *dans les inflammations donner toujours la préférence à la saignée révulsive.*

### *Remarques sur la Dissertation précédente.*

**P**endant le tems qu'on l'imprimoit une personne qui étoit en liaison étroite avec M. Silva , m'a assuré que ce morceau étoit l'ouvrage de M. Malouin , qui composa , & soutint, cette

X

258 *Remarque sur la Dissertation, &c.*

These en l'année 1730. Je n'entends point prendre parti pour ou contre ce sentiment. Tout ce que je fais , c'est que j'y ai vû travailler M. Silva , qui n'avoit garde de se reposer entièrement sur un autre , quelque capacité qu'il lui connut , de l'exposition d'un système qui lui tenoit d'autant plus au cœur qu'on l'attaquoit de plus de côtés. Au reste que la Dissertation soit l'Ouvrage de M. Malouin , ou de M. Silva , elle est au moins devenue l'Ouvrage du dernier par adoption ; & dans un tems où les Exemplaires du Traité de M. Silva sont devenus très-rares , ceux qui n'en auront pu recouvrer , seront sans doute bien aise d'en avoir un Extrait , avoué pour le moins par l'Auteur , & peut-être fait par lui-même.



EXTRAIT  
D'UNE LETTRE  
ÉCRITE A M. REGIS,

L'un des quatre Commis pour  
le Journal des Scavans, sur  
la structure des Cheveux,

*Par M. CHIRAC, Conseiller  
du Roy, & Professeur en  
l'Université de Médecine de  
Montpellier.*

Yij





**E X T R A I T**  
**D' U N E L E T T R E**  
**É C R I T E A M. R E G I S,**

L'un des quatre Commis pour  
le Journal des Scavans , sur  
la structure des Cheveux.



**O N S I E U R ,**

Je romps le silence que j'ai gardé depuis long-tems , pour vous dire que je suis en colere contre vous. L'emploi que le plus grand Magistrat de l'Europe vous a donné , vous rend le maître de la destinée des Auteurs , & vous voilà en droit de leur faire un rang dans la République des Lettres , ou

262

## L E T T R E

de les renvoier chez l'Epicier : cependant vous en voiez descendre tous les jours sur vos terres qui vous pillent sans discréction , ou , pour mieux dire , qui vous déchirent , & vous ne criez pas aux voleurs . Quand on me dit que tel Auteur se glorifie d'avoir eu le premier certaines pensées ; d'avoir le premier mis en ordre certaines matières , de les avoir débarrassées du galimatias ordinaire , de les avoir poussées si loin dans ses Livres qu'il n'y aura plus lieu d'y toucher ; quand , dis-je , j'entens dire toutes ces choses , moi qui sc̄ais la petite portée de ces gens-là , qui connois le démon familier qui leur a mis la plume en main , & qui vois le méchant usage qu'ils ont fait de ses inspirations , ou , pour le dire net ; des écrits que vous leur avez confiés , enfin le tort que cela vous fait dans le monde ; je vous plains , & j'enrage en même tems de vous voir si tranquille . Il faut être Philosophe au point que vous l'êtes , pour souffrir de sens froid de pareilles entreprises . Pour moi je crois que la modération doit avoir ses bornes tout comme les passions ; & je vous avoue

qu'avec tout mon phlegme , si quelqu'un de mes amis s'avisoit de me voler une méchante petite découverte que j'ai faite sur la structure des cheveux , & que je veux vous communiquer , il éprouveroit peut-être qu'il n'est de ressentiment pire que celui d'un Inventeur non imprimé. Voici l'occasion de mes recherches.

Je fus consulté , il y a près de deux ans , par un jeune homme , qui , ayant à soutenir une These dans nos Ecoles sur une certaine maladie que nous appellenons en notre jargon *Plica Polonica* , parce qu'elle regne principalement en Pologne , se trouvoit embarrassé pour l'explication de deux de ses accidens , qui la caractérisent , & qu'on peut mettre au rang de ces extraordinaire que nous voions arriver dans les maladies. Ce sont des frisures , & des entortillemens des cheveux , & du poil de la barbe , qui les tressent , & les embarrassent si fort les uns avec les autres , qu'il n'y a aucun moyen de les débrouiller. Mais ce qu'il y a de surprenant , c'est que lorsque , par malheur , on vient à les couper , il en découle quelquefois du

## 264      L E T T R E

sang , & que les malades en perdent immanquablement la vue , ou deviennent sujets à mille autres maux fâcheux.

La premiere fois que je lus l'histoire de cette maladie , je trouvai véritablement ces accidentis trop singuliers pour ne pas juger qu'il devoit y avoir quelque difficulté à les expliquer. Elle ne me parut pourtant pas de beaucoup si grande que lorsque je fus consulté , soit que je crusse qu'on pourroit en déduire assez aisément la raison de la structure même des cheveux , suivant ce que nous en avoit dit le celebre M. Hook , soit en un mot que je ne voulusse pas m'y appliquer fort sérieusement. Cependant il falloit donner quelque éclaircissement à la personne qui me consultoit , pour menager ma réputation ; parce qu'en ce païs-ci on fait souvent consister le merite des gens à répondre sur le champ des impertinences aux questions qu'on propose , de quelque nature qu'elles puissent être. Je lui inspirai donc ce qui me vint alors en pensée de plus raisonnable , pour lui donner moyen de se tirer d'affaires

## SUR LES CHEVEUX. 265

d'affaires au cas qu'on le pressât là-dessus ; résolu en moi-même d'examiner la chose avec un peu plus d'application que je n'avois fait jusqu'à ce tems-là.

Mais , pour le faire avec quelque fruit , je crus d'abord qu'il ne falloit pas perdre inutilement le tems à forger dans ma tête une méchanique qui ne s'accommoderoit peut-être pas ensuite avec la structure des cheveux ; d'autant plus que je n'étois pas pleinement satisfait de ce que j'en favoys ; si bien que je voulus commencer par m'instruire plus particulierement de la maniere dont ils étoient bâtis. Il s'en fallut pourtant peu que je n'en demeurasse là ; ne croiant pas qu'avec les plus méchans verres du monde l'on pût aller au de-là de ce qu'en avoit découvert M. Hook , qui s'étoit servi, pour les examiner, de très-excellens microscopes. Je me dispoisois déjà à chercher quelque raison des phenomènes qui pût s'accorder avec leur prétendue structure , lorsque par hazard , en poursuivant sur le museau d'un beuf les rameaux de la cinquième paire de nerfs qui s'en vont

Z

## 266 L E T T R E

aux levres , un coup de ciseau donné fort à propos me découvrit la racine d'un poil de moustache qui me parut d'une grosseur assez considérable pour y faire quelque observation.

Je quittai donc ce que j'avois commencé, pour m'attacher à ce poil , & la premiere chose que je fis ce fut d'observer exactement s'il n'auroit point de filaments , comme l'on en voit à la racine de la plûpart des plantes ; & je trouvai , contre ce qu'en a dit M. Hook , qu'il en avoit tout de même , & que ces filaments n'étoient que la production de quelques petites fibres tendineuses du tissu même de la face interne de la peau , qui , au lieu de s'entrelacer avec les autres , s'alloient réunir en une espece de petit oignon , dont la substance me paroissoit assez ferme , & la figure approchant d'un ovale allongé. (*Voyés la I Figure.*) M'étant satisfait là-dessus , je m'attachai à développer ce petit oignon , croiant d'abord qu'il fut formé de plusieurs petites peaux , comme ceux des plantes; mais j'y perdis mon tems. Enfin , après m'y être bien fatigué , je résolus

## SUR LES CHEVEUX. 267

de le couper délicatement suivant sa longueur , prenant garde surtout de ne pas intéresser la partie du poil que je croiois avec raison devoir être enfermée au-dedans ; & voici ce que j'observai.

Je remarquai d'abord que ce qui figuroit ce petit oignon n'étoit qu'une membrane , ou plutôt une capsule cartilagineuse formée par une partie de ces filaments tendineux que j'ai dit se reunir en un faisceau vers le fond. Cette capsule étoit tapissée au-dedans d'une membrane glanduleuse , du moins si l'on en doit juger par la ressemblance qu'elle a avec la substance corticale du cerveau. Il est vrai qu'elle ne lui étoit pas également attachée par tout , laissant un intervalle assez considérable vers le bas , que je trouvai rempli de sang , ensorte que toute la racine du poil en étoit entourée. Je parle ici , non pas de ces filaments externes qu'on peut prendre pour la véritable racine du poil , mais de cet endroit qui tenoit au bas de la capsule. Je crus d'abord que ce devoit étre quelque accident qui avoit fait ainsi repandre le sang entre la capsu-

Zij

le , & la racine du poil ; mais , en ayant pris divers autres , je vis qu'il en étoit de même , & qu'il falloit nécessairement que ce sang fut là pour quelque raison particulière qui m'étoit inconnue. J'en fus d'autant mieux persuadé que je me souvins d'avoir éprouvé assez souvent , en me faisant faire le poil , que lorsque par hazard le rasoir n'étoit pas bien afilé , & qu'on m'en arrachoit quelqu'un , l'endroit où il avoit été arraché ne manquoit jamais de saigner. (*Voyez la II Figure.*)

Aiant ensuite dégagé le poil de cette enveloppe glanduleuse , & le trouvant arrondi vers le bas , je crus m'être trompé lorsque j'avois pensé que ces premiers filaments tendineux que j'avois observés au bas de l'oignon alloient former le poil même. Mais j'en fus désabusé , lorsque , l'ayant voulu séparer du fond de la capsule , je m'aperçus qu'il resistoit un peu , & qu'il y tenoit effectivement par des fibres extrêmement minces qui étoient continues avec celles du dehors. Enfin je l'arrachai de la capsule , & je fus agréablement surpris de le voir creux

par le bas à la maniere des plumes. Mais je le fus encore davantage lorsque j'observai dans ce petit canon une rangée de petites vesicules qui formoient un espece de fétu semblable à celui que nous trouvons dans les plumes. Ce fétu s'étendoit dans le poil près d'un pouce ordinaire hors de la peau , comme je le remarquai en coupant d'espace en espace une petite partie du poil. (*Voyez les troisième & quatrième Figures.*)

Cette observation me parut trop singuliere pour ne pas vouloir la mettre dans tout son jour. Je pris pour cet effet divers autres poils tout de suite , & je trouvai constament la même chose dans tous ceux que j'examinai. Je voulus même voir si je n'y trouverois pas quelque différence dans les autres animaux ; mais tout cela me parut encore plus sensible dans la moustache d'un chat blanc. Il est vrai que l'ait arrachée je n'aperçus point de trou en divers poils , & que je la trouvai pointue par la racine comme les petites plumes des oiseaux ; mais aussi j'observai fort fa-

Z iii

cilement le fétu à travers le corps du poil.

Je trouvai dans une moustache de chien la racine presque solide , & sans apparence d'aucun trou ; mais l'ayant coupée avec les ciseaux , je reconnus , en observant l'endroit coupé , que le fétu n'y manquoit pas. Cependant , pour mieux m'en assurer , je crus qu'il falloit presser le poil avec le dos d'un canif , allant de la pointe vers la racine ; pour le faire sortir , & le mieux faire paroître , & je le vis par ce moyen déborder assez sensiblement hors du plan coupé , comme il est représenté dans la cinquième Figure. J'y remarquai même quelques petits points de sang en divers endroits ; ce qui me fit soupçonner que la rougeur des cheveux pourroit bien venir de-là. Cette pensée me parut d'autant mieux fondée que je n'ai pas remarqué depuis ces points rouges dans le fétu des poils qui étoient blanc , ou de toute autre couleur ; ayant toujours observé qu'ils avoient une grande blancheur , ou une certaine transparence de gelée.

Ce n'est pas que je n'aie trouvé dans la suite quelques différences dans l'observation de ce fétu , y ayant bien des sujets où il ne paroît point du tout , en ce qu'il est rempli d'un suc transparent un peu épaisse , à peu près semblable à celui que l'on trouve dans le canon des plumes des jeunes oiseaux. C'est aussi de cette manière qu'on le remarque dans les cheveux , où il est difficile d'observer aucune cavité jusqu'à ce qu'on ait exprimé de la racine cette espece de suc qui remplit les vésicules du fétu.

A l'égard du poil de la barbe , & de celui qui vient dans le nez , sa structure est la plûpart du tems semblable à celle des moustaches des chiens ; l'extrémité de la racine se trouvant presque solide , & le canon ne commençant qu'un peu au de-là. Mais de quelque maniere que la racine se trouve formée , il est toujours constant que le fétu prend son origine d'un petit corps glanduleux , mollassé , & transparent , qui semble fournir la nourriture à cette partie , & dont le relâchement fait qu'on le trouve quelquefois rempli d'une hu-

Z iiij

meur sanguinolente , ainsi que je l'ai remarqué deux ou trois fois dans les beufs , & très-souvent dans le canon des plumes des oiseaux. (*Voyez la III Figure Lettre I.*)

De vous dire présentement par quel endroit les artères entrent dans l'oignon du poil ; par quel endroit elles déchargent le sang dans ce petit intervalle dont j'ai fait mention ; de vous dire si elles se distribuent dans cette membrane glanduleuse qui embrasse la racine du poil ; si elles entrent même dans le corps des fibres qui la composent ; c'est ce qu'il est mal-aisé de déterminer. Il y a pourtant quelque apparence que les artères entrent par le bas de l'oignon entremêlées avec les filaments qui vont en former la tige ; qu'elles s'étendent dans cette espèce de corps glanduleux d'où je viens de dire que le fétu tire son origine. Il y a même quelque vraisemblance que la tunique glanduleuse du poil n'a pas été privée de quelque petit rameau pour se nourrir ; quoique l'on puisse aussi-bien penser que le sang , ou du moins la sérosité du sang qui se répand dans l'entre-deux de la

capsule du poil , l'entretient , ainsi que nous voions dans les animaux cotyledonifères que ces glandes , qui font la fonction du placenta , se nourrissent , & s'agrandissent considérablement par les humeurs qui découlent de pareilles glandes de la matrice , sans qu'elles en reçoivent de sang.

Il est vrai qu'on pourroit dire que si les cotyledons , car c'est ainsi qu'on appelle ces glandes qui servent de placenta aux fœtus des Ruminans , ne reçoivent point de sang du côté de la matrice , ils en reçoivent du moins du côté du fœtus qui y envoie quelques rameaux des artères ombilicales. Mais il faut aussi faire reflexion que ces artères vont se distribuer aux cotyledons pour toute autre raison que pour les nourrir , & que ce n'est que pour pousser dans les rameaux de la veine ombilicale la plus grande partie du suc , qu'ils ont reçu de la matrice pour la nourriture de l'embryon. Quoiqu'il en soit , je ne vois pas qu'il soit absolument nécessaire pour nourrir les parties de notre corps que les artères charrient les humeurs

généralement dans toutes les plus petites. Il suffit que le sang soit porté dans de certaines qui puissent transmettre jusques dans les plus éloignées le suc qui leur convient pour s'entretenir. C'est ainsi que nous voions que la moelle du cerveau, les os, les tendons, les ligamens, les arteres, & les veines, se nourrissent, étant certain qu'elles ne sont pas également abreuvées de sang dans toute leur étendue.

On pourroit donc présumer que le sang qui se répand autour de la racine du poil y séjourne suffisamment pour que la sérosité, ou sa partie lymphatique puisse s'insinuer dans le corps spongieux de cette enveloppe glanduleuse; qu'une partie s'y attache, & le nourrit; & que l'autre se communique par des conduits imperceptibles aux fibres qui forment la racine du poil.

Je dis aux fibres; parce qu'enfin il semble qu'on ne peut pas douter que la tige des cheveux ne soit effectivement une continuation de ces filaments tendineux que nous avons dit aller se réunir au fond de l'oignon.

## SUR LES CHEVEUX. 275

En effet , outre qu'en arrachant le poil , après avoir ouvert la capsule , l'on remarque que la résistance qu'on trouve ne vient que d'un petit faisceau de fibres qui l'arrêtent au fond , c'est qu'on les voit ensuite assez distinctement à l'extremité séparée , ainsi que dans les jeunes plumes dont le canou n'est pas encore bien formé , ni solide , mais rempli de lymphé épaisse & ensanglantée.

Je ne parle pas des conjectures que l'on peut tirer de la fourchure des cheveux , & de la facilité qu'ils ont à être divisés selon leur longueur ; ce qui n'arriveroit assurément pas s'ils n'étoient effectivement composés de fibres longitudinales ramassées en un faisceau ; car il est certain que les corps qui sont composés d'une substance uniforme qui s'est figée en même tems , comme les cartilages , ne peuvent se diviser ni en long , ni en large , ni en quelque autre sens que ce soit , mais qu'il faut nécessairement les couper en petites parties ; au lieu que les corps qui sont composés de plusieurs couches de fibres se divisent fort aisément suivant la direction des

276

## L E T T R E

filets qui les ont formés. C'est par cette raison que nous trouvons de la difficulté à fendre le bois lorsque nous le prenons dans tout autre sens que celui qu'ont les fibres ligneuses , & que nous le divisons facilement lorsque nous le prenons suivant leur direction.

On me dira peut-être que ce ne sont tout au plus que des conjectures , & qu'il pourroit bien être que la matière du poil étant en forme de gelée dans le creux de l'oignon , sort à mesure qu'elle s'augmente , par le trou de la capsule , comme par une filière , & que c'est pour cela que le poil est ordinairement formé en jet uni comme un jonc , ou comme une branche d'osier.

Voilà qui est bien : cependant quoi qu'à regarder le poil par le dehors il semble que la tissure en soit fort unie, il est néanmoins vrai qu'en le partageant en deux il fait voir au dedans certains petits filets entassés les uns sur les autres qui éloignent d'abord de cette pensée. Je ne saurois mieux vous représenter ce que le poil paraît en dedans que par la face d'un brin

de baleine , lorsque , le prenant par un bout , on le fend , & on le divise selon toute sa longueur. ( *Voiez la VI Figure.* ) Quand même on ne remarqueroit que ces petits filaments , il suffiroit d'en avoir observé la racine , pour juger que le poil ne doit être que la continuation & l'allongement des fibres qui l'ont formé. En effet qu'est - ce qui s'avise aujourd'hui de douter que les os ne soient un véritable tissu de fibres , qui ont été autrefois molles , & qui ont passé par divers degrés de mollesse , & de dureté ? Il est pourtant mal - aisément de les observer également dans les adultes , & dans les enfans nouvellement nés. On remarque bien distinctement que les os du crâne , c'est - à - dire , les deux pieces du coronal , les deux pariétaux , les temporaux , & l'occipital , ne sont formés dans le fœtus que de plusieurs petits paquets de fibres , qui , prenant du milieu de ces os là comme d'un centre , se répandent , ainsi que des rayons inégaux vers la circonference ; & néanmoins , comme ces fibres viennent à grossir insensiblement , elles se pressent si fort les unes contre

les autres qu'à la fin il semble que ce ne soit plus qu'une substance uniforme , aplatie , & figurée à peu près comme l'on auroit fait de la cire ramollie. Mais en voilà plus qu'il n'en faut.

Pour revenir aux accidens qui me donnerent lieu de faire ces observations , il me semble qu'on peut en rendre raison assez facilement , pour peu qu'on fasse attention à ce que je viens de dire , & qu'on veuille prendre la peine de l'accommorder avec la structure des cheveux. Car à l'égard du grand accident , je veux dire cet écoulement de sang qui survient à ceux qui sont attaqués de cette frisure , ou , si j'ose le dire , de cet *hérissement* extraordinaire , lorsqu'on leur coupe les cheveux , il est clair que si la disposition du suc qui les nourrit , & qui se philtre tant par l'enveloppe qui en couvre la racine , que par cette espece de corps mollasse où le fétu se trouve attaché , vient à changer extraordinairement , c'est-à-dire , qu'il se rende extrêmement aqueux , & se charge en même tems de quelque sel corrosif , il produira imman-

quablement du relâchement dans ces parties ; ensorte qu'à la fin non seulement il s'y philtrera , mais , comme il aura lui-même élargi ses conduits , il y fera prendre pente aux autres humeurs , & le fétu qui ne devoit avoir dans ses vésicules qu'une espece de lymphé à demi prise, ou rien du tout, s'engorgera nécessairement de sang , & en fera remplir tout le canon du poil. Que si l'on vient ensuite à le couper , comme le canon , & le fétu s'étendent assez loin au de-là de la racine , il ne peut se faire qu'il n'en découle du sang ; puisque les vésicules qui composent le fétu communiquent si bien ensemble que les humeurs passent facilement de l'une dans l'autre. Ainsi il n'est pas surprenant qu'en ayant coupé une , non-seulement elle verse le sang qu'elle renfermoit , mais qu'elle continue d'en donner encore quelque tems , jusqu'à ce que le froid de l'air l'y ait figé , & y ait produit comme un petit tampon.

Mais , me dira-t'on , d'où vient qu'ayant coupé les cheveux vers leurs extrémités , où , selon toutes les apparences il n'y a ni canon , ni fétu ,

le sang ne laisse pas d'en couler de même que quand on les coupe près de leur racine ?

Cette difficulté paroît d'abord grande : mais à mon avis elle n'est pas insurmontable. Car il ne s'agit que de rendre raison pourquoi le canon des cheveux, qui ne s'étendoit auparavant qu'environ un ou deux pouces au delà de la racine, & peut-être encore bien moins, s'allonge jusqu'à leur extrémité. Or cela se peut concevoir assez aisément si l'on suppose que le canon du poil se termine en cône. Car si une fois le sang s'y est fait un passage, & qu'il l'ait entièrement rempli, il doit arriver nécessairement deux choses ;

La première, que ce sang ainsi répandu, & renfermé dans le canon du poil, comme il n'a plus de commerce avec l'autre, & qu'il croupit, se séparera de sa sérosité, tout comme s'il avoit été tiré dans un bassin ; & parce que cette sérosité, ainsi dégagée des autres principes, pese sur les petites fibres qui forment les côtés du canon, elle ne peut que les relâcher, & les gonfler en même tems,

D'où

D'où il suit en second lieu que les fibres doivent laisser entre elles des intervalles plus considérables qu'elles ne faisoient lorsqu'elles étoient dans leur état naturel , & qu'elles étoient fort minces. Mais cela doit avoir lieu vers le milieu du poil. Imaginez , je vous prie , un faisceau de cinq ou six petites verges rondes qui forment une espece de cylindre. N'est-il pas vrai que vous concevez d'abord que si ces verges sont fort minces , comme dans la *VII Figure* , il ne doit rester dans l'endroit P , où l'axe du cylindre est placé , qu'un très-petit intervalle ; & qu'au contraire cet intervalle doit toujours s'agrandir considérablement , à mesure que les petites verges se grossiront , comme dans la *VIII Figure* , lettre Q. Voilà justement ce qui arrive dans le poil , lorsque les fibres se grossissent , & se nourrissent plus qu'à l'ordinaire , c'est-à-dire , que la pointe du cône s'éloigne par ce moyen de la base , selon que les fibres du poil se nourrissent plus ou moins allant vers leur extrémité. (*Voiez la IX Figure.*)

Mais ce qui favorise le plus l'agran-

A a

disslement de ce canon , c'est que le sang qui y séjourne en dedans étant continuellement poussé par celui qui est porté à la racine du poil , fait effort contre ses côtés , surtout contre ceux de l'endroit où il se termine en cône , & cela par les loix du mouvement des liquides , qui font toujours plus d'effort à mesure qu'ils passent d'un lieu plus large dans un plus petit , & plus étranglé. Revoiez encore *la IX Figure.*

La liaison , & l'entrelacement des cheveux sont encore une suite de l'épanchement du sang dans leur canon , & de la séparation qui s'y fait des parties sèches , & lymphatiques d'avec les grossières. Car comme les fibres des cheveux se relâchent extraordinairement par le séjour que la sérénité du sang fait dans le canon , elles la laissent passer en forme de sueur jusqu'à la superficie du poil , où elle perd insensiblement sa liquidité par l'évaporation de ce qu'elle renfermoit de plus volatil , s'épaissit , & forme enfin une espece de glu , qui est en partie cause de l'entrelacement des cheveux , & les attache ainsi

étroitement les uns avec les autres. Je dis en partie ; parce que la frisure extraordinaire qui leur survient dans cette maladie y a beaucoup de part, en ce que les faisant passer fort irrégulièrement les uns dans les autres , elle les fait hériffer d'une maniere tout-à-fait désagréable.

Il n'est question maintenant que de scavoir comment les cheveux se crépent ainsi , c'est-à-dire , se courbent , & se replient en divers sens , & en différens endroits où ils ne l'étoient pas auparavant.

Tout cela , à mon avis , ne peut venir que de l'inégalité de leur nourriture. Car si nous supposons que les fibres qui les composent s'enflent , & se nourrissent un peu plus d'un côté que de l'autre , il faut nécessairement qu'elles s'y rendent convexes , & qu'elles fassent enfoncer celles qui leur sont opposées , c'est-à-dire , en un mot qu'elles se recourbent toutes. Mais , pour mieux m'expliquer , supposons qu'un poil n'est composé que de deux seules fibres , comme dans la X Figure cc ; supposons encore que les pores où la

A a ij

## 284 . . . L E T T R E

nourriture doit entrer sont rangés tout de suite selon la longueur de chaque fibre ; il est constant que les pores étant égaux , & les filaments qui forment les fibres l'étant aussi , elles ne pourront jeter qu'un tronc fort droit , comme il est marqué dans la même Figure , lettres *ddd*. Or s'il arrive par quelque accident que l'une se relâche en *e* , & qu'elle reçoive dans ses pores une plus grande quantité de suc que l'autre , on comprend aisément qu'elle doit s'enfler , & se recourber en cet endroit , & cela d'autant plus qu'étant contigüe à l'autre , elle la presse , & en retrecit les pores , comme l'on voit dans l'endroit marqué *f*. Mais parce que cette partie *e* qui a grossi ne scauroit le faire sans tirer en même tems celle qui la suit , c'est-à-dire *g* , il faut par une nécessité méchanique qu'elle en fasse approcher les petits filets , qu'elle en rétrecisse les pores , enfin qu'elle la fasse recourber de ce côté-là. Cela arrivera même avec d'autant plus de facilité que la partie qui lui est opposée , & contigüe , c'est-à-dire *h* , s'enflera , & se nourrira plus qu'à l'ordi-

naire. En effet comme la pression de la partie *e* a fait resserrer les pores de la partie *f*, & par conséquent approcher les petits filaments qui la composent les uns des autres , ils en doivent devenir plus longs , ou du moins plus lâches , dans la partie *h* ; tout comme il arrive à deux cordes paralleles tendues sur quelque instrument que ce soit , entre lesquelles on auroit mis & engagé de petits coins égaux pour les tenir plus écartés. Car il est certain qu'ayant retiré quelques - uns de ces coins d'une extrémité , à mesure que les cordes s'y approchent elles se relâchent en même tems dans toute leur longueur , & ferment beaucoup moins les coins qu'on y a laissés , ensorte qu'on peut les y engager davantage , & avec beaucoup moins de résistance, qu'on n'auroit fait avant qu'on n'en eût tiré aucun ; de maniere qu'il faut pour une pareille raison que les pores de la partie *h* aient leurs côtés un peu plus lâches , parce que ceux de la partie *f* se sont rétrécis , & qu'une partie du suc qui les enfloit , & qui y faisoit la fonction d'un coin , a été obligée d'en sortir. Cela étant ,

## 286      L E T T R E

ils laisseront entrer une plus grande quantité de suc que ceux de la partie *g* qui leur est opposée , & feront nécessairement plier cet endroit en un autre sens que ne l'a été *e f* ; & ainsi du reste du poil.

Cependant quoique cette frisure soit la plûpart du tems la cause de ce grand embarras qui arrive dans les cheveux , & qu'elle les fasse tresser & hérisser au sommet de la tête , en sorte qu'ils semblent en former une seconde , on remarque néanmoins assez souvent qu'ils se ramassent , sans se friser autrement , en une espece de corde , ou plutôt en un faisceau assez uni , qui s'étend par fois depuis le derrière de la tête jusqu'aux talons , & qu'il en est de même de la barbe qui descend aussi quelquefois , sans faire aucun pli , plus bas même que la ceinture .

On pourroit demander présentement d'où vient que lorsqu'on a coupé les cheveux à ces sortes de malades ils en deviennent aveugles , ou paralytiques , ou que leurs os , & leurs ongles , en prennent des conformations vicieuses , &c.

## SUR LES CHEVEUX. 287

Mais il n'est pas trop mal-aisé d'en rendre raison, si nous faisons réflexion que les cheveux, & les poils, n'ont point été plantés dans notre peau sans quelque dessein particulier de la nature. Il est vraisemblable que n'ifiant pas d'usage sensible comme les autres parties du corps, ils doivent avoir celui de purger la masse du sang de quelques parties, qui, y demeurant engagées, en pourroient peut-être troubler l'œconomie naturelle.

Suivant cette pensée l'on pourroit croire que cette membrane glanduleuse qui renferme la racine du poil, & ce petit corps où le fétu est attaché, en sont comme les couloirs, & les philtres, & que ces mêmes parties, qui, demeurant mêlées avec le sang, pourroient le gâter, & interrompre par leur mélange le cours de la nourriture, sont néanmoins très-propres à entretenir les poils, qui sont comme autant de petites plantes semées dans toute l'étendue de la peau. Cela étant, pourquoi ne nous sera-t'il pas permis de penser que dans cette maladie cet exrement de la

masse , qui est naturellement destiné à la nourriture du poil , s'augmente considérablement par quelque vice particulier de la fermentation du sang , & se pervertit de sorte qu'il devient tout-à-fait mal-à propos à l'entretien ; soit qu'il se soit rendu trop aqueux , trop salé , ou trop visqueux ; soit enfin qu'il ait acquis quelqu'autre espece d'altération qui le rend également nuisible au poil , & au sang , lorsqu'il n'en est pas séparé ? De maniere que comme il transsude continuellement à travers le tissu des fibres qui composent le poil , on ne doit pas être surpris quand ces issues lui ont été fermées , ou plutôt ont été emportées avec une partie des cheveux , qu'il se multiplie de jour en jour dans la masse du sang , & qu'il en change entierement la disposition .

On peut soupçonner même que ce suc qui reste alors dans la masse , tient un peu de l'aigre , en ce que le fond de la maladie n'est proprement qu'une disposition scorbutique , & hypochondriaque , dans laquelle le sang est ordinairement chargé de sel acide . Ce soupçon peut être encore fondé sur

sur ce que les malades de cette espèce sont fort sujets aux poux, dont ils ont une quantité prodigieuse. Or il y a apparence que cette vermine suppose pour éclorre, de même que tous les autres insectes, une humidité chargée de quelque aigreur. Cela est d'autant plus probable que nous voyons que les phthisiques, qui sentent l'aigre de bien loin, & les enfants qui se nourrissent d'un aliment qui produit ordinairement beaucoup d'aigreur dans les humeurs, y sont fort sujets.

Si la chose est ainsi, pourquoi n'arrivera-t'il pas des paralysies, des aveuglemens, des conformations vicieuses dans les os, & dans les ongles ? Car ou ce suc acide retenu dans la masse du sang, comme il peut avoir divers caractères d'aigreur, en figera la partie lymphatique, & donnera lieu à la sérosité de s'en séparer, comme il arrive au lait lorsqu'on y verse quelque acide; ou bien il donnera simplement quelque consistance à la masse, sans en faire pourtant séparer la sérosité. Or de quelque manière que la chose arrive, il faut que

B b

## 290 L E T T R E

les uns ou les autres de ces accidens surviennent aux malades , lorsque par malheur on leur aura coupé les cheveux , ou la barbe.

Car si nous supposons le sang dans cet état où la sérosité regorge séparée du reste des principes , il ne peut se faire qu'en passant dans les parties , elle ne relâche celles qui ont la fissure moins ferme , & moins capable de lui résister. Or personne ne doute que le cerveau ne soit de toutes la plus molle , & celle qui doit le plus souffrir du débordement des humeurs sereuses. En effet comme la substance du cerveau n'est pas seulement d'elle-même fort lâche , molle , & presque fluide , mais qu'elle manque encore du secours que la nature a donné à la plupart des viscères , qui , pour avoir été placés en des endroits fort exposés à la compression des muscles , quoiqu'ils n'aient pas d'ailleurs de mouvement en eux-mêmes , ne laissent pourtant pas de se décharger assez facilement des humeurs qui y abordent quelquefois en trop grande quantité ; il faut nécessairement qu'il se ressente beaucoup plus du regor-

## SUR LES CHEVEUX. 291

gement des sérosités que le reste des parties , & cela plus ou moins en différens sujets , ou dans le même , selon que les glandes corticales feront plus ou moins fermes dans toute l'étendue de la substance corticale , ou dans quelques-unes de ses parties ; si bien que , si par hazard , comme il arrive assez souvent , elles se trouvent plus molles d'un côté que de l'autre , elles se relâcheront plus ou moins , & empêcheront par leur affaissement la séparation , & l'écoulement , des esprits vers les parties qui en reçoivent leurs nerfs , & , pour le dire en un mot , la paralysie surviendra.

On pourroit m'objecter que le cerveau , quoiqu'il n'ait pas de parties aux environs qui le pressent , & qui l'aident à se décharger des humeurs , lorsqu'elles s'y portent en trop grande abondance , a néanmoins un mouvement naturel qui le fait dilater & resserrer , qui peut sans doute bien suppléer à ce défaut.

Mais il faut aussi s'imaginer que ce mouvement ne lui est pas particulier , & qu'à la réserve des os , il n'y a presque point de partie dans le corps

Bb ij

## 292 L E T T R E S R U B

qui ne l'ait à sa maniere , n'étant pas possible que les humeurs qui s'y portent avec quelque violence traversent tous leurs plus petits pores sans y faire quelque petit effort , & sans y produire quelque dilatation . Car comme ces pores sont extrêmement irréguliers , courbés , & façonnés de mille différentes manieres , le sang qui y entre doit prendre des déterminations si opposées qu'il ne peut qu'avoir de la difficulté à se rendre dans les capillaires des veines qui sont les canaux communs où tout ce grand étalage de pores va se terminer ; de sorte qu'une grande partie du mouvement que le cœur donne au sang réjaillira nécessairement contre les côtés des conduits imperceptibles où il est obligé de passer , & y produira quelque dilatation plus ou moins grande , selon que la fissure des parties sera plus ou moins forte . Mais parce que l'impulsion que ce sang a reçue du cœur n'est soutenue que par intervalles , à mesure qu'elle se ralentira dans les parties , ou dans leurs pores , le ressort naturel des petits conduits qui ayoient

étés forcés, & dilatés, doit les remettre d'abord dans leur premier état.

Cette façon de penser ne m'est pas particulière. Il y a déjà près de vingt-cinq ans que M. Thruston a reconnu la même chose, & il me souvient que dans un Traité qu'il a composé sur la respiration, il suppose dans toutes les parties une espèce de resserrement naturel, qu'il appelle *mouvement systaltique* des parties.

Que si ces mouvements de dilatation & de resserrement ne sont pas sensibles partout ailleurs comme dans le cerveau, c'est que toutes les autres parties, ayant la tissure plus fermie, & plus serrée, résistent beaucoup plus à l'effort que fait le sang dans leurs pores, & ne se dilatent que d'une manière imperceptible ; au lieu que le cerveau, étant d'une mollesse à pouvoir céder aux humeurs qui y vont peut-être avec un peu plus de violence que dans les autres endroits, doit se dilater, & se gonfler ainsi qu'une éponge, & faire paraître par ce moyen une élévation très-considérable, & très-sensible. On peut ajouter même qu'il y a grande différence entre le resser-

B b iij

294

## L E T T R E

rement du cerveau , & celui de toutes les autres parties , en ce que l'un n'est simplement qu'un effet de l'affaissement des parties qui ont été gonflées , & qui ne peuvent plus se soutenir lorsque l'impulsion du sang cesse , & l'autre une suite de la tension & du ressort des petits conduits qui ont été un peu forcés , & qui font effort pour se remettre au même état.

Mais , pour revenir à l'autre partie de la supposition que nous avons faite , je crois que si le sang n'a simplement pris que de la consistance par la rétention de cet autre exrement qui se séparoit auparavant à travers les fibres du poil , en sorte que non seulement la sérosité , mais encore le reste des principes demeurent confondus , & brouillés . L'on peut tout de même expliquer assez aisément les autres accidentis qui surviennent d'ordinaire quand on a coupé les cheveux , ou la barbe , aux malades de cette sorte .

Car à l'égard de l'aveuglement , quoiqu'on ne puisse l'attribuer raisonnablement à la seule paralysie des nerfs optiques qui ont été relâchés , & inondés par les sérosités ; il est

pourtant difficile de comprendre comment ce sont les seuls qui soient constamment atteints de paralysie préférablement à tous les autres. J'aime-rois mieux croire que cet aveuglement vient plutôt du vice particulier qui arrive dans les humeurs de l'œil, & que ce n'est que la lymphe qui les nourrit qui , s'étant rendue un peu plus épaisse qu'elle ne doit l'être , & se trouvant chargée de quelques pointes d'acides qui en réunissent un peu trop les parties , & leur font perdre la transparence , produit quelque opacité dans l'humeur cristalline , ou la vitrée , d'où vient enfin que les rayons de lumiere ne peuvent plus les traverser , pour aller frapper la rétine.

Il n'y a que le vice qui arrive dans la disposition naturelle des os qui puisse faire quelque peine. On se persuade difficilement que des corps aussi solides , & aussi durs que le sont les os dans les adultes , puissent ainsi changer de figure , se grossir dans certains endroits , se courber , ou s'allonger de mille manieres différentes. Cette difficulté diminuera pourtant, pour peu que nous nous attachions à con-

B b iiiij

## 296      L E T T R E

siderer l'état du sang de ces malades , & la maniere dont il fait naturellement son cours dans les os.

Supposons donc dans les humeurs, comme nous l'avons déjà fait , de la consistence , & de la viscidité , qui les empêchent de couler librement dans les parties où le cœur les envoie ; c'est une nécessité qu'elles séjournent beaucoup plus dans les os que dans les autres parties. On ne peut pas néanmoins en attribuer la cause à leur mollesse ; puisqu'ils sont très-durs , non plus qu'au deffaut de ce resserrement naturel aux autres parties , comme je le dirai dans la suite. Ce retardement des humeurs dans les os ne vient donc que de leur propre structure , qui fait qu'elles s'y distribuent d'une maniere singuliere , & tout-à-fait différente de celle qu'elles gardent ailleurs , mais qui au reste y favorise extrêmement leur séjour.

En effet comme les arteres qui les y déchargent ne se distribuent presque point dans leur solide , mais qu'elles les vont répandre dans une infinité de petites cellules que la nature a pratiquées dans leur substan-

## SUR LES CHEVEUX. 297

ce , c'est une suite des loix du mouvement des liquides que le sang qui est poussé dans les os y perde notablement de l'impulsion qu'il avoit avant que de s'y décharger ; parce qu'y abordant par de très-petits conduits , il tombe dans de grandes cavités qui sont comme autant de bassins où il s'écarte , & se répand beaucoup , & prend enfin des déterminations si opposées à celles qu'il avoit lorsqu'il y est tombé , qu'il ne peut continuer son chemin dans les veines qu'avec beaucoup plus de difficulté , & beaucoup moins de vitesse qu'il ne faisoit auparavant dans les artères.

Cette Méchanique n'a pas été ainsi observée dans les os sans de grandes raifons. Sans cela il leur auroit été bien difficile de se nourrir. Car si le sang s'y fut distribué comme dans la plupart des autres parties , & qu'il les eut traversés dans toute leur étendue , comme ils auroient résisté invinciblement à son impulsion , à cause de leur solidité , il y auroit passé avec une vitesse qui n'auroit pas donné le tems à la sérosité , ou à la lymphe , de s'y dégager des autres principes , & de

passer dans leurs pores pour les nourrir : au lieu que cela se fait commodelement de la maniere dont les choses ont été disposées , en ce qu'il y séjourne assez long-tems pour que la sérosité , & la lymphe la plus déliée, puissent se séparer de la masse , & s'insinuer dans la cavité des cellules osseuses , à peu près de la même maniere que l'eau s'insinue dans du bois que l'on y plonge.

Cela étant ainsi , l'on peut présumer que le sang de ces malades ne pouvant pas traverser à l'ordinaire les cellules des os , s'y arrête un peu plus long-tems qu'à l'ordinaire , y perd par son séjour beaucoup de son mouvement de liquide , à cause de l'évaporation des parties les plus volatiles qui tenoient auparavant ses souffres grossiers en dissolution , s'y prend , & s'y fige de plus en plus ; en sorte que la sérosité a tout le tems de s'y séparer en quantité des parties qui forment le corps du sang. Or comme la sérosité , étant ainsi dégagée , pese , & séjourne sur les os , elle en relâche insensiblement la fissure , & donne lieu à beaucoup d'autres parties

bien plus grossières de s'y engager ; de maniere qu'enfin , selon que les cellules des os feront plus ou moins nombreuses dans leurs différentes parties , & qu'à cette occasion ils se nourriront plus ou moins , ils se courberont , ou se dresseront , se grossiront , ou s'allongeront , de mille différentes manieres , & toutes difformes.

On remarque pourtant que de tous les os les vertebres & les côtes sont ordinairement les plus attaquées , les os des jambes , des bras , & des cuisses ne s'en sentent que très-rarement , au lieu que l'épine se courbe presque toujours , les côtes se dressent , & rendent la poitrine extrêmement serrée , & la respiration très-difficile. La raison en est que ce sont les os de tout le corps les plus spongieux , & les moins solides.

On peut néanmoins former deux grandes difficultés contre ce que je viens de dire ; la première est qu'en même tems que le corps du sang se sépare de sa sérosité , & qu'il peut produire un relâchement dans le cerveau , & la paralysie , de pareils ac-

## 300      L E T T R E

cidens devroient aussi survenir dans les os.

Mais il est aisé de répondre que dans ce cas le sang a assez de fluidité pour passer à travers les os sans s'y arrêter à proportion ; parce que , suivant ce que j'ai déjà dit , il est sûr que le cours des humeurs est plus lent dans les os , qu'il ne l'est dans les autres parties ; de sorte qu'il est vrai de dire , dans la supposition que le sang se trouve fort chargé de sérosités , que , quoique absolument parlant , il séjourne plus long-tems dans les os que dans le cerveau , il le fait pourtant beaucoup moins dans ce cas que dans l'état naturel , la grande fluidité de la masse lui faisant parcourir les cellules osséuses avec beaucoup de facilité ; au lieu que cette même fluidité lui est un obstacle lorsqu'il traverse la substance mollassé du cerveau , parce que la sérosité s'y imbibe trop facilement , y perd son mouvement , & le fait perdre aussi au reste des parties de la masse qui l'avoient accompagnée jusques-là.

La seconde difficulté est qu'il sem-

ble que dans toutes sortes de constitutions où le sang est visqueux , & par conséquent disposé à s'arrêter un peu trop dans les cellules des os , de pareils maux devroient leur arriver. On voit cependant mille hypocondriaques , & une infinité de scorbutiques dont les os se nourrissent à l'ordinaire , sans que leur figure change en aucune maniere.

Cette difficulté me paroît grande effectivement , mais non pas au point de me faire abandonner mes premières vues , ne croiant pas qu'il soit possible d'imaginer que les os puissent changer de figure , & se grossir , sans que leur solidité diminue considérablement ; & je ne vois pas d'où l'on pourroit tirer une méchanique plus commode que celle que j'ai déjà proposée pour les faire ramollir. Je crois donc que , pour répondre à la difficulté , il en faut venir nécessairement à dire que toute sorte de viscidité du sang n'est pas propre à le faire ainsi séjourner dans les os , pour que la sérosité s'y puisse séparer des autres principes , & y relâcher leur tissure ; à moins qu'on ne dit que peut-être

bien dans cette maladie la sérosité du sang se trouve aiguisee par quelque acide volatile , qui , s'insinuant dans les os avec quelques parties aqueuses , aide à les amollir. Ce soupçon paroît d'autant mieux fondé que nous les voions s'exosfer en d'autres occasions , lorsque la masse du sang se trouve infectée de quelque aigreur particulière , comme il arrive dans la vérole ; & non - seulement les os , mais les dents mêmes , qui sont d'une solidité , & d'une dureté incomparablement plus grandes , comme je l'ai observé dans quelques scorbutiques que je traitai l'année dernière dans l'Hôpital Général , dont les dents avoient grossi d'une maniere prodigieuse.

Ce que je viens de dire en dernier lieu peut servir à rendre raison de la grande difformité des ongles de ces sortes de malades. Car , si nous supposons que la lymphé qui les nourrit se trouve chargée de quelque aigreur , ou elle y produira par sa viscidité des oppilations , & empêchera par ce moyen que certains endroits se nourrissent , pendant que les autres le font

sans peine ; ou bien elle ramollira certaines parties des ongles , les dis-soudra presque à demi , au moyen des pointes dont elle est chargée , & les fera croître excessivement. Or de quelque maniere que la chose arrive , il est sur que les ongles en deviendront fort raboteux , & fort difformes ; d'autant plus même qu'ils ont coutume de se rendre crochus.

Ce n'est pourtant pas toujours l'inégalité de la nourriture qui les fait recourber ainsi. Cela vient plutôt du desséchement , & de la maigreur extrême de ces sortes de malades. Car comme l'extrémité des ongles se trouve attachée au gras des doigts , à mesure qu'il se desséche , il tire avec lui le bout de l'ongle où il tient , & lui fait nécessairement prendre le pli vers le bas.

Mais , pour mieux éclaircir la chose , supposons , comme dans *la Figure XI* qu'*i* soit l'ongle , & *kkk* le gras du doigt dans l'état naturel. Supposons ensuite que le corps vienne à maigrir extraordinairement , ensorte que les fibres qui forment le gras du doigt *kkk* se retrécissent , & se retirent en

Il , n'est-il pas évident que , demeurant toujours attachées à l'extrémité de l'ongle , elles doivent la tirer plus fortement en bas , & la faire flétrir en *m* ? Cette méchanique peut avoir lieu , non-seulement dans la *Plica* de Pologne , mais dans toutes les maladies qui extenuent beaucoup les malades , comme , par exemple , dans la phthisie , dans la fièvre hætique , &c.

Ces accidens ne sont pas les seuls qui accompagnent cette maladie , lorsqu'on a coupé les cheveux ; il y en a beaucoup d'autres assez particuliers que je passe pour ne vous pas ennuier. Mais , avant que de finir , il faut que je vous dise que j'ai été fort souvent surpris que les cheveux , ou les poils de la barbe , qui ont été arrachés une fois , ne laissent pourtant pas de revenir. Cela paroît assez extraordinaire si on compare les cheveux avec les plantes qui ne reviennent plus dès qu'on les a arrachées. Cependant , à bien examiner la chose , il n'y a rien de fort surprenant. Car nous voions pousser de nouveaux arbres d'un seul brin de racine qui aura resté dans la terre. Il y a pourtant quelque

quelque difficulté à comprendre comment les racines du poil qui ont resté dans la peau peuvent s'organiser de la sorte , & former un poil avec son canon. Nous voyons bien que les ongles, qui ne sont qu'une production des tendons des muscles des doigts , & de quelques fibres de la peau , ne laissent pas de repousser lorsqu'elles sont tombées par quelque accident que ce soit; mais aussi leur structure n'est pas aussi singulière que celle des cheveux , & il suffit que les tronçons des fibres qui ont resté poussent de nouveau , s'allongent , & s'unissent par leur côté pour former un nouvel ongle. Mais à l'égard du poil , il ne suffit pas que les fibres qui ont demeuré au bas de la capsule qui les renferme , s'allongent , il faut y former nécessairement une cavité. Neanmoins je crois que tout cela peut arriver par une disposition mécanique des parties qui restent dans la capsule après que le poil en a été arraché.

En effet comme ce corps glanduleux où le fétu se trouve attaché demeure toujours au fond de la capsule, & que les fibres qui alloient former

C.c

## 306    L E T T R E

auparavant le poil , & dont le tronçon est resté , sont rangées autour , lorsqu'elles poussent , elles doivent laisser nécessairement un espace au milieu , le corps glanduleux les empêchant de s'approcher ; d'autant plus même que la fluxion qui s'y fait après qu'on a arraché le poil , le fait gonfler un peu plus qu'à l'ordinaire , & lui fait répandre son suc en plus grande quantité . D'où vient qu'à mesure que les fibres de la racine s'avancent dans le canal de la capsule , qui demeure vuide après que le poil en a été tiré , elles s'enflent , & s'éloignent ainsi beaucoup plus de l'axe du cylindre qu'elles vont former ; enfin qu'elles laissent entre elles vers la racine un plus grand intervalle , c'est-à-dire , un canon d'un plus grand calibre . Voilà ce qui fait aussi que le poil en devient plus gros .

Le poil grossit aussi tout de même lorsqu'on le coupe souvent , & cela vient pour toute autre raison , qui n'est pourtant pas différente de celle pour laquelle les branches d'arbre grossissent lorsqu'on en coupe le bout .  
**Car tout de même que la sève d'un**

arbre qui montoit auparavant dans une branche avec une force déterminée qui pouvoit la faire aller jusqu'à un certain espace , lorsque les fibres ligneuses ont été raccourcies , & desseichées dans l'endroit coupé , fait plus d'effort contre les côtés de tous les conduits où elle est renfermée , les force , les dilate , & les nourrit par ce moyen un peu plus qu'à l'ordininaire , ainsi , le poil étant coupé , & par conséquent raccourci , il faut que la sève qui monte dans son tronc en pareille quantité , & qui ne peut s'échapper par l'endroit coupé , à cause du desséchement qui lui survient tout de même qu'aux branches que l'on coupe , il faut , dis-je , que la sève en gonfle les fibres , & les grossisse à proportion qu'on les coupera plus ou moins fréquemment.

Il y a encore deux ou trois autres choses à l'égard des cheveux , qu'un Physicien pourroit trouver dignes de son application. La premiere est de sçavoir pourquoi ils ne laissent pas de croître , ainsi que les ongles , dans les morts.

Il semble que cela ne devroit pas

Cc ij

## 308. . L E T T R E

arriver , sur ce que leur nourriture dépendant auparavant , ainsi que celle des autres parties , du cours réglé des humeurs dans les vaisseaux , elle devroit cesser de se faire dans les cheveux comme partout ailleurs , n'y ayant plus de cause mouvante qui la fasse avancer dans les conduits imperceptibles par où elle avoit accoutumé de s'y distribuer. Neanmoins si l'on considere ce qui arrive dans un cadavre peu de tems après la mort , on ne sera pas surpris que les cheveux & les ongles croissent de la sorte tout autant de tems que la peau subsiste , & que les unes & les autres de ces parties y demeurent attachées. En effet comme la pourriture se met bientôt dans les humeurs qui ont resté dans les vaisseaux , & dans la substance des parties d'un cadavre , tant à cause qu'elles y croupissent ,

*Nam vitium capiunt , ni moveantur ,  
aque ;*

qu'à cause de l'humidité , & de divers petits sels que l'air ou la terre y introduisent nécessairement , il faut pen-

## SUR LES CHEVEUX. 309

fer que cette espece de fermentation qui tend à l'entiere dissolution de toutes les parties , est plus que suffisante pour faire passer dans le petit conduit des cheveux , & des ongles , non-seulement de la sérosité , mais encore beaucoup de parties oleagineuses que l'exaltation des sels volatils y fait meler ; & tout cela se fera d'autant plus facilement que , les cheveux & les ongles , étant des parties assez fermes , leurs pores ne s'affaissent pas comme ceux des chairs , & qu'ils donnent en conséquence une entrée facile à tous les sucs qui s'y présentent , pourvû qu'ils ne soient pas trop grossiers..

J'ajoute que , quand même il ne se feroit aucune fermentation dans un cadavre pour le pourrir , les conduits de la nourriture des cheveux & des ongles demeurant ainsi libres , ils ne devroient pas cesser pour cela de croître , pourvû qu'il se trouvât toujours quelque peu de suc à leur racine , le seul mouvement de liquide de ce suc , joint à la pression externe de l'air , ou des autres corps , étant plus que suffisant pour le faire monter , & le faire

avancer jusques dans leur extremité , tout de même que nous voissons monter l'eau assez haut par ce seul mouvement , dans un philtre , & dans les petits tuyaux de verre où elle s'élève beaucoup au-dessus de son niveau.

Vous me direz peut-être que les os par une semblable raison devroient aussi croître , & se nourrir , pour ainsi dire , dans les cadavres , de même que les ongles , & les cheveux.

Mais , je ne craindrai pas de l'avouer , car je ne doute nullement que les os ne s'imbibent alors de quantité de sérosités , & de beaucoup d'autres principes salins qui s'y trouvent délaïés , qu'ils ne s'enflent en même tems , & ne grossissent considérablement , ou , si vous voulez même , que leur longueur n'en augmente , surtout lorsque la pourriture est grande dans les chairs qui les couvrent , qu'elles se fondent , & s'écoulent comme par défaillance , *per deliquum*. Et de fait , pourquoi cela n'auroit-il pas lieu dans un cadavre qui se pourrit , dont les os n'ont encore rien perdu de l'organisation qu'ils avoient avant la mort de l'animal , puisque

la même chose leur arrive lorsqu'ayant été séparés des chairs , & entièrement desséchés , on les laisse tremper un ou deux jours dans de l'eau ? N'est-ce pas toujours une nécessité qu'une liqueur qui s'insinue dans leurs pores les relâche insensiblement , & les gonfle , comme elle fait une pièce de bois que l'on y a plongée ? Mais c'est trop s'écartez.

La seconde chose qu'on pourroit me demander sur les poils , & qui regarde un peu plus les Médecins , c'est d'où vient que les cheveux tombent à ceux qui relevent des grandes maladies.

Pour moi je crois que cela vient de ce que l'ardeur de la fièvre ayant consumé la plus grande partie de l'humidité de la peau , elle se desséche , & se resserre au point qu'elle étrangle presque tout-à-fait la racine des cheveux ; ce qui fait qu'outre qu'elle s'étoit aussi ressentie de la chaleur extrême du sang qui l'avoit déjà presque brûlée ou grillée , elle ne peut plus recevoir de nourriture , & tout le reste du poil en devient par con-

## 312      L E T T R E

séquent aride. Mais parce que dans la suite , lorsque les malades commencent à se rétablir , la peau reprend un peu du suc qu'elle avoit perdu , qu'elle se relâche , & donne la liberté aux filaments qui vont se réunir au fond de l'oignon du poil , de croître , & de pousser dans la capsule ; insensiblement la petite partie du poil qui y étoit renfermée , & qui , étant desséchée , se trouve hors d'état de prendre de la nourriture , est poussée en dehors par celle qui croît au-dessous , jusqu'à ce qu'enfin elle s'en sépare tout-à-fait , & tombe.

Pour la maniere dont se fait la séparation de cette partie desséchée d'avec la verte , s'il m'est permis de me servir de ce terme , on peut en rendre raison , parce que les petits filets qui composoient le poil s'étant desséchés , forment un cylindre beaucoup plus petit que ceux qui les suivent , & qui vont former le nouveau poil ; de sorte qu'à mesure que ces derniers se grossissent , & forment un tronc beaucoup plus gros , il faut nécessairement que la continuité d'une partie

partie avec l'autre , c'est-à dire , de la verte avec la seiche , se perde entièrement.

Mais , pour vous faire mieux comprendre ce que je veux vous dire , imaginez - vous , je vous prie , que les quatre doigts d'une main , par exemple , sont unis & continués par leur extrémité avec les quatre de l'autre ; cela étant , figurez - vous encore que les quatre de l'une viennent à grossir extrêmement , tandis que les autres demeurent dans leur état naturel ; n'est - il pas vrai que cela ne scauroit arriver que les fibres qui leur servoient de liaison ne souffrent une grande divulsion , & ne se rompent à la fin , si chaque doigt vient à grossir excessivement ? Voilà justement en gros ce qui arrive dans la séparation des fibres d'un poil desséché d'avec les verts avec lesquels ils étoient auparavant continués.

La troisième question qu'on me peut faire est fondée sur l'observation constante que le poil ne vient pas également dans toutes les parties de la peau , ni d'une égale longueur partout où il croît.

D d

## 314      L E T T R E

Je pense qu'on n'en peut rendre d'autre raison que celle qu'on donne pour les plantes , qui ne viennent pas également dans toute sorte de terroir , quoiqu'elles y aient été semées , ni même également dans le même. Car , suivant le naturel de chacune , telle viendra fort grande dans un endroit gras qui poussera avec peine dans un maigre , & telle montera beaucoup dans un maigre qui sera très-petite dans un gras. Je crois donc qu'il faut considérer la peau à l'égard du poil comme un champ dont le fond est fort inégal , & plus propre dans certains endroits à leur végétation que dans les autres. On pourroit peut être bien , à force d'y rêver , trouver quelque raison particulière de ces différences de sol dans les différentes parties de la peau , mais ce seroit un détail qui nous mèneroit un peu trop loin.

Je ne veux pas vous parler ici de ces changemens extraordinaires qui arrivent subitement dans la couleur des cheveux , parce que je ne trouve pas la matière des couleurs encore assez éclaircie pour oser entreprendre .

## SUR LES CHEVEUX. 315

de les expliquer. Cependant il y a là de quoi admirer les ressorts cachés que la nature fait jouer dans les passions pour renverser toute l'économie de notre corps. On a vu très-souvent blanchir les gens dans une nuit, & cela par un seul mouvement de passion ; & tel se sera couché dans un grand chagrin, & une grande tristesse, avec les cheveux bien noirs, qui se levera le matin la tête grise, ou tout à fait blanche.

Si nous pouvions à cet égard faire comparaison des cheveux avec quelques plantes, nous pourrions peut-être rendre du moins quelque raison générale de ces phénomènes, en disant qu'il en est des cheveux comme des plantes, qui blanchissent en se desséchant faute de nourriture ; & que comme ce défaut dans les plantes fait que leurs fibres s'approchent davantage, & que la plupart de leurs pores en deviennent plus petits, ou s'effacent tout-à-fait ; enfin que leur superficie en devient plus inégale, & plus solide, & refléchit pour cet effet une plus grande quantité de lumière qu'elle ne faisoit auparavant ;

Ddij

ainsi ce même defaut de nourriture dans les cheveux y doit produire un pareil changement , & les faire paroître blancs.

Il seroit assez aisē d'expliquer la chose de cette façon : mais outre que nous fçavons que la nourriture ne peut gueres manquer tout à-coup aux cheveux , c'est que , quand même cela seroit , il leur faudroit un tems considérable pour qu'ils pussent se desseicher au point qu'il est nécessaire pour les faire paroître blancs ; ce qui n'arriveroit pas , suivant toutes les apparences , dans une nuit , c'est à dire , dans l'espace de sept ou huit heures.

Il semble bien que cela pourroit avoir lieu dans les vieillards , dont les cheveux ne blanchissent qu'à la longue ; neanmoins si l'on considere que les cheveux noirs , ou de quelque autre couleur que ce soit , ne blanchissent pourtant pas , quoiqu'il y ait dix & vingt ans qu'en les a coupés , qu'ils aient été privés durant tout ce tems-là de nourriture , & qu'ils aient eu le tems nécessaire pour se dessécher ; on conviendra facilement que ce doit étre pour toute autre raison que les

cheveux blanchissent , non-seulement dans les passions violentes , mais dans les vieillards.

On peut soupçonner même que ce n'est pas la réflexion de la lumiere qui se fait à leur superficie qui leur donne de la blancheur , mais que c'est plutôt celle qui se fait de leur interieur, c'est-à-dire, des parties fluides qu'ils renferment dans leur pores. En effet comme celles - là peuvent changer de tissure beaucoup plus aisément , & plus promptement , que les solides , on a d'aberd du penchant à leur attribuer plutôt ce changement de couleur , prompt & surprenant , qu'aux solides.

L'on conçoit aisément que si le suc lymphatique qui les nourrit vient à se figer par le mélange de quelque acide grossier , il en doit blanchir , de même que la lymphe qui se sépare dans les glandes conglobées , lorsqu'on y verse de l'esprit de vitriol , ou de nitre. L'on conçoit aussi fort bien que si ce même suc lymphatique se rarefie dans leurs pores , & qu'il se réduise en petites bulles , il doit aussi paroître blanc , ainsi que l'eau , quand

D d iij

318

## L E T T R E

on l'a bien battue , & qu'on l'a réduite en écume , par le mélange qu'on y a fait des parties de l'air ; quoique pourtant l'un & l'autre de ces deux corps soient fort transparent ; de sorte qu'on pourroit dire avec quelque probabilité que , si les cheveux blanchissent de la sorte dans certaines occasions , lorsqu'on est dans quelque passion extraordinaire , ce n'est qu'à cause que le sang en reçoit un changement considérable , & que les différens sucs qu'il fournit aux parties pour les nourrir se ressentent de son altération ; d'où vient que , quoiqu'il n'arrive d'ailleurs aucun changement dans la couleur de celui qui entretient le reste des parties , il pourra se faire néanmoins que l'humeur qui se porte aux cheveux prendra l'un des différens états dont je viens de parler , & les fera paroître blancs.

Mais ce n'est encore qu'une généralité , & je vois bien que nous ne pouvons guéres aller plus loin sur cette matière dans l'ignorance où nous sommes des différens mouvemens , des différentes figures , & des proportions qu'il faut dans nos humeurs ,

pour produire les différentes couleurs que nous y remarquons tous les jours.

Je ne sais pas bien si ce qu'on dit ordinairement est vrai , que les cheveux se dressent à ceux qui voient le loup par surprise , ou qui sont d'ailleurs saisis de quelque grand effroi. Si la chose est véritable , je ne vois pas comment on pourroit en déduire au juste la raison méchanique. J'ai vû fort souvent dresser le poil aux chiens, surtout lorsqu'ils sont en colere , ou , pour ne pas nous brouiller sur cette façon de parler , lorsqu'il paroissent l'être. Mais je n'en ai jamais été surpris , parce que ces animaux ont une espece de muscle cutané , que nous appellons dans notre langage le panicule charnu,dont la contraction fait plisser la peau ; en sorte que , comme plusieurs de ses plis s'approchent les uns des autres , il faut nécessairement que les poils qui étoient auparavant couchés se dressent.

Mais il n'en est pas de même de l'homme. Car quoiqu'il ait à la tête une espece de muscle cutané , qu'on appelle le muscle peauffier , qui peut faire mouvoir toute la peau de la tête

D d iiiij

320

## L E T T R E

vers le sourcil & vers la nuque , néanmoins comme elle se trouve fort épaisse dans cet endroit , & qu'elle enveloppe assez étroitement le crâne , quelque effort que l'on fasse pour mettre en contraction le muscle peaußier , il ne sçauroit pourtant la faire plisser , ni produire par conséquent les mêmes effets à l'égard des cheveux , que le muscle cutané produit dans le poil des chiens lorsqu'on les irrite.

Que dire donc sur un accident aussi surprenant que celui-là ? Il n'y a guères d'apparence que le resserrement de la peau même où les cheveux sont plantés soit la cause de leur érection , parce que son tissu est trop serré pour qu'elle soit capable de quelque contraction , & nous voions qu'elle se ride plutôt qu'elle ne se resserre , lorsqu'elle se trouve attachée à quelque muscle qui , dans sa contraction , en fait approcher deux parties opposées . C'est ainsi que nous voions rider la peau du front lorsque le muscle frontal fait son jeu . De sorte que s'il y a quelque chose qui puisse faire ainsi dresser les cheveux dans l'effroi , ce ne peut être que les mêmes fibres qui

concourent au bas de l'oignon du poil pour en former la tige. Voici comme je crois que la chose pourroit se faire.

Je considere premierement que les fibres qui vont former la tige du poil viennent de différens endroits de la face interne de la peau , comme d'une grande circonference , & comme tout autant de raions d'un cercle imaginaire qui vont concourir au fond de l'oignon comme à un centre. Je considere encore que ces fibres étant entrées dans la capsule, dès qu'elles ont commencé le canon du poil , cessent d'être aussi souples , & aussi molles , qu'elles l'étoient , & qu'à mesure qu'elles s'avancent dans la capsule elles prennent une dureté aussi grande qu'elles l'ont lorsqu'elles sont sorties de la peau , & qu'elles forment le jet entier du poil.

Cela étant ainsi supposé , l'on peut dire , ce me semble , que lorsque par quelque loi particulière de l'union de l'ame avec le corps , loi qui nous est inconnue , les esprits animaux coulent en foule dans ce tissu de fibres tendineuses qu'on trouve au-dessous , & qu'ils le mettent dans quelque petite contraction , les fibres qui vont for-

## 322 L E T T R E

mer la racine du poil , & qui ne sont en effet que la production de ce tissu , sont tirées également de tous côtés , & entraînent avec elles dans le fond de la peau la tige du poil qui est renfermée dans la capsule , de sorte que , comme les forces qui la tirent de toutes parts sont égales , il n'y aura pas plus de raison pour qu'elle pânce plutôt d'un côté que de l'autre , & elle se tiendra nécessairement droite environ un pouce , ou un pouce & demi , au de-là de la peau , la pesanteur du reste de la tige devant la faire déverser d'un côté. Tout cela doit arriver par la même méchanique qu'un bâton couché sur un plan se dresse & s'éleve sur l'un de ses bouts , lorsqu'il est tiré par quatre , six , ou huit forces opposées , & toutes égales.

J'acheve par vous demander si vous ne trouvez pas que notre illustre ami , Monsieur Bernier , a eu raison de vouloir faire une division de la terre par la différence de ses habitans. Pour moi je trouve cette pensée admirable , & que non-seulement on pourroit distinguer dans le globe diverses especes , ou races d'hommes , par la différente

## SUR LES CHEVEUX. 323

figure , par la grandeur & la couleur de leurs corps , & la différence de leurs inclinations , mais encore par la diversité de leur poil ; y ayant des Nations entières qui l'ont tout-à-fait blond , ou cendré , d'autres châtain , d'autres tout-à-fait noir , d'autres enfin qui ont le corps tout velu , & d'autres qui l'ont presque tout ras.

Je vous aurois écrit en moins de paroles , si j'en avois eu le loisir , mais malheureusement je n'ai eu qu'autant de tems qu'il m'en falloit pour me décharger l'esprit de la matiere. Si je croiois que ces sortes de bagatelles fussent dignes de la curiosité de vos amis , & que vous duffiez leur en faire la lecture , je couperois , pour ménerger votre poumon , quelques périodes que je trouve un peu trop longues , en les relisant. Mais le jeu n'en vaut pas la chandelle. Je ne m'excuse pas sur quelques tours de phrases que vous trouverez peut-être un peu gascons , parce qu'outre que je ne me pique pas d'être un grand puriste en notre langue , c'est qu'entre amis du païs d'*Adioussas* on se pardonne aisément des fautes de cette nature. J'es-

324

## L E T T R E

pere neanmoins que vous m'entendrez un peu mieux en françois que vous ne vous entendrez vous même en latin dans de certains Traitéz qu'on a nouvellement imprimés , où l'on vous a commenté de la plus plaisirne maniere du monde. Il est vrai que si d'un côté vous avez à vous plaindre du Commentaire , vous avez en échange l'obligation à celui qui en est l'Auteur de vous avoir rendu aussi grand Métaphysicien en Physique que l'a été le divin Aristote , & vous pourrez désormais partager avec lui la gloire d'avoir été le plus abstrait , & le plus obscur de tous les Philosophes , dans les matieres même les plus sensibles , & qui doivent pour le moins frapper le plus l'imagination.

Pour nous Médecins , il faut l'avouer , nous ne lui avons gueres moins d'obligation que vous. Nous lui sommes redevables d'environ cent cinquante définitions , toutes bien conditionnées , qu'il nous a données sur diverses matieres , qui , pour avoir été jusqu'ici trop claires d'elles-mêmes , s'étoient laissé connoître indif-

## SUR LES CHEVEUX. 325

feremment à toute sorte de gens.  
Mais , graces au Ciel , ses longues  
veilles nous ont enfin délivrés de la  
peur où nous étions qu'on ne conti-  
nuât de plus en plus à vouloir entrer  
en connoissance de nos affaires. Il ne  
tiendra pas à moi qu'en reconnoissan-  
ce d'un service si considérable , nous  
ne lui donnions le titre d'illustre Res-  
taurateur de cet heureux mystere qui  
nous rendoit autrefois vénérables à  
toute la terre , & aux scavans com-  
me aux ignorans. Je vous prie de me  
marquer votre sentiment sur tout ce  
que je vous écris , & de me continuer  
toujours l'honneur de votre amitié.  
Je suis sincèrement ,

MONSIEUR ,

*A Montpellier ce 1.  
Janvier 1688.* Votre très - humble  
& très - obéissant  
Serviteur ,  
**CHIRAC.**

## POSTSCRIPTUM.

IL me vient en pensée , à propos de la Méchanique dont je me suis servi pour expliquer la maniere dont le canon du poil s'allonge dans la *Plica de Pologne* , qu'on met en avant comme une loi générale du mouvement très-certaine , & très-infaillible , qu'*un corps qui en a tout autant , ou moins qu'un autre , ne peut pas lui en communiquer dans la rencontre*. J'ai souvent oui proposer cette loi à de fort habiles gens , & les en ai vû servir pour résoudre de très-grandes difficultés en Physique. Cependant je ne la trouve véritable qu'en une seule occasion , scavoit lorsque deux corps égaux , & qui ont une pareille quantité de mouvement , se rencontrent avec des déterminations semblables , c'est-à-dire , se suivent l'un l'autre. Il est clair que dans ce cas ils ne peuvent pas se communiquer de mouvement , parce qu'allant d'une vîtesse égale , quoiqu'ils viennent à se toucher , comme

neanmoins il n'y a aucune percussion de l'un à l'autre , il ne peut y avoir aucune communication de mouvement. Mais il n'en est pas de même partout ailleurs. Car il est certain qu'un corps communique du mouvement à un autre qui lui est égal en masse , & qui va d'une égale vîtesse , pourvû qu'il le rencontre avec une détermination différente.

Supposons , par exemple , comme dans la douzième Figure ; qu'une boule d'acier *n* se meuve sur une table bien unie d'*o* en *p* , & qu'elle soit rencontrée dans son chemin par son égale *q* , qui a une pareille quantité de mouvement , mais une détermination différente , en sorte qu'elle aille de *r* en *s* ; l'expérience fait voir que *n* , qui est la boule rencontrée , au lieu de continuer son chemin droit en *p* , se détourne en *t* , & décrit la ligne *n t* , plus longue que *np* ; ce qui fait voir clairement que la boule *q* , quoiqu'égale en masse & en mouvement , a neanmoins communiqué une partie de son mouvement à *n*. Il n'y a presque personne qui ne convienne de cette expérience , sans pourtant s'avi-

328      L E T T R E  
ser qu'elle donne atteinte à la règle générale. Car on ne fait point diffi- culté d'admettre des mouvements composés, qui ne sont la plupart du temps, à bien considérer la chose, que deux mouvements égaux qui ont été communiqués à un même corps en divers temps, & avec des détermi- nations différentes, qui, se contrebalançant l'une l'autre, prennent enfin une détermination moyenne. C'est ainsi que nous le remarquons dans un corps qui allant toucher per- pendiculairement sur un plan, & de- vant parcourir une ligne de quatre pieds, est choqué par un autre qui lui donne une force égale pour par- courir une pareille ligne, mais dans une détermination horizontale; car il est obligé de décrire une diagonale du carré produit par les deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit suivi séparément les deux déterminations différentes qu'il a reçues, dont cha- cune devoit être de quatre pieds.

On me dira peut-être que dans le cas proposé le corps qui devoit tomber perpendiculairement ne reçoit pas tant un nouveau mouvement qu'une déter-

détermination différente qui lui fait prendre la diagonale.

Mais , outre qu'il n'est guères croiable qu'un corps qui est en mouvement fasse changer de détermination à un autre sans lui en communiquer , c'est qu'il est évident que la ligne qui a été parcourue par un corps qui a reçu deux différentes déterminations , l'une perpendiculaire à un plan , & l'autre horizontale , est plus longue qu'aucune des deux lignes qu'il auroit décrites s'il avoit suivi séparément l'une ou l'autre des déterminations. Car on démontre en Géometrie que la diagonale d'un quarré , qui est la ligne parcourue dans la supposition , est plus longue qu'aucun des côtés du quarré en particulier , & qu'elle est même incommensurable à leur égard ; ce qui fait voir qu'effectivement le corps qui alloit tomber perpendiculairement sur un plan , & qui avoit une force déterminée qui ne pouvoit lui faire parcourir dans un certain tems que quatre pieds d'espace , a reçu effectivement une nouvelle force , puisqu'il décrit mainte-

E e

## 330      L E T T R E

nant une diagonale qui a beaucoup plus de longueur.

C'est donc sur ce principe qu'un corps en mouvement peut en recevoir des autres , quoiqu'ils n'en aient qu'autant , ou moins que lui , lorsqu'il le rencontrent avec des déterminations différentes , qu'est fondée la loi du mouvement des liquides dont j'ai parlé dans le corps de la Lettre , qui est qu'un liquide qui se meut d'un canal large dans un étroit augmente considérablement en force , & en vitesse .

Car si nous supposons , comme dans la *Figure XIII* , un lit de rivière *uu* , qui étant égal dans un endroit vient à s'étrecir tout-à-coup vers le courant de l'eau , c'est-à-dire , vers *z* , & qu'il n'y ait dans ce lit que trois colonnes d'eau égales *x y x* , qui marchent toutes avec une quantité égale de mouvement vers *z* , il est certain que quoique *y* ait autant de force que chacune des latérales *x x* , elles pourront néanmoins lui communiquer une partie de leur mouvement , lorsque , donnant contre les côtés étranglés du canal , elles feront obligées de se réfléchir vers *y* . Il y a mê-

me apparence que comme la masse de toutes les colonies est égale , les latérales communiqueront à celle du milieu la moitié de leur mouvement. Ainsi il n'y aura pas lieu d'être surpris que l'eau aille si vite , & avec tant de force , lorsqu'elle sortira par l'endroit étranglé , quoiqu'elle parut aller fort lentement lorsqu'elle étoit dans l'endroit le plus large du canal ; & c'est une suite nécessaire qu'elle acquiere plus de force , & de vitesse à proportion que l'étranglement est d'une plus longue étendue , en ce qu'il y a un plus grand nombre de colonnes latérales qui se réfléchissent vers celles du milieu , & qui leur communiquent une partie de leur mouvement.

Cependant quoiqu'on ne puisse pas douter que la force d'un liquide augmente à mesure qu'il va d'un canal large dans un étroit , il est sur néanmoins que l'augmentation de sa vitesse est indéterminable , & qu'elle est incommensurable avec elle-même lorsqu'elle étoit dans l'endroit large du canal. Je veux dire qu'il en sera de même de la colomne y de la der-

E e ij

332

## L E T T R E

*niere Figure* qui reçoit une nouvelle force des latérales  $\alpha\alpha$ , égale à celle qu'elle avoit auparavant, comme de ce corps qui ayant deux déterminations égales, l'une perpendiculaire & l'autre horizontale, parcourt une diagonale qui est incommensurable aux côtés d'un quarré imaginaire que le corps auroit décrit si les déterminations différentes ne se fussent embrassées l'une l'autre.

Il y a là véritablement de quoi être surpris. Car il semble que la ligne moyenne que ce corps parcourt devoit être égale à la somme des deux lignes qu'il auroit pu décrire s'il n'en avoit été empêché, puisqu'il a en soi effectivement deux forces égales, dont chacune peut lui faire parcourir si vous voulez quatre pieds d'espace, & que la somme de ces deux puissances est égale à une force simple qui feroit parcourir à ce même corps une ligne de huit pieds. La chose ne va pourtant pas de même, & il faut qu'il arrive une espece de réfraction dans les deux mouvemens que ce corps a reçus, & qu'une grande partie se répande dans les parties insensible qui le composent.

## SUR LES CHEVEUX. 333

Quoique les cheveux soient des parties extrêmement minces , & dont le canon n'a presque pas de longueur , je n'ai pas fait difficulté neanmoins d'y appliquer cette dernière loi du mouvement des liquides , lorsqu'il a été question d'en agrandir le canon ; persuadé que je suis que la nature se conduit par proportion tout de même dans les plus petits corps comme dans les plus grands , & qu'il faut nécessairement , pour que le canon *R S R* de *la Figure IX* puisse s'allonger en *b* , qu'il y ait en dedans une force appliquée en *S* plus forte qu'à l'ordinaire , qui y fasse effort aussi-bien que contre les côtés , pour les faire écartier , & les faire aller de *R S* , *R S* , en *a b* , *a b*.



---

---

*EXPLICATION**DES FIGURES.**FIGURE I.*

- A. **R**eprésente l'oignon d'un poil de la moustache d'un bœuf fort aude-là du naturel.  
 B. Les racines du poil.  
 C. Le tronc du poil.

*FIGURE II.*

- D D. Capsule cartilagineuse qui enferme la racine du poil.  
 E. Enveloppe glanduleuse qui couvre immédiatement la racine du poil.  
 † †. Petit intervalle, entre le bas de la capsule & l'enveloppe glanduleuse, qu'on trouve rempli de sang.  
 F. Racines du poil.

**G G.** Filaments qui vont former la capsule.

### FIGURE III.

- H.** Le fétu d'un poil, comme il paraît dans une moustache de chat.
- I.** Petit corps glanduleux, où le fétu se trouve attaché.

### FIGURE IV.

- L.** L'ouverture du canon d'un poil de moustache d'un chat.

### FIGURE V.

- M.** Pièce d'un poil de moustache d'un chien.
- N.** Partie du fétu sortant du plan coupé après qu'on a bien pressé le poil avec le dos d'un ganif.

### FIGURE VI.

- O.** Face interne d'un poil quand

336

L E T T R E  
on le fend en deux.

## FIGURE VII.

*Cette Figure représente cinq petites verges rondes ramassées en un faisceau.*

P. Petit intervalle que ces petites verges laissent à l'endroit où l'axe de tout le cylindre est placé.

## FIGURE VIII.

*Cette Figure représente les mêmes cinq verges de la Figure précédente, mais beaucoup plus grosses.*

Q. L'intervalle que ces verges laissent entre elles à l'endroit où l'axe de tout le cylindre est placé, mais beaucoup plus grand que P de la Figure précédente.

## FIGURE IX.

R R R. Plan d'un poil avec son canon dans l'état naturel.

R R S

## SUR LES CHEVEUX. 337

- R R S. Plan du canon du poil.  
 S. La pointe du cône que le canon forme.  
 aa R. Plan du même poil avec son canon lorsqu'il a grossi excessivement.  
 aa b. Le canon du poil agrandi.  
 b. La pointe du cône avancée vers R, qui est l'extrémité du poil, lorsque le sang a forcé, & écarté les côtés du canon R R S.

## FIGURE X.

- c c. Deux fibres égales en grosseur & en longueur, attachées ensemble pour former un poil.  
 d d d. Tronc droit que ces deux fibres formeroient si leur grosseur demeuroit égale dans toute leur étendue.  
 e. Partie d'une de ces fibres dont les pores ont été agrandis.  
 f. La partie opposée dont les pores ont été étranglés par le gonflement de l'autre.  
 g. Suite de la partie e dont les

ff

338

## L E T T R E

pores se sont rétrécis.

*b.* Partie opposée à *g* dont les pores se sont élargis..

## F I G U R E X I.

*Cette Figure représente le plan du doigt avec son ongle.*

*i.i.* L'ongle.

*k.k.* Fibres qui forment le gras du doigt dans l'état naturel, & qui s'attachent à l'extrémité de l'ongle.

*l.l.* Les mêmes fibres rétrécies, & rentrées comme en elles mêmes, lorsque le gras du doigt a maigrí.

*m.m.* L'extrémité de l'ongle tirée, & recourbée en en bas.

## F I G U R E X I I.

*n.n.* Boule d'acier allant directement de *o* en *p*.

*q.q.* Autre boule d'acier égale allant avec une pareille quantité de mouvement de *r*.

*e.e.* qui en suit

*n.t.* Ligne de déclinaison que décrit la boule *n* étant choquée par la boule *q*.

## FIGURE XIII.

*xu.* Lit de rivière étranglé du côté du courant de l'eau.

*xx.* Colomnes latérales d'eau se réfléchissant vers *yz* qui est la colonne du milieu.

*yz.* Colonne du milieu de la rivière.

OBSERVATIONS  
sur la Lettre précédente.

Quoique M. Chirac ait fait assez clairement connoître dans sa Lettre qu'il ne feroit pas une bonne composition à ceux qui seroient assez hardis pour lui voler la découverte de la structure des cheveux , M. Placide Soraci , Médecin de S. A. S. Monsieur , Frere unique du Roi , Docteur de l'Université de Montpellier , & aggregé au Collège des Médecins de

Ffij

340

## L E T T R E

Marseille , la revendiqua comme lui appartenant. M. Chirac , en ayant été instruit , le fit assigner par devant les Judges de Marseille pour voir dire qu'il lui feroit fait défense de tomber à l'avenir dans une semblable faute à peine de mille livres d'amende , &c. Ce fait est tiré d'une Lettre adressée à M. Châtelain , Conseiller du Roi , & Professeur en l'Université de Montpellier , que M. Soraci fit imprimer en 1699. Il y avance que dès l'année 1686 il a démontré la structure des poils en particulier à quelques amis , du nombre desquels étoit M. Châtelain , & la même année publiquement dans l'Université de Montpellier.

Il est de sa nature très-difficile de sçavoir qui des deux concurrens dans une pareille matière à raison au fond , & comme nous n'avons pas appris qu'il y ait eu de Jugement prononcé à Marseille , nous ne nous aviseraisons pas de donner une décision positive. Mais il y a de fortes présomptions en faveur de M. Chirac. En effet , quelle apparence qu'un homme en place ait assez peu de bon sens , &

dé pudeur , pour donner comme venu-  
nant de lui des découvertes publiées  
par un autre deux ans auparavant ,  
& qui plus est , de les donner dans la  
ville même où les deux contendans  
demeurent , & sous les yeux d'une  
infinité de personnes capables de le dé-  
mentir ? d'ailleurs quelle apparence  
que M. Soraci qui n'ignoroit pas que  
M. Chirac se faisoit honneur de la  
découverte de la structure des che-  
veux par une Lettre rendue publique ,  
eut gardé le silence pendant onze ans ,  
s'il avoit eu des preuves à fournir  
contre M. Chirac , & qu'il ne se soit  
déterminé à écrire qu'après l'assigna-  
tion que M. Chirac lui a fait donner ?

La preuve qu'allegue en sa faveur  
M. Soraci , que sa description des  
cheveux est beaucoup plus exacte  
que celle de M. Chirac , à qui il  
reproche principalement d'avoir fait  
les cheveux sur le modèle des poils  
des animaux , est bien futile . En onze  
années on a le tems de perfectionner  
une découverte . Il faut convenir qu'on  
ne scauroit pas plus lui contester d'a-  
voir perfectionné celle de la struc-  
ture des cheveux , qu'aux Anatomistes .

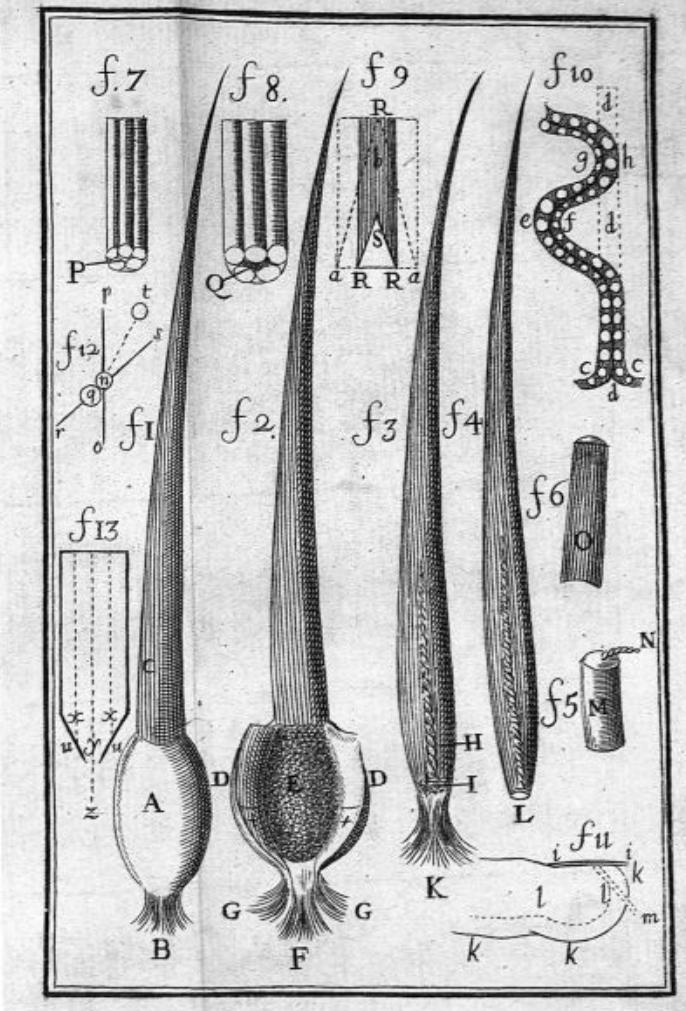
342

## L E T T R E

postérieurs d'avoir encore encheri sur lui. Il y a donc tout lieu de croire que le monde Savant a l'obligation à M. Chirac de l'avoit désabué de l'erreur où l'on étoit que les poils sont des excrémens du corps , qui , se moulant comme dans une filiere en passant par les pores, prenoient la forme de poils, & d'avoir fait connoître que les poils sont des parties organisées , qui tirent d'une racine bulbeuse leur nourriture, & leur accroissement.

Nous avons crû faire plaisir aux Lecteurs en fesant part à ceux qui l'ignorent , de ce point de l'histoire de l'Anatomie. Nous ajouterons que M. Soraci promettoit dans sa Lettre d'en donner encore deux sur le même sujet. Nous n'avons pas ouï dire qu'il ait tenu parole.

*Fin du Tome premier.*



---

---

## E R R A T A.

**P**Age 52. ligne 23. néphrétique, *lisés phré-*  
nétique.  
*p. 79. lig. 2.* remployée, *lis.* employée.  
*p. 243. lig. 6.* faudroit moins, *lis.* vaudroit  
mieux.  
*p. 245. lig. 2.* termes, *lis.* tems.  
*p. 288. lig. 6.* mal-à-propos, *lis.* mal propre.  
*p. 313. lig. 22.* verts avec lesquels ils, *lis.* ver-  
tes avec lesquelles elles.  
*ibid. lig. 23.* continu, *lis.* continues.

## DES MED. ETRANGERS. 69

pour quelques-uns le spécifique de la jaunisse , l'Opium , le calmant le plus énergique ; enfin , que le Jalap , la Rhubarbe , le Senné , l'Aloës , la Manne , les Tamarins , la Gomme-gutte , la Scamonnée , le Diagrede , les Pignons d'inde , les Trochisques Alhandal , & autres purgatifs étrangers , l'emportent ; dans leur esprit , sur les nôtres ; je ne laisserai pas d'essayer de prouver , sans cependant blâmer l'usage de tous remedes étrangers , & sans les soutenir dépourvus de toute vertu ; je ne laisserai pas , dis-je , d'essayer de prouver , j'espere même réussir à mettre en évidence , que l'Allemagne peut se passer de tous les païs étrangers pour la guerison de ses malades , & que , pourvûque les maladies soient guérissables , il n'y en a point , quelque rebelles qu'elles soient , qui ne puissent ceder à l'usage des médicamens qui naissent en Allemagne . Mais comme il n'est pas possible d'entrer dans le détail de toutes les maladies , nous ne parlerons seulement que des principales .

I. Je commence d'abord , suivant l'usage , par expliquer le sujet de ma